

Otto Dix

So laß ich alle Solvent aus



Diebstahl des Kringelmanns von der
Karl Nindorf
im Juni 1924 *Dix*

OTTO DIX

DER KRIEG
1924



Pandora Publishers
Ronny Van de Velde

2013

Ralph Jentsch

PRÉFACE

L'Occident se réclame essentiellement des valeurs éthiques et morales du christianisme et de la culture créée par les peuples européens en s'appuyant sur la philosophie grecque et le droit romain. Mais indépendamment de cela, les siècles sont également marqués par des guerres, par des règlements violents de différends idéologiques et politiques entre États. « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » telle est la devise de Clausewitz, qui veut que l'armée se subordonne à la politique, la politique à l'armée, pour atteindre les objectifs déterminés par ces deux entités.

Les dix commandements sont une composante fondamentale de la foi et de l'éthique chrétiennes, et plus particulièrement le dixième commandement : « Tu ne tueras pas ». Pourtant, durant la guerre, on tire et on tue, essentiellement pour obtenir ce que le dixième commandement interdit formellement : s'enrichir avec les biens de son voisin. Ce qui s'accompagne aussi de l'annexion de ce pays et de la déportation de sa population. L'ingéniosité déployée pour justifier une guerre ne connaît aucune limite, ainsi que l'histoire nous l'apprend à l'aune de nombreux exemples ; et de nombreux néologismes, subtils ou cyniques, entérinent la violation et l'annulation des conventions de droit international : on parle ainsi de guerre juste, de guerre défensive, de guerre découlant d'engagements contractuels, de guerre d'agression pour devancer une attaque imminente de l'adversaire, de guerre préventive pour empêcher la supériorité d'un État, et enfin de guerre totale, une guerre qui n'est plus menée exclusivement contre les forces armées ennemies, mais qui vise l'anéantissement de la population civile, des zones résidentielles et des sites de production.

Alors que, dans les siècles passés, la guerre était en général faite par des soldats de métier et des mercenaires rémunérés, on introduit au XIX^e siècle le service militaire général. Tout homme apte au service militaire peut alors, quelle que soit sa position, sa prédisposition ou son origine, être incorporé et contraint de tuer, sans possibilité de se soustraire à l'incorporation. En 1915, on introduit en Allemagne le terme « aptitude au service militaire ». La tristement célèbre estampille *k. v.*, que les médecins-capitaines apposent sur les documents de la personne déclarée apte au service après une consultation médicale, prouve deux choses : le cynisme de l'usage du terme *kriegsverwendungsfähig* [apte au service armé] et les intentions guerrières de l'armée. Les expressions avec lesquelles on exclut les personnes impropres à la guerre, « inapte au service » et « définitivement inapte à la guerre », sont tout aussi cyniques.

L'introduction de nouvelles armes, les inventions et améliorations des engins de combat ainsi que l'optimisation des stratégies de guerre ont mis dans les mains de l'armée une machinerie destructrice à l'effet dévastateur. À l'heure actuelle, le summum de la destruction moderne a été la mise à feu des bombes atomiques américaines au-dessus des villes japonaises d'Hiroshima et de Nagasaki. Pourtant, le Règlement de La Haye, adopté lors des Conférences internationales de la paix de 1899 et 1907, essaie d'établir des règles de protection des droits des peuples en cas de conflit armé et de condamner toute entorse à ces règles comme un crime de guerre. Les Conventions de Genève ont ensuite essayé de trouver un accord de protection des blessés et des malades. Ces deux conventions ne prennent cependant effet qu'une fois la guerre déjà déclenchée, au lieu de commencer par condamner une déclaration de guerre comme un acte criminel. Le pacte Briand-Kellogg ratifié en 1928 par de nombreux États, et dont les signataires s'engagent à renoncer à la guerre comme moyen de politique nationale et à régler leurs différends de façon pacifique, n'est pas non plus parvenu à empêcher les guerres ni à apporter la paix dans le monde.

Depuis toujours, une guerre vise à anéantir l'ennemi, peu importe où et comment elle est menée. Mais on continue aujourd'hui encore à débattre des armes autorisées, ou de celles à proscrire. Mines antipersonnel et antichar doivent être interdites. Pendant ce temps-là, grenades, lance-flammes, mitrailleuses, canons, mortiers et bombes sont toujours autorisés. Des conventions internationales régissent les rapports avec les prisonniers de guerre et exigent un traitement humain. Pourtant, plus d'un prisonnier aurait, s'il en avait eu l'occasion, assassiné les soldats ennemis avant d'être pris – il était de sa mission et de son devoir de les tuer. Otto Dix indiqua un jour lors d'un entretien qu'il n'avait pas réalisé ses images de guerre en vue de rendre l'homme meilleur : « Je voulais m'en débarrasser ». Ses estampes de la guerre montrent l'enfer qu'il a vécu.



Otto Dix, Soldats, 1914

Ralph Jentsch

DES POUX, DES RATS, DES BARBELÉS, DES PUCES, DES GRENADES, DES BOMBES, DES TROUS D'OBUS, DES CADAVRES, DU SANG, DE L'EAU-DE-VIE, DES SOURIS, DES CHATS, DES GAZ, DES CANONS, DE LA BOUE, DES BALLES, DES TIRS DE MORTIER, DU FEU, DE L'ACIER, C'EST ÇA LA GUERRE ! L'ŒUVRE DU DIABLE !

Dix a noté cette énumération laconique de termes apocalyptiques, présentant la guerre sous ses aspects les plus sombres, dans le petit journal qu'il avait emporté sur le champ de bataille et dans lequel il a consigné, outre des esquisses, des citations et des pensées spontanées, les noms de ses « hommes », c'est-à-dire les soldats dont il avait la responsabilité en tant que sous-officier.'

Otto Conzelmann, biographe de Dix, appelle « carnet de connaissances » ce journal exceptionnel du quotidien de la guerre, ramené en 1918 chez lui par Dix, de retour du front. Au cours de l'une de ses nombreuses rencontres avec Conzelmann, Dix lui raconte ses premières expériences au front :

« Les impressions sur la route du front étaient déjà terribles. On croisait des blessés et les premières victimes des gaz, aux visages jaunes et émaciés, qui étaient emmenés à l'arrière. Puis on entrait dans le dédale des tranchées de la guerre de position, dans le labyrinthe des blanches tranchées crayeuses de la Champagne, où l'on passe ses journées tourmenté par l'odeur de cadavre des morts alentour, accroupi dans un abri de tôle ondulée boueux dont on sort au mieux à la nuit tombée. Le réseau des positions souterraines, aux infinies circonvolutions, sillonne la terre de ses tranchées de tir et de ses tranchées de doublement, de ses abris, sapes et galeries, de boyaux de communication couverts courant sur des kilomètres. Morne et infini, accidenté, tout au plus interrompu par quelques pins noirs criblés de balles, un paysage macabre blanc, gris-jaune s'étend à perte de vue. – Plus tard, sur les bords de la Somme, un océan de poussière et de feu, d'obus qui explosent. »²

Et dans une lettre adressée à Helene Jakob à Dresde, Dix narre les combats meurtriers, aux lourdes pertes, de la bataille de la Somme, à laquelle il a participé : « Dieu merci, les journées terribles de la Somme sont terminées. Nous avons été relevés le 12 par les Bavares. Notre position se trouvait à droite de la ferme de Monaco si souvent mentionnée. Notre compagnie y a été déployée trois semaines, et nous nous relevions tous les deux jours seulement... J'étais couché avec d'autres mitrailleurs à la position "terre brune". À la deuxième position, où, conformément à une vieille coutume, le 102^e régiment d'infanterie avait creusé les tranchées de nuit, les Français, qui sont postés sur la colline et en mesure de tout observer à merveille, se sont mis à nous pilonner le troisième jour avec des 28 et, dans les intervalles, avec des 15 et de plus petits calibres. C'était affreux ! Les positions étaient si défoncées que l'on ne distinguait plus les tranchées. J'étais avec mon fusil et mes hommes dans une galerie minée. À chaque tir, notre cabane menaçait de s'écrouler. Comme les choses empiraient, trois de mes hommes ont reculé. Nous n'étions plus que deux. J'étais décidé à rester. Soudain, un tir de 28 a soufflé tant de boue dans le trou que nous en avions jusqu'à la poitrine. Le fusil était enseveli, il était impossible de le déterrer précipitamment. Je me repliai donc vers la galerie suivante sur la gauche (les tirs avaient commencé à droite). Maintenant ça se mettait à tomber à gauche également et le canonnier qui gardait l'entrée a eu les tympans déchirés. Sauve qui peut ! J'ai rampé davantage vers la gauche, les autres se replient vers l'arrière dans une course effrénée. Je me suis retrouvé seul avec un fantassin dans un petit trou de terre de 1 m de haut et 2 m de long, des heures durant sous le pilonnage... Les jours suivants ont été encore plus terribles. Au total, nous avons perdu 12 mitrailleuses... Le dixième jour, j'étais là, une arme à la main. Nous avons dû quitter la nouvelle position et nous nous étions enfouis 30 m en arrière contre un talus. Là, parmi le 100^e régiment de grenadiers, bombardement continu de 28 de 10h30 jusqu'au soir. Dirigés cette fois vers le talus. Les pertes de ce régiment sont terribles. Le soir, l'ennemi attaque. À cause du brouillard, une batterie lance un tir trop court et touche notre talus. Consternation terrible, pertes terribles. Les corps jonchaient le sol, les bras et les jambes volaient. La 6^e compagnie de ce régiment ne compte plus que 9 hommes. »³



Otto Dix, Soldat, 1914

Durant les quatre ans qu’il passe sous les drapeaux, Dix écrit et envoie quelque 300 cartes et lettres à franchise militaire. La principale destinataire en est Helene Jakob, la fille du concierge de l’école des arts décoratifs de Dresde, dont Dix a fait la connaissance en 1910 à Dresde, et avec laquelle il entretient un contact épistolaire soutenu et animé, souvent en espéranto. Outre son journal de guerre et les nombreuses cartes et lettres qu’il envoie, on trouve aussi les dessins et les gouaches dans lesquels il représente l’horreur et le carnage, la désolation et le caractère inextricable du quotidien nerveusement épuisant de la guerre, mais aussi la beauté macabre de ce qui était jusqu’alors resté caché et insoupçonné. Ces formats, qui ne dépassent en général pas 30 x 40 cm, rentrent dans sa besace. Tout comme les pinceaux, la craie, l’encre de Chine, les gouaches. Plus de 600 dessins et gouaches voient le jour durant ces quatre années passées à la guerre. Dix envoie ces feuilles par petits paquets à Dresde à son amie Helene Jakob, qui les conserve précieusement pour lui.⁴

Les témoignages personnels de George Grosz, Max Beckmann, Ludwig Meidner, Max Ernst et Franz Marc face aux évènements de la guerre

On ne compte plus les écrits, livres, essais et documents consacrés aux événements vécus par les combattants de la Première Guerre mondiale. On trouve des lettres et récits émouvants de soldats morts au champ de bataille – ultimes signes de vie de personnes contraintes à servir dans l’armée sans avoir la possibilité de s’y opposer, forcées à tuer et qui devinrent elles-mêmes les victimes de cette furie guerrière dévorante. Mais on trouve aussi des témoignages héroïsant cette guerre dont on espérait un renouveau de l’Allemagne, un renouveau qui, sans tenir compte de ce que l’on assassinait pour une idée, était en fin de compte illusoire. Ou encore des prises de position vis-à-vis de cette guerre, émises par les cercles de droite, les milieux politiques et militaires, qui finirent par la déclarer perdue et se préparèrent pour une revanche, dont les objectifs guerriers étaient plus ou moins les mêmes qu’en 1914 et les années précédentes.

En lien avec Otto Dix, il est intéressant d’étudier les réactions de ses confrères artistes qui ont connu le destin similaire d’une incorporation pas si spontanée. Beaucoup espéraient ainsi pouvoir influencer leur affectation (arme ou régiment). D’autres se sont engagés par enthousiasme. Des slogans patriotiques, diffusés par tous les cercles bourgeois, politiques et militaires, intensifiaient cette atmosphère explosive.

Le 1^{er} août 1914, l’empereur Guillaume II, posté sur le balcon du château impérial, avait interpellé une foule en liesse : « Je ne reconnais plus aucun parti, je ne reconnais maintenant que des Allemands ». Cette déclaration jugée historique est rapportée en août 1914 dans le premier numéro de la revue *Kriegszeit. Künstlerflugblätter [Temps de guerre. Tracts d’artistes]* de Max Liebermann, publiée à Berlin par Paul Cassirer, dans lequel est illustré le discours du balcon.⁵ Le numéro suivant de la revue, daté de septembre, comportait entre autres contributions un dessin de Liebermann, un cavalier brandissant un sabre, avec pour légende le slogan suivant : « Jetzt wollen wir sie dreschen ! » [Nous allons les écraser !]⁶

Dès le début opposé à la guerre, George Grosz est un des rares à accueillir la déclaration de guerre avec scepticisme, et à s’élever violemment contre elle dans ses lettres, pamphlets et dessins. Max Beckmann, qui s’était engagé comme infirmier volontaire, fait une dépression nerveuse pendant la guerre. Depuis la Belgique occupée, il écrit à sa femme une lettre dans laquelle, endoctriné par la propagande allemande, il exprime l’espoir que Bruxelles puisse rester allemande, car il s’imagine y vivre un long moment. L’*Hymne an die Bruderliebe [Hymne à l’amour fraternel]* de Ludwig Meidner évoque de façon convaincante un véritable amour des hommes. Max Ernst souhaite pour sa part que l’on rende aux Belges leur pays occupé par les Allemands. Les lettres écrites par Franz Marc à sa femme Maria depuis le champ de bataille témoignent au contraire d’un incroyable manque de perspicacité. Dans ses lettres, Maria se montre préoccupée par le chauvinisme de son mari. Car Franz Marc ne regrette pas un seul jour de s’être porté volontaire au front ; il est même persuadé de la victoire de l’Allemagne. Il est profondément blessé que les Français se défendent si violemment contre l’envahisseur allemand, incapable de concevoir que ce processus puisse être répréhensible moralement ou sur le plan du droit international. En décembre 1914, il publie dans le *Berliner Vossische Zeitung* un essai qui se termine par la phrase suivante : « Après cette guerre, la culture allemande flottera par-delà toutes les frontières ».



Otto Dix, *Autoportrait*, 1916
Carte postale



Kriegszeit, 1914



George Grosz, *Trame Garnet*, 1915



George Grosz, *Tote*, 1915



George Grosz, *Itinéraire de repli*, 1915

Les extraits suivants donnent un aperçu des pensées et de l’attitude des artistes cités ; ils permettent d’éclairer le caractère inconcevable des événements de ces années-là.

George Grosz

« Tout est sombre autour de moi, et les heures s’envolent en noircissant. Mon cher Schm., je ne connais plus l’insouciance, ma haine des hommes atteint des proportions monstrueuses. »⁷
Extrait d’une lettre datée du 18 janvier 1917

Fin septembre 1915. Lettre à Robert Bell
« ... nouvelle affectation. Ciel, quand serons-nous assez fort pour pouvoir nous défendre – mais le paysage est de nouveau maussade et terriblement enfumé – nous sommes encore face à un nouveau chaos. L’humanité (tes frères et les miens, Jésus-Christ – ha ! ha !) si souvent chantée par les optimistes fait un bond en arrière de deux mille ans. On ordonne aux soldats d’aller à l’église pour l’office religieux, et les journaux de droite abondent en propos déçous sur la renaissance de l’idéal christique. [...] J’ai dû résister tout le temps que j’ai servi sous les drapeaux et que j’ai passé sous la baguette du militarisme – et je sais que je n’ai pas commis un seul acte qui ne m’ait dégoûté au plus profond de moi-même. »⁸

1916/1917. Lettre à Robert Bell
« ... Jour après jour, la flamme de ma haine de l’Allemagne est entretenue par le caractère abominablement haineux, inesthétique (oui !), mal, absolument mal dissimulé des citoyens allemands. Que les choses soient claires pour toi : "Je ne ressens aucune affinité pour ce ramassis humain." La race est un concept qu’un observateur perspicace n’aurait pas l’idée d’appliquer aux Allemands. Que vois-je depuis que plus aucun étranger ne vit en Allemagne : uniquement des hommes et (surtout) des femmes négligés, gros, difformes, hideux, dégénérés (bien que l’on assimile un homme gros, rouge et suintant de graisse à un "notable"), à la mauvaise haleine (de bière), aux hanches trop grosses et trop courtes (...). (Quelle chance que je ne sois pas allemand !) C’est un tourment perpétuel pour un homme perspicace que de vivre parmi tous ces aveugles puants – et pourtant ces hommes (le Christ, que j’ai bousculé, parle, quelle ironie, de mes chers frères, quelle religion d’imbéciles) ont le pouvoir concret, ils me contraignent à les servir en m’enrôlant dans l’armée ou en me laissant tirer. Quels merveilleux concepts d’humanité ! Je m’interroge : à quoi bon ont vécu tous ces philosophes, qui, pour reprendre le jargon scolaire, "doivent nous guider nous les hommes (moi ?)". C’est vrai, je suis opposé à la guerre, c’est-à-dire que je suis opposé à tout système qui *me* contraint – cela dit, d’un point de vue esthétisant, je me réjouis pour chaque Allemand qui trouve une mort héroïque au champ d’honneur (comme c’est beau). Être Allemand, cela veut dire être fade, bête, laid, gros, rigide – cela veut dire : ne pas pouvoir monter une échelle à 40 ans, être mal habillé. Être allemand, cela veut dire : être réactionnaire de la pire espèce, cela veut dire : sur cent Allemands, il n’y en a qu’un seul qui se lave de la tête aux pieds. (N. B. La femme allemande n’entre vraiment pas en ligne de compte.) – Pause. Actuellement, je me retrouve à nouveau dans la position particulièrement exaltante d’un jeune homme sur le point d’être enrôlé une deuxième fois au service de la patrie. Ah, il est si bon de ne rien savoir du destin qui m’attend, quelle agréable paralysie, sur un plan économique également. Dieu, quelle grande époque (que celle-ci), comme je te remercie Seigneur Dieu (pardonne-moi si je te dérange) de ce que (de faire en sorte que) je puisse vivre tout cela (L’original est de Guillaume II, empereur allemand et roi de Prusse). – Pause. [...] On se demande comment il est possible qu’existent des millions d’hommes sans esprit, sans vision lucide des événements bruts, des hommes auxquels on a dès leur enfance, à l’école, fait miroiter monts et merveilles, dont on a bourré l’esprit avec des concepts abrutissants comme : Dieu, la Patrie, le Militarisme. Comment peut-on honnêtement se vanter d’être l’un des peuples les plus éclairés – alors que l’on répand dès l’école les pires principes, des principes qui musellent dès le départ toute liberté de l’individu, mais font au contraire de lui une bête de troupeau, une bête d’élevage dépourvue de pensée, de sentiment et de *volonté*. »⁹

18 janvier 1917. Lettre à Otto Schmalhausen
« J’ai été enrôlé, vers le 4 (pour le moment, mes pensées sont claires) – mais dès le 5, on m’a déposé dans cet hôpital militaire où je suis encore alité. Tout est sombre autour de moi, et les heures s’envolent en noircissant. Mon cher Schm., je ne connais plus l’insouciance, ma haine des hommes a atteint des proportions monstrueuses, pourtant mon état ne me semble ni élégiaque ni sentimental. J’ai l’impression

d’avancer lentement vers la neurasthénie. Je paie ici les péchés commis par ma deuxième nature inconsciente – je parcours des enfers reluisants. »¹⁰

15 mars 1917. Lettre à Otto Schmalhausen

« Mes nerfs ont lâché, cette fois avant même que je voie près du front des cadavres décomposés et des barbelés acérés – on m’a d’abord neutralisé, interné, pour une expertise spéciale de ma capacité à servir. La situation est la suivante : soit l’on me renvoie directement chez moi, soit je regagne la troupe de réserve, à Groß-Brensen près de Guben ! Mais cela signifie une nouvelle dépression nerveuse ! Pendant des années, on travaille sur soi, on se polit, se construit – il ne s’agit précisément plus de s’adapter aussitôt et de se montrer selon le bon vouloir d’une certaine catégorie de pouvoir – ça ne marche jamais ! Cela vaut mieux – transplante l’arbre dans une autre terre, il crèvera. Les nerfs, la moindre fibre, le dégoût, la répulsion – désormais pathologique pour ce qui me concerne – en tout cas, une défaillance totale, même vis-à-vis de la toute-puissante contrainte des paragraphes. »¹¹

George Grosz dans *L’art est en danger*, Berlin 1925

« Lorsque la guerre éclata, je compris que la masse qui défilait dans les rues avec enthousiasme, hypnotisée par la presse et la pompe militaire, était sans volonté propre. C’était celle des hommes d’État et des généraux qui la gouvernait. Cette volonté, je la sentais qui s’exerçait aussi sur moi. Mais conscient de la menace qu’elle faisait peser sur la liberté individuelle où j’avais jusqu’ici évolué, je n’en étais pas grisé. Mon souhait était de satisfaire mes besoins à distance des hommes et de leurs organisations – à présent toutefois, je risquais d’être réduit à la communauté militaire avec ceux-là que je haïssais tant. Ma haine se concentra sur qui voulait m’y contraindre. Je considérais la guerre comme la forme phénoménale dégénérée et monstrueuse de l’habituel combat pour la propriété. [...] Depuis un siècle, l’humanité conquiert à très grande échelle les moyens de production sur la terre. Simultanément, le combat que se livrent mutuellement les hommes pour la possession de ces moyens prend des formes de plus en plus englobantes, attirant tous les hommes sans exception dans son tourbillon. Il y a des ouvriers, des employés, des fonctionnaires, des représentants de commerce – des actionnaires, des entrepreneurs, des commerçants et des financiers. Le reste, c’est l’arrière des deux fronts. Ce combat pour l’existence d’une humanité divisée en deux moitiés, celle des exploités et celle des exploités, s’appelle, dans sa forme la plus aiguë et ultime : lutte des classes. »¹²

Max Beckmann

« ... la vie est une horrible torture... Je voudrais être installé sur Mars, lire Titan et mourir. »

Extrait d’une lettre datée du 7 juin 1915¹³

14 septembre 1914. Lettre à Minna Tube-Beckmann

« *Alea est jacta* [sic] ! Infirmier volontaire, je me trouve encore ici. J’espère arriver en Russie dans environ quinze jours. »¹⁴

G., 11 octobre 1914. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Au dehors, le vacarme grandiose et merveilleux de la bataille. Je suis sorti pour me retrouver au milieu de grappes de soldats blessés et épuisés qui revenaient du front, et entendre cette musique étrangement grandiose et macabre. C’était comme si les portes de l’éternité s’étaient brusquement ouvertes, comme si une grande salve était retombée ici. Tout rappelle l’espace, le lointain, l’infini. J’aimerais pouvoir peindre ce bruit. Ah, cette ampleur, cette profondeur d’une effroyable beauté ! Des grappes d’hommes, de "soldats" qui rejoignent constamment le centre de cette mélodie, le moment décisif de leur existence. »¹⁵

Courtrai, 24 février 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Courtrai est une charmante vieille ville des Flandres ; hormis ce tourbillon d’événements tragiques qui me touchent au plus profond de mon être, mais qui sont désormais passés, bien des choses étranges et amusantes me sont arrivées. Avec mes compagnons belges de cantonnement, une vieille fille avec un visage à la Van Gogh, racé et encadré de cheveux noirs, et son vieux frère, une espèce de nabot, j’ai passé des soirées très amusantes, à bavarder interminablement de l’Angleterre et de la Belgique, de Dieu et de la politique, de pain et de loyer ; et le tout dans mon mauvais français et les deux autres avec leur rocailleux accent flamand, accompagné de grogs et



George Grosz, *Les Maquereaux de la mort*, 1920



Max Beckmann, *infirmier*, 1914



Max Beckmann, *Autoportrait en soldat*, 1915



Max Beckmann, *Grande opération*, 1914



Max Beckmann, *Morgue*, 1915



Max Beckmann, *Morgue*, 1922

du tonnerre des canons d’Ypres. [...] Il est frappant de voir la puissance de notre pays, la manière dont il s’étend, mû par une force élémentaire, tel un fleuve qui passe par-dessus ses digues. Bizarrement, ce sont les horloges qui nous en font le mieux prendre conscience. Tous les clochers sont à l’heure allemande. Et tous les Belges vivent à l’heure belge, si bien que la confusion règne et que notre hôtesse ne sait jamais quand elle doit nous réveiller. Et cette domination, ce contrôle absolu et parfaitement tranquille se manifeste jusque dans les moindres détails. Le premier jour, j’ai vu une trentaine de prisonniers anglais conduits par six uhlands. Personnages couleur de boue, manifestant une assurance amusante. »¹⁶

Courtrai, 2 mars 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Mon ami et moi, nous nettoyons vers midi la salle d’opération ; j’apprends de la sorte à comprendre aussi les sentiments des femmes de ménage. Personnellement, je balance continuellement entre joie immense à propos de tout ce que je découvre de neuf, dépression à cause de la perte de mon individualité et profonde ironie à propos de moi-même et éventuellement du monde. Mais, en définitive, ce dernier m’arrache encore et toujours de l’admiration. Ses capacités de changement sont indescriptibles et son inventivité, sans limites. »¹⁷

4 mars 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« J’écris de la salle d’opération ; il n’y avait aujourd’hui pas grand-chose à faire ; nous avons terminé plus tôt que d’habitude. [...] Les rassemblements dans la salle d’opération sont très beaux, avec ces visages sombres, négligés, les longues barbes et les pansements blancs.

Le soir, je me promène d’un bistrot à l’autre. Les tirs d’artillerie retentissent toute la journée et il est amusant d’observer comment les gens s’y sont habitués, comme au soleil, cet épouvantable embrasement du monde. Amour, chamailleries, commerce et ambition sont aussi présents qu’auparavant malgré le chant sauvage de la mort à peu de distance. [...]

Le soir dans ma chambre. [...] Une salve d’artillerie se fait entendre de temps à autre dans la nuit. [...] On frappe à ma porte et entre un brave soldat fumant un cigare : "J'aimerais bien contempler aussi les magnifiques dessins et peintures que vous avez faits." Il est debout devant moi et feuillette ma production. C’est un type charmant, avec trois éclats d’obus dans le corps, dont l’un lui a complètement ouvert le crâne. Mais il va de nouveau bien. Je l’apprécie beaucoup, il est si naturel, intelligent et vivant que c’est un plaisir de discuter avec lui. »¹⁸

V., 5 avril 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Mon retour de Lille hier a été sinistre. Dans des wagons sans lumière, toujours le long du front crépitant et tonnant. Dans l’obscurité la plus totale. Sans arrêt dans le ciel nocturne des fusées éclairantes et des balles traçantes qui restaient quelques secondes dans les airs pour retomber ensuite doucement. [...] Dans le ciel, les cercles ronds et hésitants des projecteurs des Français et des Belges me tenaient compagnie, tels d’étranges aéroplanes transcendants ; les coups de fusil nerveux et ininterrompus des fantassins et le tonnerre merveilleusement apocalyptique des canons géants. Un cavalier dans la nuit au grand galop, de temps à autre de gros rats sortant des fossés boueux, des animaux gros comme de jeunes chats qui accomplissent dorénavant la tâche utile d’ensevelir les cadavres qui gisent devant les tranchées. »¹⁹

V., 12 avril 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Hier, j’ai de nouveau été en première ligne, et y ai vu d’étranges choses. Dans un village complètement détruit où les tirs se poursuivaient, j’ai dessiné un cheval mort dressant bizarrement vers le ciel ses pattes raidies dont une partie de la peau était arrachée. Rasséréiné, j’ai ensuite été me promener durant l’après-midi ; j’assistai alors à un combat aérien juste au-dessus de moi qui me fit me réfugier courageusement sous un arbre ; en effet, leurs balles ont la désagréable habitude d’atteindre un inoffensif maréchal des logis ou un civil et presque jamais un de ces aviateurs évoluant froidement dans son appareil magnifiquement rayé de rouge et de brun à travers les vastes espaces de l’éclat du soleil et le bleu du ciel. »²⁰

Bruxelles, 16 avril 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Bruxelles est vraiment fabuleuse : c’est la plus belle ville que j’aie jamais vue ; il faut absolument que nous y allions ensemble. J’ai acheté des couleurs pour l’hôpital. Je pourrais rester plus longtemps, mais l’envie de travailler me dérange. »²¹

V., 17 avril 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Aujourd’hui, il faut que je te raconte encore Bruxelles. Imagine la ville dans une profonde cuvette et sur les hauteurs alentour, de magnifiques promenades au milieu de vieux arbres et de villas merveilleusement élégantes. Un gothique plus éblouissant d’une église à l’autre, et la grand-place, une collection d’art Renaissance et baroque, tout en noir, or et gris, couronné par la finesse magnifique de la tour de l’hôtel de ville en style gothique, qui dépasse presque en puissance et en élan la place Saint-Marc de Venise. En haut sur les collines, de grandes places bordées d’immeubles du style Empire, bénéficiant toujours de perspectives sur la ville, ville qui gravit les pentes tel un amphithéâtre et dont les hautes tours gothiques carrées frôlent les contreforts des collines. Si Bruxelles reste allemande, nous nous y établirons peut-être une année durant. »²²

18 avril 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Pour moi, la guerre est un miracle, même s’il est assez désagréable. Mon art reçoit ici de quoi se nourrir. »²³

V., 20 avril 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Ici, la situation est à nouveau dramatique. Les Anglais veulent passer précisément par chez nous. Aujourd’hui, c’était l’alerte générale. Vers le soir, un terrible grondement de canons. Maintenant, c’est plus calme – mais c’est le pire, car c’est le prélude à l’assaut. Tout à l’heure, j’ai encore gravi la colline au sommet de laquelle se dresse une villa blanche, transformée en hôpital de campagne. J’ai grimpé sur le toit et j’ai pu distinguer l’immensité de la ligne de front. Des nuages froids, sombres, gris se détachaient sur le soleil couchant. Dans le lointain, les hauteurs d’Ypres, et, sur tout l’horizon, les terribles explosions d’obus et de grenades. En bas, à l’hôpital, de nombreux blessés de ces derniers jours. L’un d’eux venait d’être amené et agonisait, son énorme bandage autour du crâne était à nouveau rouge du sang alors qu’il venait d’être changé une demi-heure plus tôt. Encore un visage jeune, très fin. Horrible, tout à coup, en partant de l’œil gauche, sa figure devient comme transparente, comme un vase de porcelaine qui se brise. Inconscient, il gémissait fortement en agitant sans cesse les mains. Il est couché dans une sorte de caisse en bois comme les malades du typhus. Dehors, devant la fenêtre ouverte, sont assis les blessés légers ; ils observent la bataille. Leurs yeux parcourent sans trêve l’étendue devant eux. […] En bas, près de ma villa, des Bavaois avec fanfare prenaient position au son de la musique. Ils avaient été mis en état d’alerte depuis plusieurs heures et j’avais déjà observé d’en haut les longues files d’hommes qui s’étaient trouvés rassemblés là dans le tonnerre d’un destin commun. Maintenant, ils s’en allaient. Et le hurlement des canons se mêlait au son de leurs instruments, musique monstrueuse. J’ai encore longuement erré. J’avais l’envie effrénée de leur courir après. Cette ligne d’horizon vomissant le feu présente pour moi une attraction folle. »²⁴

V., 21 avril 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Je ris souvent de ma propre volonté, si bêtement tenace, de vivre, et ce, pour l’art. Je veille sur moi comme une mère aimante, je crache, je me force à avaler, je pousse, je me bouscule, je dois vivre et je veux vivre. Je ne me suis jamais incliné devant Dieu ou qui que ce soit pour réussir, mais je traverserais tous les cloaques du monde, je subirais toutes les humiliations, tous les viols, pour pouvoir peindre. Je dois le faire. Tout ce qui vit en moi de création de forme doit être exprimé jusqu’à la dernière goutte ; alors seulement j’éprouverai un plaisir immense d’être enfin délivré de ce maudit tourment. »²⁵

V., 28 avril 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Aujourd’hui, j’ai pour la première fois réellement été sur le front. Très curieux et étrange. Tous ces trous et ces tranchées bien marquées. Toutes ces galeries fantomatiques, toutes ces forêts et maisons artificielles. Le sifflement fatal des balles et la détonation des obus. Des villes lunaires, étrangement irréelles, ont poussé là. Le lancement des projectiles des grosses pièces d’artillerie produit un bruit bien particulier en déchirant l’air. Comme le couinement d’un cochon qu’on égorge. Des cadavres sont trainés devant nous ; j’ai dessiné un Français dont le corps émergeait à moitié de son tombeau. Son sommeil éternel avait été dérangé par un obus. En fait, je n’ai pas eu très peur. Un sentiment de sécurité étrangement fataliste m’avait gagné, si bien que je pus dessiner tranquillement alors que des obus au soufre éclataient non loin de là et que les nuages toxiques jaune et vert s’étendaient lentement. »²⁶

V., 7 juin 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Ypres m’apparaissait tel un mirage dans la brume tiède du lointain. De fantastiques entonnoirs, couleur jaune brûlé, surmontés du ciel brûlant violet pâle et du squelette rose froid d’une église de campagne. Je voyais la chaîne des hauteurs relativement plates d’Ypres où régnaient le vide majestueux et le néant de



Soldats allemands


 Max Beckmann, Étude pour *Fresque*, Wervick, 1915

 Max Beckmann, *Soldats devant Wervick*, fresque, Wervick, 18.4.1915 - 1.5.1915


Ludwig Meidner, soldat, 1914

la mort et de la destruction. Ce n’étaient plus des maisons et des églises détruites, c’étaient des plateaux avec des squelettes de maison et des grandes étendues désertes couvertes de croix, de casques et de tombes bouleversées. […] La vie est une horrible torture… Je voudrais être installé sur Mars, lire Titan et mourir. »²⁷

V., 8 juin 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube

« Hier, à nouveau garde de nuit. Pauvres gens. Deux blessures au ventre et une commotion cérébrale grave accompagnée de continuels accès de folie. Lutté toute la nuit avec le blessé inconscient. Chambre dans la pénombre, éclairs dans la nuit, puanteur de putréfaction et agitation des corps nus à cause de la chaleur. »²⁸

Ludwig Meidner

« L’âme vit. L’âme vit ! Hommes ! Blancs, marrons et noirs. Brisés et debout. Frères, frères ; tous des frères, tous semblables à moi… »

Extrait de *Hymne der Bruderliebe* [*Hymne à l’amour fraternel*]²⁹

Hymne der Bruderliebe [*Hymne à l’amour fraternel*]

Des tirs de mitrailleuses dirigés vers les monoplans qui volent haut dans le ciel, dans le soleil – … Des jurons mordants font éclater le jour ensoleillé. Ô horreur qui s’échappe de toutes les lèvres… Toi, grande arche divine, journée d’août dans l’éclat du matin – et toi, sol du camp des prisonniers déchiré de douleur. Douleur humaine, inexprimable, tu me pousSES à exulter à pleins poumons et à proclamer enfin mon amour, un profond amour… Toi, le Français devant moi, dans ton uniforme bleu clair, ton regard brun amical, ton attitude insouciante, les bras enfoncés dans les poches de ton large pantalon, ton crâne espiègle empli de douleurs, d’ironies et de bonnes blagues, ton cœur empli de fièvre poétique, d’ardeur amoureuse et de rage contenue, toi Français exubérant, toi homme artiste et véritable poète : eh bien, comme tu me ressembles ! N’es-tu pas mon prochain ?! Viens et permets que je t’appelle mon meilleur ami et mon frère. Avancez, vous les Anglais, élégamment mis et naïfs comme de jeunes garçons. Vous que l’on calomnie, que l’on diffame, comme je suis heureux de vous voir. Les livres et les journaux de notre époque regorgent de votre méchanceté, de votre roublardise, de votre ambition, de votre trahison. Mais il me suffit de voir votre regard viril et indépendant, vos gestes simples et amicaux. Oui, vous êtes fidèles, rien de plus que de fidèles amis. Vous avez en vous la grande simplicité et l’équité de l’océan. Vous m’êtes proches, comme seuls peuvent l’être mes frères et sœurs de sang. Et vous les Russes ! Approchez donc, chers Russes ! Intimidés, hésitants, laissez Dieu vous dire : vous les bienveillants, vous les favoris de Dieu, vous hommes profonds et aimants. Puis-je me joindre à vous et vous parler, car vous êtes craintifs et vous ne me faites pas confiance. L’âme vit. L’âme vit ! Hommes ! Blancs, marrons et noirs. Brisés et debout. Frères, frères ; tous frères, tous semblables à moi… Oubliez la haine et toutes les bassesses qui vous ont été infligées ces dernières années. Reconnaissez les déserts de vos cœurs d’homme. Vous vous êtes barricadés derrière des discours et des théories. Vous avez écouté les méchants. Vous avez couru en criant derrière les étendards voyants aux beaux slogans. Regardez l’été d’août enflammé. Ouvrez vos cœurs et laissez-le entrer. Ouvrez les écluses de vos cœurs et faites déferler sur le monde une chaleureuse humanité. »

Max Ernst

« Je suis heureux de n’être pas mort. »³⁰

Extrait d’une carte à franchise militaire, juillet 1915

Lettre du 22 janvier 1915

« Chers parents, chers frères et sœurs, après un long trajet en train jusque Mauré (près de Rethel), via Luxembourg et Sedan, nous avons trouvé dans une remise un cantonnement acceptable pour la nuit. On a une petite idée des atrocités de la guerre quand on voit les champs de bataille de Sedan. Des maisons, des villages, des cimetières criblés d’impacts d’obus, des ponts de chemin de fer dynamités, remplacés par de nouveaux ponts par des éclaireurs, la récolte à moitié consommée de l’année précédente, des cadavres de chevaux, etc. Tout l’après-midi, jusqu’au soir,

nous avons entendu les canons, les nôtres ou ceux des Français. Demain matin, nous rejoindrons la batterie. Je pourrai alors vous transmettre mon adresse précise. Mis à part mon vilain rhume, je me sens bien et pleinement confiant. Affectueuses pensées et baisers, Votre Max. »³¹

Lettre du 1^{er} mars 1915 à ses parents
« Qui sait s'il ne va pas finalement y avoir une percée des Français ? Tous les jours ils viennent jusque dans nos tranchées où les combats se font parfois au cran d'arrêt. [...] Hier, les Français avaient porté l'assaut très loin, mais ils ont à nouveau été refoulés jusque dans notre tranchée principale. Notre batterie a elle aussi enregistré de nouvelles pertes. Dans mon peloton, un engagé volontaire (un peintre de Lechenich) ; il a reçu un éclat d'obus à la tête, mais il va s'en sortir. Un engagé volontaire (précédemment dans le 59^e) à côté duquel les obus ont explosé (il était dans le boyau) est mort sur le coup. Du fait de la disposition étrange des éclats, un autre engagé volontaire qui se tenait à côté de celui qui est tombé n'a rien reçu du tout, mais a simplement été enseveli sous la boue. Tous les jours nous attendons impatiemment le soir. Chacun peut alors remercier Dieu d'avoir été épargné. »³²

Lettre du 19 septembre 1917 à sa famille
« et je serai heureux quand nous pourrons de nouveau dire "le lion des Flandres». "»³³

Extrait d'un texte autobiographique, New York 1942
« Max Ernst est mort le 1^{er} août 1914. Il a ressuscité le 11 novembre 1918 dans la peau d'un jeune homme qui voulait devenir magicien et trouver le mythe de son époque. »³⁴

Franz Marc

« L'obstination des Français me paraît toujours plus énigmatique – sur le plan politique –. Le désir suicidaire est plus fort que la réflexion politique. »
Extrait d'une lettre datée du 23 décembre 1914³⁵

À Saale, 2 septembre 1914, après-midi. Lettre à Maria Marc et à sa mère
« Nous nous sommes avancés en terre française jusqu'à Remomix (avant Saint-Dié), devant nous, une gigantesque ligne d'artillerie lourde allemande tirant vers l'ouest par-dessus la montagne, elle-même prise sous le feu des batteries françaises installées de l'autre côté. Sur la route des armées, entre Saale et Saint-Dié, une incroyable agitation militaire ; je me sens tellement bien ici, comme si j'avais toujours été soldat. »³⁶

La Croix-aux-Mines, près de Lavaline, 6 septembre 1914. Lettre à Maria Marc
« Les Allemands n'avançaient que très très lentement, avec des pertes effrayantes. Mais ça va ! Le plus épouvantable est l'odeur des cadavres à plusieurs kilomètres à la ronde. Cela m'est plus insupportable que de voir des hommes et des chevaux morts. Ces combats d'artillerie ont quelque chose d'indiciblement imposant et mystique. »³⁷

Article de Franz Marc paru dans le *Vossische Zeitung*, 15 décembre 1914
« Ce que nous autres soldats vivons dehors ces mois-ci dépasse largement notre capacité d'imagination. Il nous faudra des années avant de pouvoir considérer cette fabuleuse guerre comme un fait, un événement. [...] Cette grande guerre marquera la fin du pseudoart dont se sont jusqu'à présent satisfaits les Allemands, ainsi que de nombreuses autres choses qui se sont à tort perpétuées dans notre vingtième siècle... Le peuple entier, estimant que la Grande Guerre était plus sûre que l'individu, a tendu toute son énergie vers elle. Dans une telle période d'attente, l'art n'était pas actuel, l'art "acte populaire" suranné. Le peuple estimait qu'il devait d'abord traverser la Grande Guerre pour se constituer une nouvelle vie et de nouveaux idéaux... Je ne crois pas que nombre de formes d'art insolites que nous autres nouveaux peintres avons créé en Allemagne aient pu prendre racine avant la guerre. Nous devons commencer à travailler de zéro ; d'abord sur nous-mêmes, à l'école de la Grande Guerre, puis sur notre peuple allemand. Car, quand le soulagement viendra, les Allemands se préoccuperont à nouveau de leur art... Quiconque vit la guerre de l'extérieur et pressent la nouvelle vie que nous obtiendrons par elle, sait bien que l'on ne tire pas du vin



Franz Marc, 1912



Franz Marc, 1912



Franz & Maria Marc, 1912



Franz Marc, Soldat, 1915

nouveau dans de vieux tuyaux. Nous introduirons dans le nouveau siècle notre nouvelle volonté plastique... Après cette guerre, la culture allemande s'étendra par delà toutes les frontières. »³⁸

M., 23 décembre 1914. Lettre à Maria Marc
« Ma très chère, hier soir, nous avons fêté notre Noël à la caserne ; c'était vraiment bien préparé, un arbre et des bougies, bière à volonté, du tabac et des petits cadeaux que le lieutenant a largement distribués à la troupe. [...] Cependant, avant d'effectuer une percée, il semble bien que les Allemands devront attendre jusqu'à ce qu'ils puissent faire venir des renforts de l'est. L'obstination des Français me paraît toujours plus énigmatique – sur le plan politique –, le désir suicidaire est plus fort que la réflexion politique. [...] La guerre, telle que je la rêve et que je l'interprète, ne se déroule sans doute pas de manière aussi pure sur la scène des combats en Russie qu'entre l'Allemagne et la France. La Russie possède trop de caractéristiques non européennes pour se vouer pleinement au vertige de la guerre. Comment la guerre avec l'Angleterre se passera-t-elle ? J'y pense sans arrêt et je ne parviens pas à m'en faire une idée. Bonne année à tous et à nous deux ! Joue bien du piano et pense à moi, à nous deux. »³⁹

Mulhouse, veillee de Noël au corps de garde. Lettre à Maria Marc
« Je suis chaque jour plus nostalgique en pensant à la maison. Mais je ne veux pas rentrer chez nous avant que la guerre soit terminée – tout d'abord parce que cela m'est impossible. Je suis content d'être de nouveau suffisamment bien portant pour qu'une permission ne soit pas envisageable. Il n'est pas non plus un seul jour où je regrette de m'être engagé pour le front. »⁴⁰

Bitschwiller (au sud de Guebwiller), 27 décembre 1914. Lettre à Maria Marc
« Ma très chère, je me sens très heureux de retrouver quelque peu l'agitation de la guerre. [...] Il faut que soit enfin nettoyé l'ensemble du petit coin allemand que les Français occupent encore. Cette offensive a été directement provoquée par les attaques des Français eux-mêmes, qui, s'ils étaient restés tranquillement dans quelques villages, n'auraient probablement pas été importunés jusqu'à ce que la paix soit conclue. Il faut avouer que les combats des fantassins, dont j'ai été le témoin hier, sont plus horribants que tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent [...] Notre artillerie tire maintenant admirablement, nettement mieux qu'au début. »⁴¹

Nouvelle année 1915. Lettre à Maria Marc
« Bonne année ! C'est une journée merveilleusement belle, d'une beauté attendrissante, lorsqu'aux premières lueurs du jour je regagnai à cheval ma position. Toutes les montagnes sont blanches, mais au-dessous, dans la vallée, nous ne sentons toujours pas l'hiver. Hier, nous avons bu une telle quantité de punch que nous nous sommes endormis lourdement et tout étourdis. Le lit excellent et les bons repas que je fais maintenant me détournent souvent du sérieux cruel de la guerre [...] Même si, à l'est, il est triste que la situation reste si longtemps indécise, et nécessite peut-être de nouvelles opérations, une chose au moins demeure apaisante : l'ennemi n'entrera pas dans le pays, ni à l'est, ni à l'ouest. Chaque tentative française de progresser en terrain découvert est repoussée sans peine par notre artillerie (ou comme le dit le compte rendu officiel : "facilement et causant de lourdes pertes à l'ennemi"). Il en était de même devant Verdun, dans les Vosges et ici même, dans doute sur tout le front, et à l'est. [...] La déclaration de Tirpitz sur la guerre d'action sous-marine est inouïe dans sa franchise brutale. Je suis curieux, ou plutôt avide, de savoir ce qu'il va se passer au nord. Dieu soit loué, notre joli petit Ried se trouve dans un coin tranquille, protégé de la guerre mondiale. Occupe-t'en et gère-le jusqu'à ce que je [...] rentre à la maison ! Je n'ai pas peur pour notre avenir. Je trouverai des hommes. Bien à toi – Frz. »⁴²

2 janvier 1915. Lettre à Maria Marc
« Plusieurs villages brûlent. [...] Hier, nous avons dû anéantir deux pièces françaises d'artillerie de montagne. En guise de "punition", les tirs français ont mis Senthem en feu. Nous nous vengeons en mettant Thann en feu. » ⁴³

6 avril 1915. Lettre à Maria Marc
« Ma très chère, ta chère et bonne lettre du 1.IV est arrivée hier soir. [...] Kaminski a donc bien raison dans la mesure où la guerre actuelle ne diffère en rien des temps difficiles d'avant-guerre ; on accomplit aujourd'hui par des actes ce qui, auparavant, s'accomplissait dans les manières de penser ; mais pourquoi ? Parce que le caractère mensonger des mœurs européennes n'était plus supportable. Plutôt le sang qu'une éternelle

tromperie ; la guerre est tout autant expiation que sacrifice volontaire auquel l’Europe s’est soumise pour mettre de l’ordre en elle-même. Tout ce qui s’y rattache est totalement superficiel et laid ; mais les guerriers qui partent au combat et qui meurent ne sont pas laids. C’est là que ton sentiment te trompe car il ne va pas assez loin. Si tu ne peux supporter "l’image" de la guerre, détournes-en plutôt complètement ton regard autant qu’il t’est possible de le faire, mais ne la qualifie pas de stupidité ! Car cela ne signifie pas voir la guerre en face ; mais plutôt ne rien voir là où, pourtant, il y a quelque chose, et en réalité quelque chose de très grand et d’effroyable. […] Où en es-tu au fait de ta broderie ? Il y a longtemps que tu ne m’a pas écrit à ce sujet. C’est que je suis très curieux d’en savoir plus. »⁴⁴

Suite le 8 avril 1915. Lettre à Maria Marc

« Mon opinion sur la guerre n’a toujours pas changé. La considérer comme quelque chose de vulgaire et de stupide me paraît tout simplement faible et figé. »⁴⁵

23 juin 1915. Lettre à Maria Marc

« Je n’engage pas de manière inconsidérée ma vie et mon œuvre, à laquelle je crois, dans quelque chose comme cette guerre, qui ne m’intéresse que superficiellement. Je ne parviens toujours pas à pester contre cette guerre, ni à la haïr comme tu le fais – comme si avant la guerre, après la guerre, ou à un quelconque moment, les hommes avaient été meilleurs. La guerre est-elle autre chose que l’état de paix qui a régné jusqu’à présent, mais sous une autre forme, une forme finalement plus honnête ; à la place de la concurrence, il y a maintenant la guerre. Que les hommes meurent sur les champs de bataille ou à cause de l’air confiné et du travail dans les mines ne fait pas de différence essentielle. »⁴⁶

9 octobre 1915. Lettre à Maria Marc

« Cela n’a quasiment aucun sens de vouloir attribuer la responsabilité de cet enfer aux quelques hommes qui gouvernent. Chaque individu est aussi coupable qu’eux. Qu’est-ce que la "paix" pour l’individu ? Le retour avide à cette même vie et à ces mêmes aspirations coupables et contraires à la paix qui ont engendré cette conflagration mondiale. Il faut que la hache atteigne la racine. Je trouve que, par ta tristesse et ta colère, tu te fourvoies dans une conception démocratique totalement fausse. »⁴⁷

1^{er} décembre 1915. Lettre à Maria Marc

« La guerre même s’est depuis longtemps essoufflée et est devenue vaine ; les victimes qu’elle exige sont elles aussi devenues vaines. Un cerveau humain ne peut plus concevoir de phénomène plus dénué de scrupules et plus triste que le sang inutilement versé sur les bords de l’Isonzo. »⁴⁸

4 février 1916. Lettre à Maria Marc

« Ma très chère, je ne sais pas si tu as vraiment pu comprendre ce que j’ai dit sur la guerre dans mes dernières lettres (la guerre comme conséquence naturelle et, dans ce sens, comme expiation méritée et infaillible). Les choses sont tellement mêlées les unes aux autres dans la vie. »⁴⁹

17 février 1916. Lettre à Maria Marc

« Mais au combat, je n’ai jamais songé à braver le danger et la mort comme je l’ai souvent fait au cours des années précédentes – à l’époque, c’est la mort qui m’a évité, pas l’inverse ; mais c’était il y a bien longtemps ! Aujourd’hui, je saluerais la mort avec nostalgie et amertume, non par peur ou par crainte d’elle – rien n’est plus apaisant que la perspective de la quiétude de la mort – mais parce que mon œuvre est inachevé, et que j’aspire par tous mes sens à le mener à terme. Tout mon désir de vivre réside dans les tableaux que je n’ai pas encore peints. Mais sinon, la mort n’a rien de terrifiant. »⁵⁰

27 février 1916. Lettre à Maria Marc

« Ma très chère, nous sommes maintenant au plein milieu des jours les plus effroyables de cette guerre. Toutes les lignes françaises ont été enfoncées. Celui qui n’y a pas participé ne peut se faire une idée de la fureur et de la violence insensées de l’attaque allemande. Nous sommes pour l’essentiel des troupes d’observation. Les pauvres chevaux ! Mais il fallait bien que ce moment d’engagement total finisse par arriver un jour ; mais que cela ait réussi (et la réussite va sûrement se poursuivre), et ce justement là où le front français est le plus fort, Verdun – personne ne l’aurait deviné, c’est cela qui est incroyable. Ci-joint une photo faite encore à Leiningen, Stengel et moi. Avec des baisers, ton Franz. Je me sens très frais et plein de bonnes choses, bonjour à Lisbeth. »⁵¹



Franz Marc, *Combat*, 1915



Franz Marc, *Combat*, 1915



Franz Marc, sans titre, 1915



Franz Marc, sans titre, 1915



Franz Marc, sans titre, 1915



Franz & Maria Marc en congé, 1915

29 février 1916. Lettre à Maria Marc

« On ne cesse de ruminer la même énigme mystérieuse, comment cette guerre est-elle possible ? Européens ! C’est effroyable. »⁵²

2 mars 1916. Lettre à Maria Marc

« Tout comme vous, nous sommes ici terriblement impatients de connaître l’issue de ce gigantesque combat, que les mots ne parviendront jamais à décrire. Je ne doute pas une minute de la chute de Verdun et de la percée qui s’ensuivra dans le cœur du pays, probablement à partir d’un autre endroit. Mais comme c’est épouvantable ! Je me porte bien et je ne perds pas mon calme, qui me sert de blindage. »⁵³

2 mars 1916. Lettre à Maria Marc

« Nous nous trouvons à 10 km au-delà du front français. La nuit, nous logeons dans les abris des tranchées françaises. Les chevaux n’ont plus quitté leur harnais depuis notre départ (le 25). Quant à moi, je me sens bien et frais. Mes nerfs sont intacts, au point que je m’en étonne souvent moi-même ; les choses qui ne concernent pas mon être véritable ne me touchent absolument pas. […] Quelle pourra bien être l’issue de cette énorme chose ?! Je ne doute pas du fait que Verdun tombera. Mais parviendra-t-on alors à porter le coup cruel au cœur de la pauvre France ! Depuis des jours, je ne vois rien d’autre que le spectacle le plus épouvantable qu’un cerveau humain ait jamais pu s’imaginer. »⁵⁴

4 mars 1916. Lettre à Maria Marc

« Au milieu des lugubres images de destruction parmi lesquelles je vis pour le moment, cette idée de retour au foyer est magnifiée d’une auréole qu’il est impossible de décrire. Protège ce foyer qui est le mien et toi-même, ton âme et ton corps, tout ce qui est mien et tout ce qui fait partie de moi ! Pour le moment, toute la colonne est nichée dans la propriété d’un château entièrement dévasté, sur laquelle passait l’ancienne ligne de front française. En guise de lit, j’utilise un clapier que j’ai renversé par terre, et dont j’ai ôté le grillage ; je l’ai ensuite bourré de paille et placé dans une pièce qui permet encore de s’abriter de la pluie ! J’ai bien sûr suffisamment de couvertures et d’oreillers ce qui fait que j’y dors tout à fait bien. Ne t’inquiète pas, je m’en sortirai, et je n’y laisserai pas ma santé. Je me sens bien et je fais très attention à moi. Merci, grand merci pour ta gentille lettre d’anniversaire ! »⁵⁵

Franz Marc est tombé ce même jour à Verdun, à 4h de l’après-midi.

Les soldats sont des assassins

Cette citation de Kurt Tucholsky, qui suscite aujourd’hui encore la controverse, est parue dans la revue *Die Weltbühne [La scène mondiale]*⁵⁶ le 14 août 1931. L’article, intitulé *Der bewachte Kriegsschauplatz [La zone de combat surveillée]* et signé du pseudonyme Ignaz Wrobel, renvoie à la Feldgendarmerie et au terrible carnage de la Première Guerre mondiale. « Certaines nations ont pourchassé jusqu’aux mitrailleuses, à la mitrailleuse, leurs recrues enrôlées de force. C’est ainsi qu’elles ont combattu. Pendant quatre ans, l’assassinat a alors été obligatoire sur des hectares et des hectares de terre alors qu’une demi-heure plus tôt, il y était strictement interdit. Ai-je dit : assassinat ? Oui, assassinat. Les soldats sont des assassins. »

Dans une guerre, les soldats doivent suivre les ordres. En règle général, ces ordres viennent « d’en haut ». Les ordres sont les ordres. Ils excluent toute contradiction et toute réflexion individuelle. Les ordres peuvent varier. Par exemple : « En avant », « Prendre un village », « Garder la position », « Nettoyer la forêt », « Conquérir la hauteur », « Prendre d’assaut les tranchées ennemies ». Ces ordres ont pour but exclusif d’anéantir l’ennemi. On est formé à ces fins. Au fusil d’assaut, à la mitrailleuse à tir rapide, aux obusiers, aux canons, aux mortiers et autres colosses d’acier, capables d’expédier des grenades, des bombes et des gaz toxiques dans le camp ennemi. Sans exclure les cibles civiles. Par exemple des fermes ou des étables isolées dans lesquelles l’ennemi s’est retranché et que l’on attaque. Mais il faut aussi détruire sans égard les églises et les châteaux, des villages et des villes entiers, parce que l’ennemi s’y cache lâchement pour lancer au moment voulu une contre-attaque qu’il faut pouvoir prévenir. On ne peut alors avoir aucun égard pour les monuments, les sites historiques ou les civils. Ce sont autant de cibles que l’on peut atteindre avec des armes longue portée. Ou encore avec des bombes, lancées depuis des avions ou des



Otto Dix, Étude pour *La tranchée*, 1923

dirigeables. Les soldats sont également formés au combat rapproché. Le combat rapproché, c’est quand on approche de l’ennemi au point de pouvoir le toucher. Pour le combat rapproché, on plante sur l’arme une baïonnette que l’on enfonce dans le corps de l’ennemi. Le lancer de grenade fait également partie de la formation, et à l’époque, les jeunes hommes s’y exerçaient déjà dans les clubs de gymnastique. Il faut en outre ne pas perdre de vue que l’ennemi aussi dispose de cette arme. Le plus rapide l’emporte, au moins provisoirement. Il est une arme particulière : les lance-flammes que portent les soldats. Ils donnent l’avantage sur l’ennemi qui se tapit dans les tranchées, les casemates ou tout autre réduit. À bonne distance, on contraint l’ennemi à quitter la cachette dans laquelle on l’enfume et le brûle.

Cette guerre meurtrière prend fin en novembre 1918. Bilan : des millions de morts, soldats et civils, des centaines de milliers de prisonniers misérables, d’innombrables villes et villages, monuments et églises détruits, des régions dévastées sur des kilomètres, des estropiés de guerre grotesques mendiant dans les villes, une population civile affamée, la souffrance indicible d’innombrables familles et individus. Au final : une Europe politiquement et socialement détruite et ravagée.

La toile disparue *Der Schützengraben [La tranchée]* une vive accusation des crimes de guerre.

En 1920, deux ans après la fin de la guerre, Dix commence à Dresde à travailler à une toile gigantesque, *Der Schützengraben [La tranchée]*, qu’il termine en 1923 à Dusseldorf, où il vient de s’installer. Elle est peinte sur deux morceaux de tissu cousus, formant une grande toile de 227 x 250 cm. Dans un entretien avec Otto Conzelmann, Dix explique comment il s’est à l’époque préparé à son travail sur le thème de la guerre. Conzelmann rapporte qu’un jour, il est allé à l’hôpital et a dit : « Je dois peindre des intestins ! » Le médecin-chef lui a fait apporter un saladier entier de viscères. Dix s’est installé et les a peints à l’aquarelle. – Une autre fois, il a dit : « Je dois peindre un cerveau ! » On lui a donné un crâne à la calotte ouverte. – « J’ai besoin de cadavres ! » On l’a amené devant deux femmes dont le corps avait été ouvert de haut en bas et grossièrement recousu. – Il les a dessinés, passés à l’aquarelle et peints.¹⁷

En 1924, Hans F. Secker, directeur du musée Wallraf-Richartz de Cologne, acquiert la toile tout juste terminée pour son cabinet Nouvel art, au prix de 10 000 reichsmarks. Cette même année, la toile est présentée à une exposition de l’Académie des arts de Berlin, suscitant de vives réactions. Deux camps se forment alors. L’un, auquel appartient l’éditeur et essayiste Paul Westheim, collègue de Dix, se pose en défenseur de la toile. Même Max Liebermann, le président âgé de l’Académie des arts, déclare que *La tranchée* est digne d’être exposée à la Nationalgalerie de Berlin.¹⁸ L’autre camp, auquel appartiennent entre autres les historiens de l’art conservateurs comme Julius Meier-Graefe, Karl Scheffler et Paul Fechter, exerce de puissantes critiques, concernant surtout le contenu de l’image, de plus en plus apprécié en politique. Les cercles de droite, tout particulièrement, qui déplorent la guerre perdue et jugent le traité de Versailles déshonorant, reprochent à Dix la tendance pacifique de la toile. De façon significative, ces critiques associent à plusieurs reprises Dix à George Grosz, qui avait dès 1918 réalisé un tableau monumental, *Deutschland, ein Wintermärchen [Allemagne, un conte d’hiver]*,¹⁹ qui présentait sans aucun égard les responsables de la grande boucherie, les représentants de l’armée, de la bourgeoisie et de l’église.

L’influent historien de l’art et journaliste Julius Meier-Graefe, qui devait plus tard, en sa qualité de connaisseur de Van Gogh et d’expert mandaté, jouer un rôle décisif dans le procès des Van Gogh falsifiés des frères Wacker, s’exprima en ces termes dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 3 juillet 1924 à propos de *La tranchée* : « Cette tranchée est non seulement mal peinte, mais elle est peinte de façon infâme, avec cette joie insupportable du détail […] La cervelle, le sang, les entrailles peuvent être représentés de façon à mettre l’eau à la bouche. La deuxième anatomie de Rembrandt, avec ce ventre ouvert, est absolument sublime. Mais Dix est – excusez moi du terme – à vomir. Il y a un tel étalage de sang, de cervelle et d’entrailles que cela provoque en nous une réaction animale portée à son paroxysme. »

Le jeune historien de l’art Willy Wolfradt, amateur de l’Avant-garde, auteur dès 1924 de la première monographie consacrée à George Grosz et de nombreux articles sur ce Nouvel art, publie en 1924 dans le *Jahrbuch der Jungen Kunst [Annuaire du jeune art]* un essai sur Otto Dix, dans lequel il livre également



Otto Dix, Étude pour *La tranchée*, 1923



Détail de *La tranchée*



Détail de *La tranchée*



Otto Dix, Étude pour *La tranchée*, 1923

une réplique mordante à la critique de *La tranchée* par Meier-Graefe : « On est attirés avec une indignation particulière par la grande toile *La tranchée* du musée de Cologne. J. Meier-Graefe par exemple l’a qualifiée d’"infâme" ; on pourrait peindre des cadavres "sublimes", mais ceci serait simplement "à vomir". – De grâce ! Il ne manquerait plus que l’on ait "l’eau à la bouche" à la vue de ces cadavres hideusement démantibulés et à moitié pourris accrochés aux piquets et aux barbelés déchirés, face à cette fange puante de cervelle et de viscères, à ces flaques de purin sanglant, au lieu que l’effroi vous prenne aux tripes. Elle est vraiment à vomir, et en rien peinte pour le confort, cette révoltante nature morte où des vers logent dans des crânes amochés, ce paysage terrible aux corps empalés et sauvagement entassés. On ne peut certes contester une certaine "indiscrétion du moyen". Mais on la reproche aussi à la guerre – précisément dans ce tableau. Comment peindre un front aussi sanglant, messieurs ? C’est tout bonnement inesthétique ! »⁶⁰

En 1925, en raison de manifestations incessantes contre *La Tranchée*, Hans F. Secker se voit contraint d’annuler l’acquisition. Il est en outre destitué de son poste de directeur du musée Wallraf-Richartz. Toute sa vie, Dix soupçonnera le maire de Cologne de l’époque, Konrad Adenauer, d’être à l’origine de cette affaire. Le marchand d’art berlinois Karl Nierendorf, vendeur de la toile, se voit ainsi obligé de la reprendre. En 1930, les Collections nationales de Dresde acquièrent le tableau, à nouveau pour 10 000 reichsmarks. Mais il y disparaît bientôt dans le dépôt, appelé la « chambre des horreurs ». Après la prise du pouvoir par les nazis, la direction du musée explique n’avoir acheté la toile que pour la soustraire au public. Dans la lignée de l’action « Art dégénéré », elle est saisie avec 259 autres œuvres de Dix qui se trouvent en la possession de musées allemands. *La tranchée* devient une des attractions majeures de l’exposition « Art dégénéré » montrée d’abord en 1937 à Munich puis dans de nombreuses autres villes allemandes. En 1943, la toile atterrit, dans le cadre d’un échange, chez Bernhard A. Böhmer, un marchand d’art autorisé par les nazis, au Heidberg à Güstrow. On peut dire avec une relative certitude que cette toile se trouvait encore, avant le suicide de Böhmer le 3 mai 1945, parmi les nombreuses toiles significatives retirées des musées allemands en 1937 qu’il avait amassées sur le Heidberg, en partie dans le cadre d’échanges, d’acquisitions ou de commissions. Lors d’un entretien effectué le 4 novembre 2004 à Hambourg, Peter Böhmer, le fils de Bernhard A. Böhmer, âgé de douze ans en 1945, m’a raconté qu’il se rappelait parfaitement avoir vu le tableau au Heidberg. Il aurait fait partie des nombreuses toiles enroulées et emballées dans du papier huilé, entassées par Böhmer dans la remorque d’une Opel Super 6 en prévision d’une fuite à l’Ouest. Mais la route pour s’y rendre, bloquée par d’immenses files de fugitifs venant de l’Est, était infranchissable. Lorsque, le 3 mai 1945, les chars russes roulent sur les terres du Heidberg, Böhmer et sa femme se suicident. On ignore aujourd’hui encore le sort des nombreuses toiles que Böhmer a voulu sauver des Russes, parmi lesquelles *La tranchée* d’Otto Dix et *Der Abenteurer [L’aventurier]* de George Grosz. Il n’est pas exclu que la commission des trophées qui suivait les troupes russes combattantes, spécialisée dans le « sauvetage » des biens culturels, ait emporté ce trésor en Russie, où attend peut-être dans un dépôt secret d’être redécouvert.

Goya. *Los desastres de la Guerra [Les désastres de la guerre]*

La suite de 80 gravures *Los Desastres de la Guerra [Les désastres de la guerre]* que Goya commença en 1810, deux ans après l’invasion de l’Espagne par les troupes napoléoniennes, représente de façon saisissante les horreurs de la guerre. Elle avait pour titre d’origine *Fatales consecuencias de la sangrienta guerra in España con Buonaparte [Conséquences épouvantables de la guerre sanglante de l’Espagne contre Bonaparte]*. Goya dépeint dans ces planches meurtres, assassinats, fusillades, pillages, viols, carnage sinistre, crime répréhensible et souffrance infinie, ainsi que les conséquences d’une telle guerre : les représailles impitoyables, la famine catastrophique, les inévitables profiteurs de guerre et les profiteurs d’une restauration.

Goya a réparti en trois parties ce cycle qui ne fut diffusé qu’en 1863, trente-cinq ans après sa mort, à petit tirage. La première partie, constituée des planches 2 à 47, représente la brutalité des actes guerriers perpétrés par l’occupant français et les répressions non moins brutales des combattants, soldats et civils espagnols. Les planches 48 à 64 de la deuxième partie représentent la terrible famine résultant de l’effroyable guerre, à Madrid et dans d’autres régions d’Espagne. Dans le troisième volet (planches 65 à 80), Goya dénonce, par la plaisanterie et la satire, les dysfonctionnements qui se répandirent dans son pays en 1814, après le départ des Français et la restauration de Ferdinand VII sur le trône royal, ainsi que le retour du système ecclésiastique et étatique.

Les guerres sont cruelles et violentes. Mais cette guerre franco-espagnole fut encore plus violente et cruelle, en raison de l'ordre tristement célèbre des généraux français de fusiller tous les Espagnols que l'on trouverait les armes à la main, soldats compris, ainsi que de brûler tous les lieux où un Français avait été tué. La planche 37 de la série, *Esto es peor* [*C'est pire*] représente les représailles des Français, qui provoquèrent dans la petite ville de Chinchon un bain de sang de tous les habitants qu'ils avaient pu arrêter. Les habitants de Chinchon avaient, dans un acte d'autodéfense, tué deux ou trois soldats français. Pour cette raison, plus de cent hommes furent massacrés de la plus terrible des manières. La résistance du peuple occupé fut assimilée à un crime, et ainsi impitoyablement sanctionnée, peu importe qu'il s'agît de soldats ou de civils. Outre les meurtres et le pillage, les soldats de l'armée d'occupation s'octroyèrent également le droit de violer les femmes, souvent sous les yeux de leurs époux et de leurs enfants sans défense. Les planches 9, 10 et 11 du cycle représentent sans ménagement ces exactions. Elles sont intitulés *No quieren* [*Ils n'aiment pas*], *Tampoco* [*Eux non plus*] et *Ni por esas* [*Ni eux non plus*]. De même, les planches 13, 19 et 31 du portfolio vilipendent l'infâme comportement brutal de l'occupant. La planche 32, intitulée ¿ *Por Qué ?* [*Pourquoi ?*], montre le cruel meurtre de trois soldats. Grosz pose la même question dans la planche 16, *Wofür ?* [*Pour quoi ?*], de son portfolio *Hintergrund* [*Arrière-plan*].⁶¹ Des questions toujours d'actualité – et toujours sans réponse. Les intrus français en Espagne s'étaient simplifié les choses : un décret du 9 mai 1810, ignorant tout bonnement l'existence d'une armée espagnole, faisait de l'ensemble des soldats espagnols les membres d'une bande de criminels qu'il fallait immédiatement juger et fusiller. C'est d'ailleurs ainsi que les choses se passèrent.

Dix connaissait sans aucun doute ces planches de Goya, et l'on peut supposer qu'il s'est inspiré de la technique de gravure raffinée de Goya : celui-ci utilisait l'eau forte et la pointe sèche, le burin et le brunissoir ainsi que la corrosion des surfaces, appelée lavis, qui consiste à appliquer de l'acide dilué au pinceau. Il a en outre employé, pour certaines planches, l'aquatinte, une nouvelle technique à la mode qui permet de réaliser toutes les nuances, du clair au foncé.

Otto Dix. Le portfolio *Der Krieg* [*La guerre*]

Quand Otto Conzelmann lui demande quelle a été son intention pour sa toile *La tranchée*, Otto Dix lui fait la réponse lapidaire suivante : « Je voulais me débarrasser de tout ça, c'est tout. Pendant des années, pendant au moins dix ans, je n'ai cessé de faire ces cauchemars dans lesquels je devais ramper parmi des maisons détruites, sans parvenir à en sortir. »

Dix termine sa première gravure à la pointe sèche en 1920. En 1922, après qu'il a fait connaissance avec Karl Nierendorf, qui a ouvert sa première galerie à Cologne deux ans plus tôt, Dix intensifie sa production graphique et il conclut le 4 septembre 1923 un contrat d'exclusivité avec le galeriste et éditeur. Il s'inscrit en parallèle au cours de Wilhelm Herberholz à l'Académie de Dusseldorf, pour y apprendre les finesses de la technique de l'aquatinte, alors peu utilisée : « Laver à l'acide, passer l'aquatinte, rapidement, technique merveilleuse qui permet de façonner les dégradés à sa guise. La réalisation devient tout d'un coup extraordinairement intéressante ; quand on grave, on devient un véritable alchimiste », assure-t-il. Dix a auparavant vu à Bâle, lors d'une visite du cabinet des gravures sur cuivre du musée des beaux-arts, les travaux graphiques de Francisco de Goya et de Jacques Callot, présentant des scènes cruelles de guerre et de destruction. Goya, qui, dans sa série *Les Désastres de la Guerre*, a utilisé des techniques de gravure extrêmement raffinées, aurait tout particulièrement incité Dix à entreprendre des efforts comparables. Lors d'un voyage de plusieurs mois en Italie, Dix a, fin 1923 et début 1924, visité entre autres Florence et vu à Pise, sur le Campo Santo, les grandioses fresques *Le triomphe de la mort* et *Le jugement dernier et l'enfer* d'un maître inconnu du XIV^e siècle, puis dessiné et réalisé des aquarelles de squelettes dans les catacombes de Palerme.

Le cycle *Der Krieg* [*La guerre*] voit le jour en trois phases, en 1923-1924 à Saig en forêt noire et à Saint-Goar, sur le Rhin, où Dix a emporté des plaques et du matériel de gravure. Les dessins et les gouaches réalisés sur le champ de bataille dans les années 1915 à 1918 réveillent indéniablement des souvenirs toujours vifs, mais ne servent pas de modèles pour dessiner ce portfolio. Dix réalise plutôt une série de dessins de petit format, très différents de ceux qu'il avait réalisés sur le théâtre de la guerre. Dix s'appuie aussi sur des photos et des cartes contemporaines, disponibles en quantité.


 Goya, pl. 19, *Los Desastres de la Guerra*

 George Grosz, *Hintergrund*, 1928 *Pourquoi?*

 Otto Dix, Étude pour *Les Catacombes*, Palermo, 1923-1924

 Otto Dix, Étude pour *Der Krieg*, 1923-1924

 Otto Dix, Étude pour *Der Krieg*, 1923-1924

 Otto Dix, Étude pour *Der Krieg*, 1923-1924

Dans son œuvre imprimé réalisé dans les années 1920 à 1923, en préalable au cycle *La Guerre*, Otto Dix utilise exclusivement la pointe sèche pour ses 36 planches, sauf quelques exceptions à l'eau forte. Ce n'est qu'à partir des gravures de ce cycle qu'il privilégie pour la première fois la technique raffinée de l'aquatinte, en général associée à la technique de l'eau forte et à la pointe sèche.

Les feuilles sont imprimées à Berlin-Charlottenburg chez Otto Felsing, un des plus célèbres imprimeurs de son époque. Elles sont éditées par Karl Nierendorf dans un tirage numéroté à 70 exemplaires, réparti en cinq portfolios de dix planches chacun. Le prix d'émission s'élève à 1 500 marks. Nierendorf, préparant la distribution du portefeuille, imprime à tirage élevé une petite brochure de 24 illustrations, espérant que sa large diffusion favorise l'achat du cycle, ainsi qu'il l'indique dans une lettre à Dix :

« 1 500 exemplaires ont été commandés pour la grande journée antiguerre des syndicats, plus de 500 exemplaires de presse ont été diffusés. J'ai envoyé un exemplaire à tous les écrivains importants ainsi qu'à tous les journaux de gauche, et plus de 200 aux journaux de droite les plus importants. Puis à 235 groupes locaux de la Société de la paix, ainsi qu'à la Ligue des droits de l'homme, aux établissements d'enseignement, etc. On n'avait encore jamais fait une telle publicité pour un portfolio.⁶² » Mais peu après, Nierendorf doit tempérer son euphorie : « Cher Otto ! Presque toutes les librairies refusent d'exposer le livre de peur que l'on casse leur vitrine. »⁶³ Le cycle bénéficie néanmoins d'une critique positive pratiquement unanime dans la presse.

La *Süddeutsche Zeitung* écrit ainsi :

« Il n'existe dans l'art contemporain aucune œuvre représentant avec la même intensité et la même spontanéité le visage apocalyptique et la grimace brute de la guerre. La matérialité de ces visages serait insupportable si une grande force créatrice n'avait fixé l'horreur dans des formes artistiques. »⁶⁴

Dans l'*Essener Arbeiterzeitung*, on lit :

« Il faut posséder la connaissance artistique et sociale de Dix partout où l'on cultive l'entente entre les peuples. »⁶⁵

Enfin, dans le *Berliner Zeitung am Abend* :

« Celui qui, face à ces images de guerre, ne se promet pas d'être un pacifiste du fond de son âme ne mérite plus guère le nom d'homme. »⁶⁶

L'écrivain français Henri Barbusse, auteur du livre antiguerre *Le feu* (1916), écrit à la parution du cycle « L'homme qui extirpe de son cœur et de son cerveau ces planches effroyables et les étale devant nous a combattu dans les pires abîmes de la guerre. Un très grand artiste allemand, notre ami et frère Otto Dix, a brossé ici, dans des éclairs crus, l'enfer apocalyptique de la réalité... Éclats informes de fer déchiqueté, gaz, feu, poison..., telles sont aujourd'hui les armes, progrès de la science et de la technique, inventions infernales, découvertes vicieuses, qui jouaient avec les corps de ces pauvres gens écrasés, ensevelis, déchiquetés par les bombes, broyés par les tanks, dévorés par les flammes... des corps vigoureux dans lesquels un cerveau pensait, un cœur battait ! »⁶⁷

Et la revue *Die Aktion* [*L'Action*] publie en 1924 un essai de Max Herrmann-Neisse, qui compte parmi les meilleurs textes existant à ce jour à propos de ce cycle de gravures de Dix : « Dix ans après le début de l'ère du crime, que l'on a ignominieusement osé appeler "la grande époque" de la guerre mondiale, le gouvernement allemand et la majorité de la bourgeoisie allemande en sont de nouveau à non seulement réchauffer éhontément les vieux mensonges sur l'origine, l'objectif, le déroulement et l'issue de ce crime monstrueux perpétré contre l'humanité, mais même aussi à s'électriser à l'idée de reproduire l'horrible carnage. Plutôt que de passer dans un silence repentant le jour où, voilà dix ans, on libéra tous les esprits de l'enfer, plutôt que d'éviter de notifier une fois de plus au monde entier les souffrances et la détresse dans lesquelles on l'a plongé en jouant les diaboliques trouble-fête, plutôt que de renoncer à rappeler une fois de plus aux veuves, aux orphelins et aux estropiés de guerre les souffrances et la misère qu'on leur a infligées, on a fêté le dixième anniversaire de cette date funeste avec toute la pompe officielle et tout le corporatisme fanfaron avec lesquels on offre aux idiots un spectacle revigorant lors de commémorations glorieuses ou joyeuses. Une œuvre vient à point nommé troubler ce dangereux remue-ménage, un souvenir de guerre rigoureusement authentique qui annihile totalement l'indigne

culte du mensonge avec lequel les artistes s’étaient précédemment employés à faire de l’événement bestial un sport glorieux et exaltant. C’est un album sobre, qui reproduit fidèlement la réalité de la guerre, qui dévoile de façon plus puissante et plus pénétrante que tout discours la réalité du bain d’acier et ce que nous apporterait le retour des années de boucherie… Et c’est précisément dans leur cruelle matérialité, dans leur réalité barbare que ces planches produisent un effet plus fantastique et plus démoniaque que ne peuvent le faire les élucubrations les plus inextricables. On y voit des blessés, mais pas de la variété blessés légers, chez qui la blessure fait office de décoration ostentatoire, mais des corps hideusement mutilés, martyrisés, déchiquetés et épuisés de manière inconcevable, dont on croit entendre le cri strident. On y voit des soldats à l’agonie, non pas dans la noble pose de "guerriers mourants" populaire auprès des fournisseurs de monuments, mais sous les traits de pauvres bougres traqués par la mort, crevant ignominieusement, avec dans leurs regards fixes la peur terrible de la mort. Puis des vivants devenus fous de terreur dans ce sabbat où se déchaîne l’épouvante, qui surgissent tels des fantômes tremblants dans les ruines désertes d’un village détruit. On voit d’autres êtres vivants qui n’ont conservé leur raison que parce qu’ils l’ont fait taire, qui se sont contentés de végéter par automatisme, avalant des tambouilles infectes au milieu de champs de cadavres, entre décomposition et odeur pestilentielle, ou se reposant de nuit d’une marche à travers les champs voués à la mort, se laissant tomber là où ils le pouvaient, tout habillés, leur paquetage au dos, couverts d’une croûte de terre, dans un sommeil lourd, telles des marionnettes désinhumanisées qui ne sentent plus rien, n’ont plus envie de rien, épuisées, indifférentes. Et enfin, des morts, pour rien au monde de "jolis cadavres", mais des cadavres d’hommes ignoblement déchiquetés, hachés, éclatés, des restes de chair informes, tressautant dans les barbelés, embrochés et affichant des pauses impossibles, plus des créatures, mais des choses repoussantes, émanations d’une représentation satanique, des corps ensevelis qui jaillissent, tête, bras, ou pied, telles des créatures diaboliques des terrils des champs de bataille ; ou encore des visages noirs, tuméfiés, méconnaissables des victimes des gaz, comme des épouvantails balancés les uns à côté des autres. Une planche d’une grande impartialité, montrant un cadavre de cheval, dénonce violemment cette manifestation muette d’une innocente créature maltraitée, sans défense, entraînée dans le crime des hommes. Puis il y a ces dessins, qui reprennent juste les décors des combats, des images nues de paysage ; mais l’effroi nous assaille à la vue de ces clichés fidèles à la réalité, et la mort et la destruction inscrites dans ces témoignages de nature dévastée et ravagée par l’homme nous semblent encore plus menaçantes quand nous sommes face aux sinistres ruines d’un village transformé en décor fantomatique, quand un champ de trous d’obus s’étend tel un morceau de la Terre définitivement dépeuplée, dévastée par l’incendie, ou quand une tranchée de combat écroulée du paysage fantome évoque une scène d’enfer peinte par Brueghel. Il faut, à la propagande militaire qui se répand à nouveau insolemment, opposer cette leçon d’horreur flagrante, et, surtout, diffuser parmi les jeunes que des éducateurs criminels, l’école et le battage irresponsable du parti exhortent à une humeur militaire, guerrière et sanguinaire, ce document véridique qui démasque et met à bas l’infâme fumisterie répandue par les contes élogieux et les légendes héroïques des livres de cours, les poèmes incendiaires, les romans haineux et les discours d’ivrognes. » ⁶⁸

Les planches des cinq portfolios ne sont pas classées chronologiquement. Les événements de l’année 1916 en côtoient d’autres de l’année 1918, par exemple dans la première série, où les planches 2, *Verschüttete (Januar 1916, Champagne) [Soldats ensevelis (janvier 1916, Champagne)]*, 3, *Gastote (Templeux – La Fosse, August 1916) [Victimes des gaz toxiques (Templeux-la-Fosse, août 1916)]* et 6, *Verwundeter (Herbst 1916, Bapaume) [Un blessé (automne 1916, Bapaume)]*, sont suivies de la planche 7, *Bei Langemark (Februar 1918) [Près de Langemark (février 1918)]* puis de la planche 10, *Fliehender Verwundeter (Sommeschlacht 1916) [Blessé en fuite (bataille de la Somme 1916)]*.

L’artiste et l’éditeur ont délibérément renoncé à joindre un texte à la publication du cycle, chaque feuille racontant expressément son histoire. Nous avons cependant ici, en nous appuyant sur les faits de guerre vécus par Dix et sur les témoignages de nombre de ses contemporains ayant vécu la Première Guerre mondiale, essayé de les pourvoir d’un bref commentaire.



Otto Dix, Étude pour *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Étude pour *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Étude pour *Der Krieg*, 1923-1924

- Otto Dix. Lettre à Helene Jakob, Maurois, 15 août 1916. Archives privées.
- Les lettres à franchise militaire adressées à Helene Jakob sont conservées dans des archives privées. 46 cartes postales à franchise militaires adressées à Helene Jakob sont conservées à la Kunstgalerie de Gera.
- Max Liebermann, in *Kriegszeit, Künstlerflugblätter*. Éditions Paul Cassirer, Berlin, cahier n° 1, 31 août 1914. Titre.
- Max Liebermann, in *Kriegszeit, Künstlerflugblätter*. Éditions Paul Cassirer, Berlin, cahier n° 2, 7 septembre 1914. Titre.
- George Grosz. 18 janvier 1917. Lettre à Otto Schmalhausen, in Herbert Knust (dir.). *George Grosz. Briefe 1913-1959*. Éditions Rowohlt Reibek, 1979, p. 46.
- George Grosz, Berlin Südende, fin septembre 1915. Lettre à Robert Bell, in *George Grosz. Briefe 1913-1959*, p. 30.
- George Grosz, 1916/1917. Lettre à Robert Bell, in *George Grosz. Briefe 1913-1959*, p. 42-45.
- George Grosz, 18 janvier 1917. Lettre à Otto Schmalhausen, in *George Grosz. Briefe 1913-1959*, p. 46.
- George Grosz, hôpital militaire Görden, station B. W. I, 15 mars 1917. Lettre à Otto Schmalhausen, in *George Grosz. Briefe 1913-1959*, p. 48.
- George Grosz et Wieland Herzfelde. *L'Art est en danger*. Traduit de l'allemand par Catherine Wermester. Éditions Allia, Paris, 2001, p. 24 et p. 31.
- Max Beckmann, V., 7 juin 1915. Lettre à Minna Beckmann-Tube, in *Max Beckmann. Écrits* (textes réunis et présentés par Barbara Stehlé-Akhtar). Trad. de l'allemand par Thomas de Kayser. École nationale supérieure des beaux-arts, Paris, 2002, p. 165.
- Max Beckmann, 14 septembre 1914, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 129.
- Max Beckmann, G., 11 octobre 1914, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 135.
- Max Beckmann, Courtrai, 24 février 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 135-136.
- Max Beckmann, Courtrai, 2 mars 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 137.
- Max Beckmann, V., 4 mars 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 137-138.
- Max Beckmann, V., 5 mars 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 145-146.
- Max Beckmann, V., 12 avril 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 146-147.
- Max Beckmann, Bruxelles, 16 avril 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 147.
- Max Beckmann, V., 17 avril 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 147.
- Max Beckmann, V., 18 avril 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 149.
- Max Beckmann, V., 20 avril 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 149-150.
- Max Beckmann, V., 26 avril 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 151.
- Max Beckmann, V., 28 avril 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 152-153.
- Max Beckmann, V., 7 juin 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 165.
- Max Beckmann, V., 8 juin 1915, in *Max Beckmann. Écrits*, p. 166.
- Ludwig Meidner, *Septemberschrei. Hymnen, Gebete, Lästerungen*. Éditions Paul Cassirer, Berlin, 1920. Extrait de *Hymne der Bruderliebe*, p. 34.
- Citation tirée d’une lettre à franchise militaire de Max Ernst, 1917, en introduction à un essai de Walter Cohen in *Max Ernst. Seine Anfänge*, catalogue d’exposition de la galerie Alfred Flechtheim, Berlin, 1929, p. 2.
- Lettre collée dans le livret de famille de Philipp Ernst. Collection privée Cologne. Reproduit dans une contribution de Jürgen Pech, « Dass ich nicht tot bin, freut mich », in Karl Riha, Jörgen Schäfer (dir.). *Fatagaga-Dada. Max Ernst, Hans Arp, Johannes Theodor Baargeld und der Kölner Dadaismus*. Éditions Anabas, Giessen, 1995, p. 29.
- Max Ernst, Perthes, 1^{er} mars 1915, in Karl Riha, Jörgen Schäfer (dir.). *Fatagaga-Dada*, p. 32.
- Max Ernst, 19 septembre 1917, in Karl Riha, Jörgen Schäfer (dir.). *Fatagaga-Dada*, p. 40.
- Max Ernst. « Some Data on the Youth of M. E. (as told by himself) » in *View*, 2^{ème} série, n° 1, avril 1942, p. 28-30. Traduction allemande : « Einiges aus Max Ernsts Jugend, von ihm selbst erzählt », in Catalogue d'exposition *Max Ernst. Gemälde und Graphik*. Brühl, 1951, p. 93.
- Franz Marc, 23 décembre 1914. Lettre à sa femme Maria, in Franz Marc. *Lettres du front*. Trad. de l'allemand par Laurent Bonzon. Fourbis, Paris, 1996, p. 47.
- Franz Marc, 2 septembre 1914, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 12.
- Franz Marc, 6 septembre 1914, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 13.
- Franz Marc, 23 décembre 1914, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 47-48.
- Franz Marc, 23 décembre 1914, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 49.
- Franz Marc, décembre 1914, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 52.
- Franz Marc, 27 décembre 1914, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 53-54.
- Franz Marc, Nouvel an 1915, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 54-55.
- Franz Marc, 2 janvier 1915, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 71-72.
- Franz Marc, 6 avril 1915, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 75.
- Franz Marc, 8 avril 1915, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 96.
- Franz Marc, 23 juin 1915, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 117.
- Franz Marc, 9 octobre 1915, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 163.
- Franz Marc, 1^{er} décembre 1915, in Franz Marc. *Briefe aus dem Feld*. Éditions Rembrandt, Berlin, 1940, p. 113-114.
- Franz Marc, 4 février 1916, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 172.
- Franz Marc, 17 février 1916, in Franz Marc. *Briefe aus dem Feld*, p. 145-146.
- Franz Marc, 27 février 1916, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 173.
- Franz Marc, 29 février 1916, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 174.
- Franz Marc, 2 mars 1916, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 175.
- Franz Marc, 2 mars 1916, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 176.
- Franz Marc, 4 mars 1916, in Franz Marc. *Lettres du front*, p. 176.
- Ignaz Wrobel (alias Kurt Tucholsky). « Der bewachte Kriegsschauplatz », in *Die Weltbühne. Wochenschrift für Politik, Kunst, Wirtschaft*. Fondé par Siegfried Jacobson. Dirigé par Carl von Ossietzky, avec la collaboration de Kurt Tucholsky. Éditions Weltbühne Charlottenburg (réédité par Athenäum Verlag Königstein, 1978), 27^{ème} année, 4 août, 2^{ème} semestre 1931, p. 191-192.
- Otto Conzelmann, « III, "Der Schützengraben", 1920-1923 », in *Der andere Dix*, p. 135-136.
- Max Liebermann, in *Mannheimer Tageblatt*. 10 octobre 1924.
- La toile *Deutschland, ein Wintermärchen [Allemagne, un conte d’hiver]* (1918, 215 x 132 cm) de George Grosz a été exposée avec le tableau de guerre *45 % Erwerbsfähig [Apte à exercer un emploi à 45 %]* (1920, 150 x 200 cm) d’Otto Dix au Premier salon international Dada à Berlin, en 1920. Les deux tableaux ont aujourd’hui disparu.
- Willi Wolfradt. « Otto Dix », in Georg Biermann (dir.). *Der Cicerone*, 16^{ème} année, n° 2, 24 janvier 1924. Éditions Klinkardt & Biermann, Leipzig, p. 943 et suivantes. Le même article paraît à nouveau fin 1924 in Georg Biermann (dir.). *Jahrbuch der Jungen Kunst*, Éditions Klinkhardt & Biermann, Leipzig, p. 287.
- George Grosz, *Wofür?*, Feuille 16 du portfolio *Hintergrund [Arrière-plan]*, Éditions Malik, Berlin, 1928.
- Lettre de deux pages non datée de Karl Nierendorf à Otto Dix. Musée national germanique de Nuremberg. Reproduction partielle in Anja Walter-Ris. *Kunstleidenschaft im Dienst der Moderne. Die Geschichte der Galerie Nierendorf Berlin/New York 1920-1995*. Zürich Inter Publishers, 2003, p. 127-128.
- Cf. 62.
- Reproduit dans le catalogue d'exposition *Otto Dix*, Galerie Neumann-Nierendorf, Berlin. Éditions Das Kunstarchiv, Berlin, 1926, p. 15-17.
- Cf. 64.
- Cf. 64.
- Le texte d’Henri Barbusse a été joint aux invendus du livre *Der Krieg. 24 Offtiendrucke nach Originalen aus dem Radierwerk von Otto Dix*. Éditions Karl Nierendorf, Berlin, 1924.
- Max Herrmann-Neisse. « Otto Dix. Der Krieg », in Franz Pfemfert (dir.). *Die Aktion*, 15^{ème} année. Éditions Die Aktion, Berlin-Wilmersdorf.

Ralph Jentsch

WOORD VOORAF

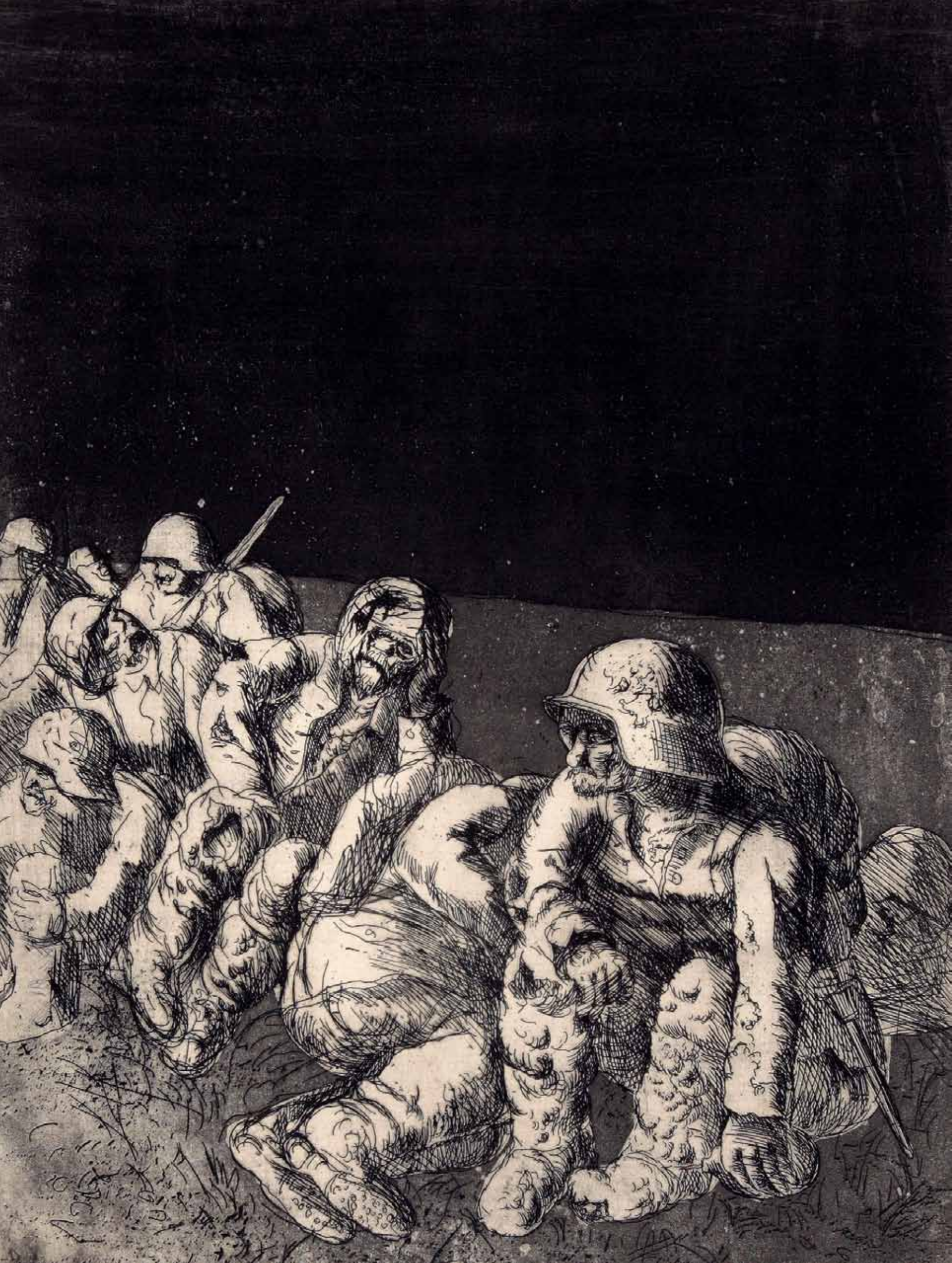
De westerse wereld steunt in essentie op de ethische en morele waarden van het christendom en op de cultuur die de Europese volkeren op basis van de Griekse filosofie en het Romeinse recht hebben gecreëerd. Maar los daarvan is zijn geschiedenis ook bepaald door oorlogen, door het gewelddadige beslechten van ideologisch en politiek gemotiveerde geschillen tussen afzonderlijke staten. ‘De oorlog is de voortzetting van de politiek met andere middelen’ was het devies van Clausewitz, waarbij het krijgswezen ondergeschikt is aan de politiek en de politiek aan het krijgswezen om de door beide nagestreefde doelstellingen te bereiken.

Een essentieel onderdeel van het christelijke geloof en de christelijke zedenleer zijn de tien geboden. ‘Gij zult niet doden’, luidt het vijfde gebod. Niettemin worden oorlogen gevoerd en worden daarin mensen gedood, hoofdzakelijk om datgene te bereiken wat het tiende gebod strikt verbiedt: zich verrijken met have en goed van zijn naaste. Daartoe behoort ook het met geweld annexeren van zijn land en de deportatie van zijn bevolking. De creativiteit om een oorlog te rechtvaardigen kent geen grenzen, zoals veel voorbeelden uit het verleden ons leren. Talrijke even spitsvondige als cynische neologismen billijken schendingen van het recht en het verbreken van volkenrechtelijke overeenkomsten. Zo is er sprake van gerechtvaardigde oorlog, van verdedigingsoorlog, van oorlog die uit bij verdrag vastgelegde verplichtingen voortvloeit, van aanvalsoorlog om een nakende overval van de tegenstander te voorkomen, van preventieve oorlog om de overmacht van een andere staat te verhinderen en niet in het laatst van totale oorlog, die niet meer uitsluitend tegen vijandige strijdkrachten wordt gevoerd, maar ook de vernietiging van de burgerbevolking, van woongebieden en economische infrastructuur tot doel heeft. Terwijl in vroegere eeuwen meestal beroepssoldaten en betaalde huurlingen ten strijde trokken, werd in de 19de eeuw de algemene dienstplicht ingevoerd. Zonder mogelijkheid om zich eraan te onttrekken, kon ongeacht de positie, talent of afkomst iedere man die geschikt was voor de legerdienst worden opgeroepen tot militaire dienst en gedwongen worden te doden. In 1915 werd in Duitsland het begrip *Wehrtauglichkeit* (geschiktheid voor militaire dienst) ingevoerd. Het beruchte *k.v.*, dat stond voor *kriegsverwendungsfähig* (geschikt voor het front) dat door legerartsen na een gezondheidsonderzoek van de dienstplichtige werd geattesteerd, bewijst twee dingen: het cynisme van het taalgebruik en de oorlogszuchtige plannen van de militaire overheid. Niet minder cynisch waren de formuleringen waarmee de afgekeurden werden bestempeld: *dienstunbrauchbar* (niet geschikt voor de dienst) en *dauernd kriegsunbrauchbar* (definitief niet geschikt voor de dienst).

Met de introductie van nieuwe wapens en nieuwe uitvindingen of verbeteringen van de strijdmiddelen en een optimalisering van de strategische oorlogvoering kreeg de militaire macht een vernietigingsmachine met verwoestende kracht ter beschikking. Het voorlopige hoogtepunt van moderne vernietiging waren de atoombommen die de Amerikanen op de Japanse steden Hiroshima en Nagasaki dropten. Weliswaar had het Landoorlogreglement dat tijdens de Haagse Vredesconferenties van 1899 en 1907 was tot stand gekomen, geprobeerd om regels op te stellen voor de bescherming van de volkenrechten in het geval van oorlog en om de schending ervan te veroordelen. Verder moesten volgens de Conventie van Genève gewonden en zieken worden beschermd. Beide verdragen gelden echter pas als de oorlog is uitbroken, in plaats van een oorlogsverklaring al meteen als een misdaad te veroordelen. Ook het Briand-Kellogg-Pact dat in 1928 door vele staten werd geratificeerd en waarbij ze er zich toe verplichtten om af te zien van oorlog als middel van nationale politiek en geschillen op vreedzame wijze te regelen, heeft noch oorlog kunnen verhinderen noch vrede gebracht in de wereld.

Net als vroeger gaat het in een oorlog, waar hij ook wordt gevoerd, om de vernietiging van de vijand. Daarbij is men het er vandaag nog altijd niet over eens welke wapens toegelaten zijn en welke niet. Er gaan veel stemmen op om landmijnen en fragmentatiebommen te laten verbieden. Maar intussen zijn handgranaten, vlammenwerpers, machinegeweren, kanonnen, mortieren en bommen nog altijd toegelaten. Internationale overeenkomsten regelen de omgang met krijgsgevangenen en eisen een humane behandeling. Maar mochten ze de gelegenheid daartoe hebben, zouden veel gevangenen de soldaten van de tegenstanders vóór hun gevangenneming doden. Dat is hun plicht.

Otto Dix zei ooit in een gesprek dat hij zijn werken over de oorlog niet had gemaakt om de mensheid te verbeteren. ‘Ik wilde het kwijt’. Zijn etsen over de oorlog geven een beeld van de hel die hij heeft meegemaakt.



Ralph Jentsch

LUIZEN, RATTEN, PRIKKELDRAAD, VLOOIEN, GRANATEN, BOMMEN, GATEN, LIJKEN, BLOED, BRANDEWIJN, MUIZEN, KATTEN, GAS, KANONNEN, MODDER, KOGELS, MORTIEREN, VUUR, STAAL, DAT IS DE OORLOG! ALLEMAAL WERK VAN DE DUIVEL!



Otto Dix als soldaat, 1914

Deze laconieke opsomming van apocalyptische begrippen, die de oorlog in zijn meest duistere aspecten samenvat, noteerde Dix in zijn kleine oorlogsdagboek dat hij had meegenomen naar het front en waarin hij naast schetsen, citaten en losse gedachten ook de namen van zijn ‘mensen’ opschreef, voor wij hij als onderofficier verantwoordelijk was.’ ‘Een notitieboek van inzichten’ noemt de Dix-biograaf Otto Conzelmann deze unieke agenda van het dagelijkse leven aan het front, die Dix in 1918 van de oorlog naar huis meebracht. Tijdens een van zijn vele ontmoetingen met Conzelmann vertelt Dix hem over zijn belevenissen aan het front: ‘Alleen al de indrukken op weg naar het front waren vreselijk. Gewonden en de eerste gasslachtoffers met ingevallen gele gezichten, werden net naar de achterlinies gebracht. Dan gingen we binnen in het verwarde loopgravenstelsel van de stellingenoorlog, in de omgewoelde, krijtwitte geulen van de Champagne, waar je gepijnigd door de lijkengleur van her en der verspreide doden, de hele dag in een zompige schuilplaats van golfplaat ineengedoken zit en hoogstens ’s nachts buitenkomt. Onmetelijk en verward doorkruist het net van onderaardse stellingen de aarde, met zijn ondergrondse schuilplaatsen, gangen en tunnels, kilometerslange overdekte loopgraven. Eindeloos en verlaten, op- en neergaand, hoogstens onderbroken door een paar kapotgeschoten zwarte pijnbomen, strekt zich daarvoor een wit, grauwegeel dodenlandschap uit. – Later, aan de Somme, was het een zee van stof en vuur, van ontplofende granaten.’²

En in een brief aan Helene Jakob in Dresden schrijft Dix over de bloedige en moordende gevechten van de Slag bij de Somme, waaraan hij had deelgenomen: ‘Godzijdank zijn de afschuwelijke dagen aan de Somme voorbij. We zijn de 12de door troepen uit Beieren afgelost. Onze stelling lag rechts van de vaak vermelde Monacu-hoeve. Onze compagnie werd daar drie weken ingezet en we losten elkaar altijd slechts om de twee dagen af... Ik lag nog met andere mitrailleurs in de stelling, bruine aarde! Op de tweede stelling, waar het regiment 102 naar oud gebruik ’s nachts de loopgraven had verdiept, begon op de derde dag de Fransman, die op een hoogte lag en dat alles fijntjes kon observeren, ons met kaliber 28 trommelvuur te bestoken, daartussen met kaliber 15 en kleiner. Het was vreselijk! De stellingen werden zodanig omgewoeld dat je geen gangen meer zag. Ik zat met mijn geweer en mijn mensen in een ondermijnende gang. Bij elk schot dreigde onze schuilplaats in elkaar te storten. Toen het almaar erger werd, gingen drie van mijn mensen ervandoor. Daar zat ik dan nog met één man. Ik was vastberaden te blijven. Plots gooide een kaliber 28 zoveel aarde in ons gat, dat we er tot de borst instaken, mijn geweer was bedolven, uitgraven was in alle haast niet mogelijk. Ik schoof dus almaar meer links op naar de volgende gang (het geschiet kwam van rechts). Nu brak het ook links los, en deed bij de kanonnier, die aan de ingang stond beide trommelviezen barsten. Er vandoor gaan! Ik liep nog wat verder links, de anderen renden zo snel ze konden naar achter. In een klein gat in de grond van 1 m hoog en 2 m lang lag ik nu nog alleen met een infanterist urenlang in het trommelvuur... De volgende dagen waren nog vreselijker. In totaal zijn twaalf machinegeweren verloren gegaan... Op de tiende dag lag ik daar met een geweer. We hadden de nieuwe stelling moeten verlaten en ons 30 m verder achter een talud ingegraven. Daar tussen grenadiersregiment 100, trommelvuur van half elf ’s morgens tot ’s avonds, alleen maar met kaliber 28. Deze keer naar het talud. De verliezen van dit regiment waren verschrikkelijk. ’s Avonds viel de vijand aan. Omwille van de mist schoot een batterij te kort en schoot in ons talud. Vreselijke verbijstering, verschrikkelijke verliezen. De lijken lagen overal rond, armen en benen vlogen in de lucht. Van de 6de compagnie van dit regiment blijven nog negen mannen over.’³



Otto Dix als soldaat, 1914

Tijdens de vier jaar van zijn legerdienst, schreef en verzond Dix ongeveer 300 veldpostbrieven en -kaarten. Belangrijkste geadresseerde was Helene Jakob, de dochter van de beheerder van de Kunstgewerbeschule van Dresden. Dix had haar in 1910 in Dresden leren kennen en onderhield met haar een intensieve en levendige correspondentie, vaak ook in Esperanto. Maar naast zijn oorlogsdagboek en de vele kaarten en brieven die hij verstuurde, legde hij de gruwel en de troosteloosheid en uitzichtloosheid van de zenuwslopende alledaagse sleur van de oorlog, maar ook de macabere schoonheid van iets wat hij voordien

nooit had gezien of vermoed, vast in tekeningen en gouaches. De formaten, meestal niet groter dan 30 x 40 cm en het materiaal – krijt, Oost-Indische inkt, gouache – pasten in zijn ransel. In deze vier oorlogsjaren ontstonden meer dan 600 tekeningen en gouaches. Dix stuurde ze in kleine pakjes naar zijn vriendin Helene Jakob in Dresden, die deze schat voor hem behoevende en bewaarde.⁴

Persoonlijke getuigenissen over de oorlog van George Grosz, Max Beckmann, Ludwig Meidner, Max Ernst en Franz Marc

Er bestaan talloze geschriften, boeken, artikelen en documenten over de ervaringen van mensen die deelnamen aan de Eerste Wereldoorlog. Er zijn aangrijpende brieven en berichten over gesneuvelde soldaten, laatste tekens van leven van mensen die zonder zich ertegen te kunnen verzetten tot militaire dienst werden gedwongen, gedwongen werden om te doden, en die dan uiteindelijk zelf slachtoffer werden van de alles verslindende oorlogsfurie. Maar er zijn ook heroïserende steunbetuigingen aan deze oorlog, waarvan werd verwacht dat hij voor een vernieuwing van Duitsland zou zorgen, een vernieuwing die, nog afgezien van het feit dat hier voor een idee werd vermoord, uiteindelijk illusoir was. En er zijn ook visies op deze oorlog in rechtse kringen van politici en het leger, die hem uiteindelijk als verloren beschouwden maar zich sterk maakten voor een revanche en daarbij min of meer dezelfde oorlogsdoelen als in 1914 en de jaren voordien voor ogen hadden. In verband met Otto Dix is het interessant te onderzoeken hoe collega's kunstenaars die voor de oorlog werden opgeroepen, reageerden. Toen de oorlog onafwendbaar bleek, meldden velen zich vrijwillig aan, in de hoop zo te kunnen kiezen voor een bepaalde legereenheid. Anderen meldden zich vrijwillig aan uit enthousiasme. Zowel burgerlijke, politieke als militaire kringen lanceerden patriottische parolen die de explosieve sfeer nog meer ophitste. Op 1 augustus 1914 had keizer Willem II vanaf het balkon van zijn keizerlijk slot een jubelende menigte toegeroepen: 'Ik ken geen partijen meer, alleen nog Duitse.' In augustus 1914 in het eerste nummer van het door Paul Cassire in Berlijn uitgegeven tijdschrift *Kriegszeit*. *Künstlerflugblätter*, citeerde Max Liebermann deze als historisch ervaren uitspraak en illustreerde dat met een voorstelling van de balkontoespraak.⁵ In het daaropvolgende septemбернаummer van het tijdschrift stond onder meer een door Liebermann getekende ruiter die met zijn sabel zwaait en daaronder het parool: 'Nu gaan we ze aflossen!'⁶ George Grosz was van in het begin een tegenstander van de oorlog en een van de weinigen die er niet alleen sceptisch tegenover stond, maar ook in brieven, pamfletten en tekeningen er heftig tegen tekeer ging. Max Beckmann, die zich vrijwillig had gemeld als hospitaalsoldaat, kreeg tijdens de oorlog een zenuwinzinking. Geïndoctrineerd door de Duitse propaganda, schreef hij uit het bezette België een brief aan zijn vrouw waarin hij zegt te hopen dat Brussel Duits zou blijven, want hij kon zich goed voorstellen hier langere tijd te wonen. Ludwig Meidners *Hymne an die Bruderliebe* (*Hymne aan de broederlijkede*) getuigt van mensenliefde. Max Ernst wenste dat de Belgen hun door de Duitsers bezette land terugkregen.

De brieven die Franz Marc aan zijn vrouw Maria vanuit het veld schreef, getuigen daarentegen van ongelooflijke irrationaliteit. Maria uitte in haar brieven grote bedenkingen over zijn gedweep met Duitsland. Franz Marc daarentegen betreurde het geen dag dat hij naar de oorlog was gegaan, want hij was overtuigd van de overwinning van de Duitsers. Dat de Fransen zich zo heftig verzetten tegen de Duitse indringers, verwonderde hem ten zeerste. Het idee dat een dergelijk optreden in een vreemd land moreel of volkenrechtelijk verwerpelijk kon zijn, kwam niet in hem op. In december 1914 publiceerde hij een bijdrage in de Berlijnse *Vossische Zeitung*, die eindigde met de zin: 'De Duitse volksaard zal na de oorlog over alle grenzen uitzwermen.'

De volgende citaten geven een idee van het denken en de handelwijze van genoemde kunstenaars. Ze kunnen wat meer licht werpen op het onvoorstelbare van wat er in die jaren is gebeurd.

George Grosz

'Alles rond mij is donker en gitzwart dwarrelen de uren voorbij. Beste Schm., ik ben bij God niet meer vrolijk, mijn mensenhaat is tot enorme proporties gegroeid.'⁷ Uit een brief van 18 januari 1917



Otto Dix, *Zelfportret*, 1916, Veldpostkaart



George Grosz, *Granaatinslag*, 1915



George Grosz, *Tote*, 1915



Kriegszeit, 1914



George Grosz, *Terugtochtsstraatje*, 1915

Eind september 1915. Brief aan Robert Bell

'...tweede oproeping. Allemachtig, wanneer zullen we sterk genoeg zijn om ons te kunnen verzetten – maar het landschap is weer somber en proletarisch doorrookt – we staan eens te meer voor een nieuwe chaos. De door optimisten zo bejubelde mensheid, is tweeduizend jaar teruggeworpen (Jouw en mijn broeder! Jezus Christus – ha! ha!). De soldaten wordt bevolen in de kerken naar de eredienst te gaan en rechtse bladen wauwelen over de wedergeboorte van het christelijke ideaal. (...) De tijd die ik onder het juk van het militarisme heb doorgebracht, was een constant tegenstribbelen – en ik weet, ik heb niets gedaan dat me niet in het diepste deed gruwen.'⁸

1916/1917. Brief aan Robert Bell

'Dag na dag krijgt mijn haat voor de Duitsers door het onmogelijk lelijke, onesthetische (jazeker!), slecht, uitermate slecht gekleed zijn van zijn oer-Duitse burgers, nieuw, erg ontvlambaar voedsel. Hier staat het voor jou: "Ik voel geen verwantschap met dit mensen allegaartje." Ras is een begrip dat voor een scherpzinnig waarnemer niet geschikt is om aan de Duitsers te geven. Wat zie ik, sinds er geen buitenlanders meer in Duitsland wonen: alleen maar slonzige, dikke, misvormde, hatelijke mannen en vrouwen (vooral), gedegeneerden (hoewel een dikke rode vette slappe man hier als een "imposant heerschap" geldt), stinkende adem (van het bier), met te dikke en te korte heupen (...). (Wat een geluk dat ik geen Duitser ben!) Het is altijd weer een nieuwe kwelling om als ziende tussen al die stinkende blinden te leven – en bovendien hebben deze mensen (Christus, die ik heb afgezworen, spreekt, wat een smaad, van mijn lieve broeders, idiotenreligie) de uitdrukkelijke macht om me te dwingen hen te gehoorzamen, door me gewoonweg onder de wapens te roepen of anders te laten neerschieten. Wat een merkwaardige opvattingen over menselijkheid, vraag ik me af: waartoe hebben al die filosofen geleefd die volgens wat ze ons op school leerden "ons, mensen (mij?) moeten verheffen." Het is waar, ik ben een tegenstander van de oorlog, dat wil zeggen, ik ben een tegenstander van elk systeem, dat *mij* dwingt – vanuit het standpunt van een esthetiserende zienswijze verheug ik me in elk geval over elke Duitser die op het veld van eer (hoe mooi) de heldendood sterft. Duits zijn betekent altijd: smakeloos zijn, dom, lelijk, dik, onbuigzaam – betekent: met 40 jaar niet meer op een ladder kunnen, slecht aangekleed zijn. Duits zijn betekent: reactionair van de ergste soort, betekent: één in de honderd wast zich af en toe. (N. B. De Duitse vrouw valt al helemaal buiten de discussie.) – Pauze. Momenteel bevind ik me weer eens in die uitermate opwindende positie van een jongeman die kort voor zijn tweede aantreden voor diensten aan het vaderland staat. Ach, het is zo mooi om over het lot dat mij te wachten staat, niets te weten, het verlamt je zo aangenaam, ook op financieel vlak. God, wat zijn het opwindende tijden, hoezeer dank ik u, Here God (verontschuldig me als ik u stoor) dat ik dit alles kan meemaken (het origineel is van Willem II, Duitse keizer en koning van Pruisen). – Pauze. (...) Je vraagt je af, hoe het mogelijk is dat er miljoenen mensen zijn zonder verstand, zonder nuchtere kijk op het echte gebeuren, mensen die men van kleins af aan in de scholen zand in de domme, waterige ogen strooide, wier verstand men vulde met de attributen van dommakende reactionaire krachten, zoals: God, vaderland, militarisme. Hoe is het mogelijk dat men openlijk opschept een van de meest verlichte volkeren te zijn – terwijl in de scholen toch al de ergste principes worden verbreid, principes die van meet af aan elke vrijheid van het individu aan banden leggen, en hem dan als een kudde- en massadier opvoeden, zonder eigen denken, voelen, *willen*.'⁹

18 januari 1917. Brief aan Otto Schmalhausen

'Ik ben opgeroepen, zo ongeveer de 4de (momenteel zijn mijn gedachten helder) – maar al de 5de werd ik in dit gruwelijke lazaret binnengebracht, waar ik nog altijd lig. Alles rond mij is donker en gitzwart dwarrelen de uren voorbij. Beste Schm., ik ben bij God niet meer vrolijk, mijn mensenhaat is tot enorme proporties gegroeid, maar desondanks stemt mijn toestand me niet melancholiek of sentimenteel. Het lijkt alsof ik langzaam de sombere waanzin tegemoet ga. Ik moet hier boeten voor de zonden die mijn tweede, onbewuste mens begaat – ik stap door de zuivere hel.'¹⁰

15 maart 1917. Brief aan Otto Schmalhausen

'Mijn zenuwen gingen kapot, eer ik deze keer bij het front wegterende lijken en prikkeldraad zag – voorlopig heeft men me onschadelijk gemaakt, geïnterneerd, voor een speciaal onderzoek of ik nog geschikt ben voor de dienst. De situatie zit zo: ofwel stuurt men mij naar huis, of weer retour naar de landweertroepen in Gross-Brensen bij Guben! Dat betekent dan weer opnieuw een instorting! Jarenlang heeft men aan zichzelf gewerkt, gevijld, gebouwd – nu gaat het echter niet meer, zich meteen zo omschakelen en instellen zoals een heersende machts categorie dat wenst – gaat nooit! Mijn beste – verplant de boom in een andere aarde en hij

sterft – zo ik ook. De zenuwen, elk kleinste vezel, afschuw, weezin – nu wat mij betreft ziekelijk – en elk geval een totaal falen, zelfs tegenover de almachtige wirwar van dwingende voorschriften.”¹¹

George Grosz in: *Die Kunst ist in Gefahr*, Berlijn 1925

‘Bij het uitbreken van de oorlog werd het me duidelijk dat de massa, die onder invloed van de pers en de militaire praal enthousiast door de straten liep, willoos was. Ze waren in de greep van de wil van politici en generaals. Ik voelde die wil ook boven mij, maar was niet enthousiast, gezien de individuele vrijheid, waarin ik tot dan toe leefde, werd bedreigd. Ik wilde, op een afstand van de mensen en hun instellingen, mijn eigen verlangens najagen – nu liep ik het gevaar om gedwongen te worden in de militaire gemeenschap met de door mij zo gehate mensen te moeten stappen. Mijn haat concentreerde zich op diegenen die mij daartoe wilden dwingen. Ik zag de oorlog als een kolossaal ontaarde uiting van de gebruikelijke strijd om bezit. (...) Sinds een eeuw bemachtigt de mensheid op grote schaal de productiemiddelen van de aarde. Tegelijkertijd neemt de strijd om het bezit van deze middelen, tussen de mensen onderling almaar omvangrijker, de mensen in hun maalstroom meesleurende vormen aan. Er zijn arbeiders, bedienden, ambtenaren, vertegenwoordigers – aandeelhouders, ondernemers, handelaren en bankiers. De rest is etappegebied van beide fronten. Deze strijd om het bestaan van de in uitgebuite en uitbuitende helften verdeelde mensheid, heet in zijn scherpste en laatste vorm: klassenstrijd.’¹²

Max Beckmann

‘...het leven is een verschrikkelijke kwelling – ik wou dat ik op Mars zat, Titan las en sliep.’

Uit een brief van 7 juni 1915¹³

14 september 1914. Brief aan Minna Tube-Beckmann

‘Alea es jacta’. Ik ben vrijwillige ziekenverzorger en blijf hier. Ik hoop in ongeveer veertien dagen mee te kunnen gaan naar Rusland.’¹⁴

G., 11 oktober 1914. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Buiten het wonderlijke, grandioze geluid van het gevecht. Ik ging naar buiten door menigten gewonde en uitgeputte soldaten, die van het slagveld kwamen en hoorde die eigenaardige, gruwelijk grandioze muziek. Alsof de deuren naar de eeuwigheid zijn opengegoot, als zo’n groot salvo losbarst. Alles geeft je de indruk van ruimte, verte, oneindigheid. Ik wou dat ik dit geluid kon schilderen. Ah, deze verte en ontzettend mooie diepte! Mensenmenigten, ‘soldaten’ trokken voortdurend naar het centrum van deze melodie, de beslissing van hun leven tegemoet.’¹⁵

Kortrijk, 24 februari 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Kortrijk is een charmante, oude Vlaamse stad en, afgezien van het tragische heb ik tijdens de tot in mijn diepste opwindende en roerige belevenissen, die nu echter voorbij zijn, ook veel merkwaardige en grappige dingen beleefd. Ik heb met de Belgische mensen bij wie ik ingekwartierd ben, een oude jongedochter met een pittig, zwartharig Van Goghgezicht en een dwergachtige oud broertje, erg amusante avonden meegemaakt waarop we eindeloos gekletst hebben over Engeland en België, God en de politiek, witbrood en kamerhuur, alles in mijn slecht Frans en de twee met harde Vlaamse accenten, een grog daarbij en buiten het kanongebulder van Ieper... Het is indrukwekkend als je ziet wat ons land presteert, hoe het zich als een elementaire kracht uitbreidt als een stroom die buiten zijn oevers treedt. Het duidelijkste voel je dat hier grappig genoeg door het uur. Alle kerktoresen wijzen de Duitse tijd aan. En alle Belgen rekenen volgens Belgische tijd, zodat bij onze kwartierhospita altijd verwarring ontstond als ze ons moest wekken. En dan die volledig rustige, absolute beheersing, die tot in de kleinste details gaat. Op de eerste dag zag ik dertig gevangen Engelsmannen, aangevoerd door zes ulanen. Leemkleurige wezens, amusant zelfbewust.’¹⁶

Kortrijk 2 maart 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Mijn vriend en ik poetsen ’s middags samen de operatiezaal, ik leer op die manier ook de gevoelens van een schoonmaakster te begrijpen. Ikzelf wordt voortdurend heen en weer geslingerd tussen gevoelens van grote



George Grosz, *De pooiers van de dood*, 1920



Max Beckmann als ziekenverzorger, 1914



Max Beckmann, *Zelfportret als soldaat*, 1915



Max Beckmann, *De grote operatie*, 1914



Max Beckmann, *Lijkenhuis*, 1915



Max Beckmann, *Lijkenhuis*, 1922

vreugde over al het nieuwe dat ik zie, en depressie over het verlies van mijn individualiteit en een gevoel van diepe ironie over mezelf en af en toe ook over de wereld. Uiteindelijk dwingt hij me toch altijd weer bewondering af. Zijn vermogen tot variatie is onbeschrijflijk en zijn vindingrijkheid grenzeloos.’¹⁷

4 maart 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Ik schrijf in de operatiezaal, er was vandaag niet veel te doen, we zijn vroeger klaar... Mooi is de toeloop in de operatiezaal, met de donkere verwilderde gezichten, de grote baarden en witte verbanden. ’s Avonds ga ik aan de zwier in de kroegen. De hele dag dondert het geschut en het is amusant te zien hoe de mensen gewend zijn geraakt aan deze gruwelijke wereldbrand als aan de zon. Liefde, gekibbel, handel en ambities gaan voort zoals voordien, ondanks dat de dood enkele kilometer van hier zijn wilde lied zingt... ’s Avonds in mijn kamer... Af en toe dreunt een salvo door het donker tot bij mij... Er wordt geklopt en er komt een brave soldaat binnen met een walmende sigaar: ‘Ik zou graag de mooie schetsen en schilderijen zien die u hebt gemaakt.’ Nu staat hij tegenover mij en bladert in mijn producten. Het is een alleraardigste kerel, is al drie keer verwond door een schrapnel, één keer heeft die hem zijn schedel opengereten. Nu gaat het hem weer goed. Ik mag hem erg graag, hij is zo natuurlijk en intelligent en levendig dat het een plezier is met hem te praten.’¹⁸

V., 5 april 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Mijn terugreis van Lille gisterenavond was akelig. In een wagen zonder licht, altijd langs het knetterende en donderende front. In de grootste duisternis. Voortdurend aan de donkere hemel lichtpijlen en kogels die enkele seconden in de lucht blijven en dan langzaam naar beneden dalen... Ik word constant begeleid door de ronde, trillende stralen van de schijnwerpers van de Fransen en Belgen, als merkwaardige transcendente vliegtuigen, het nerveuze, ononderbroken infanterievuur en het wonderbaarlijk apocalyptische gedreun van het zwaar geschut. Een ruiter in het donker in volle galop, af en toe grote ratten uit de modderige sloten, groot als jonge katten, die nu het nuttige werk verrichten van de lijken die voor de loopgraven liggen, te begraven.’¹⁹

V., 12 april 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Gisteren was ik helemaal aan het front en heb weer merkwaardige dingen gezien. In een volledig kapotgeschoten dorp, waar nog altijd projectielen insloegen, heb ik een dood paard getekend, dat zijn stijve benen, waarvan de huid deels was verdwenen, bizar naar de hemel strekte. Dan ben ik in de namiddag opgewekt gaan wandelen, maar kwam daarbij in een luchtaanval recht boven mij terecht, zodat ik heldhaftig beschutting zocht onder een boom, vermits granaatsplinters onaangenaam harde dingen zijn, die meestal onschuldige gendarmes of burgerbevolking treffen, maar bijna nooit de piloot die koel op zijn schitterend roodbruin gestreept toestel in de schittering van de zon en de blauwe hemel door de wijde ruimte vliegt.’²⁰

Brussel, 16 april 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Brussel is echt prachtig: het is de mooiste stad die ik al heb gezien, we moeten er absoluut samen heen. Ik kocht verf voor het lazaret. Kon nog hier blijven, maar barst van werkdrijf.’²¹

V., 17 april 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Vandaag moet ik je nog over Brussel vertellen. Stel je de stad voor in een diepe kom en op de hoogten rondom heerlijke promenades met oude bomen en werkelijk prachtige voorname villa’s. De een na de andere schitterende gotische kerk en op de grote markt een verzameling van renaissance en barok, alles in zwart en goud en grijs, bekroond met de ranke, wondermooie gotische toren van het stadhuis, aan intensiteit en kracht bijna het San Marcoplein in Venetië overtreffend. Boven op de hoogten grote pleinen met schitterende Franse empire-omlijstingen en -gebouwen, die altijd via perspectieven met de stad verbonden zijn, de stad die als een amfitheater tegen de heuvels opklimt en met haar gotische spitsen en vierhoekige torens de zolen van de bovenstad kust. Als Brussel Duits blijft, komen we misschien ooit eens een jaar hier wonen.’²²

18 april, 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Voor mij is de oorlog een wonder, hoewel een vrij ongemakkelijk. Mijn kunst krijgt hier te vreten.’²³

V., 20 april 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Hier is het weer erg dramatisch. Precies bij ons willen de Engelsen met alle geweld doorbreken. Vandaag was het algemeen alarm. Tegen de avond een waanzinnig kanongebulder. Nu is het stiller – maar dat is het ergste, want nu wordt er bestormd. Voordien ging ik nog een keer naar buiten op de heuvel, waarop een witte villa

staat die nu verbouwd is tot lazaret. Ik ging daar naar boven op het dak en ik kon het hele reusachtige front overschouwen. Koude, dunne, donkere, grijze wolken tegen de ondergaande zon. In de verte de heuvels van Ieper en langs de hele horizon de huiveringwekkende granaat- en schrapnelexplosies. Beneden in het lazaret lagen veel gewonden van de laatste dagen. Eén was net binnengebracht en lag op sterven, met een reusachtig hoofdverband, dat alweer donker was van het bloed, hoewel het een half uur voordien was vernieuwd. Nog een jong, heel fijn gezicht. Vreselijk, zo rond het linkse oog werd het gezicht plots doorzichtig, als bij een gebroken porseleinen pot. Hij kreunde erg in zijn bewusteloosheid en bewoog zijn handen onrustig heen en weer. Hij lag in een soort houten kist, net als de tyfuslijders. Buiten aan de open deur zaten de lichtgewonden en keken naar de slag. Hun ogen dwaalden rusteloos over de reusachtige vlakte... Beneden bij mijn villa trokken die van Beieren met muziek naar hun stellingen. Ze waren een paar uur geleden gealarmeerd, en ik had al de hele tijd van daarboven de gesloten donkere rijen van deze mensen gade geslagen, die daar onder het gedonder van hun lot bijeengekomen waren. Nu vertrokken ze. En het gehuil van het geschut vermengde zich met de klank van hun instrumenten tot een wilde, waanzinnige muziek. Ik heb nog lang rondgedwaald. Ik had een koortsige lust om gewoonweg achter hen aan te lopen. Deze vuurspuwende horizonlijn oefent een afschuwelijke aantrekkingskracht op me uit.’²⁴

V., 26 April 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Ik moet vaak lachen met mijn eigen, zo idioot koppige wil om te leven en om kunst te maken. Ik zorg als een liefhebbende moeder voor mezelf, sputter, zwoeg, stoot, wurm, ik moet leven en ik zal leven. Ik heb me nooit voor God of enig ander gebogen om succes te hebben, maar ik zou me door alle beerputten van de wereld, door alle vernederingen en smaad wringen om maar te kunnen schilderen. Ik moet. Tot de laatste druppel moet alles wat aan vormvoorstelling in mij leeft eruit, daarna zal het een genot voor mij zijn die vervloekte kwelling kwijt te raken.’²⁵

V., 28 april 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Vandaag was ik dus voor de eerste keer echt aan het front. Heel merkwaardig en heel eigenaardig. In al die gaten en wrede loopgraven. Deze spookachtige gangen en artistieke bossen en huizen. Dat fatale sissen van de geweerkogels en het geknal van het geschut. Vreemd onwerkelijke, maanachtige steden zijn daar ontstaan. Bij het afschieten van het grote geschut ontstaat een zonderling gedruis door de doorkliefde lucht. Ze krijgt als een varken dat wordt geslacht. Doden worden voorbij ons gedragen, ik heb een Fransman, die half uit zijn loopgraaf stak, getekend. Hij was door een granaat in zijn rust verstoord. Ik ben eigenlijk nauwelijks bang geweest, een eigenaardig fatalistisch gevoel omgaf me, zodat ik rustig kon tekenen, terwijl niet al te ver weg van mij zwavelgranaten insloegen en giftig gele en groene wolken langzaam voorbijdreven.’²⁶

V., 7 Juni 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Ik zag Ieper als een fata morgana in de warme nevel van de verte. Reusachtige felgele bomtrechters, daarboven de lichtvioletten, hete hemel en de kille roze kleur van het skelet van een dorpskerk. Ik zag de hele merkwaardig vlakke heuvelrij van Ieper, die van een majestueuze eenzaamheid en verlatenheid van dood en verwoesting is. Niet louter huizen en verwoeste kerken – hele plateaus met skeletten van huizen en brede, woeste vlakten, vol kruisen, helmen en omgewoelde graven. ... het leven is een verschrikkelijke kwelling – ik wou dat ik op Mars zat, Titan las en sliep.’²⁷

V., 8 juni 1915. Brief aan Minna Beckmann-Tube

‘Gisteren weer nachtwacht. De arme mensen. Twee schoten in de buik en een zware hersen-schudding met voortdurende razernij. De hele nacht geworsteld met de bewusteloze man. Duister verlichte kamer, nacht en weerlichten, stank van ontbinding en bewegingen van de wegens de hitte naakte lichamen vol diepste zwaarmoedigheid.’²⁸

Ludwig Meidner

‘De ziel leeft. De ziel leeft! Mensen! Witte, bruine en zwarte.

Gebroken en rechtopstaande. Broeders, broeders, alle broeders, alle mij even nabij...’

Uit *Hymne der Bruderliebe* (*Hymne van de broederliefde*)²⁹



Duitse soldaten



Max Beckmann, Studie voor *Muurschildering*, Wervik, 1915



Max Beckmann, *Soldaten voor Wervik*, muurschildering, Wervik, 1915



Ludwig Meidner, soldaat, 1914

Hymne van de broederliefde

Machinengeweergeknetter op zonnige hoge eendekkers – ... mensengevloek, veil, doorbreekt de zonnige dag. O huivering, die uit alle monden liep... Jij hoge ark van God, augustusdag in voormiddaglicht – en jij van pijn doortrokken bodem van het gevangenenkamp. Mensenleed, niet te verwoorden, over jou moet ik luid jubelen en eindelijk mijn liefde, diepe liefde bekennen... Jij Fransman voor mij, in het lichtblauwe uniform, je gebruinde, vriendelijke blik, je nonchalante houding, de handen diep in de zakken van de brede broek hangend, je lichtzinnige schedel vol pijn, ironie en goede grappen, je hart vol van poëtische koorts en liefdeshunkering en ingehouden razernij, jij uitbundige Fransman, jij kunstenaarsmens en echte dichter: nee, hoe lijk je op mij. Ben jij niet het meeste aan mij verwant?! Kom en sta toe dat ik je mijn beste vriend en broeder noem. Kom hier, Engelsen, elegante gestalten en onbevangen als jonge kerels. Jullie belasterden, vaak zwart maakten, hoeveel plezier doen jullie mij. De boeken en kranten van deze tijd staan er vol van hoe slecht jullie zijn, doortrapt, egoïstisch en verraderlijk. Maar ik moet slechts jullie vrije, mannelijke blik zien en de vriendschappelijke en eenvoudige gebaren. Ja, jullie zijn trouw, niets anders dan trouwe vrienden. Jullie bezitten de grote eenvoud en gerechtigheid van de zee. Jullie zijn me zo na, als mijn eigenste broers en zusters. En jullie Russen! Kom toch dichterbij, jullie lieve Russen! Geïntimideerd, schuchter, laat toch goed over jullie spreken; jullie ingoede, jullie Godes lievelingen, jullie diep, liefhebbende mensen. Mag ik in jullie midden treden en met jullie praten, want jullie zijn schuw en vertrouwen me niet. De ziel leeft. De ziel leeft! Mensen! Witte, bruine en zwarte. Gebroken en rechtopstaande. Broeders, broeders, alle broeders, alle mij even nabij... Vergeet de haat en slechtheid van de laatste jaren, die jullie elkaar aandoen. Bespeur de woestenijen van jullie mensenharten. Jullie hebben je gebarricadeerd met beuzelarijen en theorieën. Jullie hebben naar de Boze geluisterd. Jullie hebben schreeuwend achter de felle vlag van de holle frasen gelopen. Zie de vurige augustuszomer. Open de harten en laat hem binnen. Open de sluizen van het hart en overstroom de wereld met warme menselijkheid.’

Max Ernst

‘Dat ik niet dood ben, doet me plezier.’³⁰

Uit een veldpostkaart, juli 1915

Brief van 22 januari 1915

‘Beste ouders en broers en zusters. Na een lange treinreis over Luxemburg, Sedan naar Mauré (bij Rethel) hebben we in een schuur een relatief schitterend nachtkwartier gevonden. Van de oorlogsgruwel krijg je enigszins een beeld, als je de slagvelden van Sedan ziet. Stukgeschoten huizen, dorpen, kerkhoven, opgeblazen spoorwegbruggen, die echter door pioniers werden vervangen, de half afgewerkte oogst van vorig jaar, paardenlijken enz. De hele namiddag tot de avond hoorden we de kanonnen, ofwel de onze ofwel die van de Fransen. Morgenvroeg rukken we op naar de batterij. Dan kan ik jullie ook mijn precieze adres geven. Behalve mijn ellendige verkoudheid voel ik me gezond en vol optimisme. Hartelijke groeten en kussen, jullie Max.’³¹

Brief van 1 maart 1915 aan de ouders

‘Wie weet of het toch niet tot een doorbraak van de Fransen komt? Dagelijks komen ze tot onze loopgraven, waar de gevechten soms met zakmessen worden gevoerd. (...) Gisteren waren de Fransen heel ver naar voor opgerukt, maar werden weer teruggeworpen tot in onze hoofd-loopgraven. Ook onze batterij heeft weer verliezen geleden. Van mijn geschut een reservist (huisschilder uit Lechenich); hij kreeg een granaatsplinter in het hoofd, maar zal het er wel levend afbrengen. Een oorlogsvrijwilliger vroeger in het 59ste, naast wie de granaat haarscherp was ingeslagen (hij stond in de loopgraaf) was op slag dood. Hoe merkwaardig die granaatscherven zich gedragen, blijkt uit het feit dat een andere oorlogsvrijwilliger, die naast de gesneuvelde stond, helemaal niet werd geraakt, maar alleen maar onder de modder werd begraven. Elke dag wachten we hunkerend op de avond. En iedereen die hem gezond haalt kan God danken.’³²

Brief van 19 september 1917 aan de familie

‘En ik ben blij als we weer kunnen zeggen: “Vlaanderen de leeuw”.’³³

Uit een autobiografische tekst, New York 1942

‘Max Ernst stierf op 1 augustus 1914. Hij keerde naar het leven terug op 11 november 1918 als jongeman, die een tovenaar wilde worden en de mythe van zijn tijd wilde vinden.’³⁴

Franz Marc

‘De hardnekkigheid van de Fransen vind ik – op politiek vlak – almaar raadselachtiger, de zelfvernietigingsdrang is groter dan de politieke overweging.’

Uit een brief van 23 december 1914³⁵

In Sâles, 2 september 1914, namiddag. Brief aan Maria Marc en zijn moeder

‘We reden Frankrijk binnen tot aan Remomix (voor Dié), voor ons een reusachtige vuurlinie van Duitse artillerie te voet, die over een berg naar het westen schiet, en zelf door Franse batterijen die achter de berg staan, wordt beschoten. Op de heerweg Sâles-Dié een ongelooflijke oorlogsdrukte; ik voel me daar zo goed bij, alsof ik altijd soldaat ben geweest.’³⁶

La Croix-aux-Mines bij Lavaline, 6 september 1914. Brief aan Maria Marc

‘De Duitsers rukken slechts traag op, met ontzettende verliezen; maar het gaat! De lijkengeur kilometers in de omtrek is het vreselijkste. Ik kan hem minder verdragen dan het zicht van dode mensen en paarden. Deze artilleriegevechten hebben iets onnoemelijk imposant en mythisch.’³⁷

Bijdrage van Franz Marc in de *Vossische Zeitung*, 15 december 1914

‘Wat wij soldaten in deze maanden buiten ervaren, overtreft verre ons denkvermogen. Het zal jaren duren eer we deze fabelachtige oorlog als daad, als ervaring zullen kunnen begrijpen... Door deze grote oorlog zal samen met veel dat ten onrechte in onze twintigste eeuw heeft overleefd, ook de pseudokunst waarmee de Duitsers tot nog toe goedmoedig tevreden waren, haar einde vinden... Het volk in zijn geheel beseft wel dat de grote oorlog zekerder was dan de individuele en heeft al zijn zenuwen ervoor gespannen. In zo’n wachtperiode was kunst niet actueel, kunst als volksdaad niet van de tijd. Het volk voorvoelde dat het eerst door de grote oorlog moest gaan om zich een nieuw leven en nieuwe idealen te vormen... Ik geloof niet dat veel van wat wij, nieuwe schilders voor de oorlog in Duitsland aan ongewone kunstvormen hebben gecreëerd, kan wortel schieten. We zullen opnieuw moeten beginnen te werken; eerst aan onszelf in de school van de grote oorlog, dan aan ons Duitse volk. Want als het grote herademen komt, zal de Duitser ook weer naar zijn kunst vragen... Wie hem (Franz Marc bedoelt hier de oorlog) buiten mee beleeft en het nieuwe leven dat we met hem veroveren, voorvoelt, die beseft wel dat men de nieuwe wijn niet in oude zakken moet doen. We zullen de nieuwe eeuw met onze nieuwe vormcreërende wil doorzetten... De Duitse volksaard zal na de oorlog over alle grenzen wassen.’³⁸

M., 23 december, 1914. Brief aan Maria Marc

‘L., gisterenavond vierden we onze soldaten-Kerstmis – kazerne-Kerstmis; het was echt goed georganiseerd, boom en lampjes, gratis bier, tabak en kleine cadeaus waarop de luitenant erg vrijgevig de colonne trakteerde... Naar het schijnt moeten de Duitsers toch met de doorbraak wachten tot ze uit het oosten versterkingen kunnen aanvoeren. De hardnekkigheid van de Fransen vind ik – op politiek vlak – almaar raadselachtiger, de zelfvernietigingsdrang is groter dan de politieke overweging... Aan het Russische front speelt de oorlog zich, zoals ik hem droom en interpreteer, zeker niet zo zuiver af als tussen Duitsland en Frankrijk. Rusland heeft te veel niet-Europese elementen om totaal in het oorlogsgewoel op te gaan. Hoe zou de oorlog met Engeland gaan? Daaraan denk ik altijd en kan me er geen beeld van vormen. Gelukkig Nieuwjaar aan iedereen en ons beide! Speel maar mooi piano en denk aan mij, aan ons twee....’³⁹

Mühlhausen, Kerstavond in het wachtlokaal. Brief aan Maria Marc

‘Ik denk elke dag met meer verlangen aan thuis. Maar voor de oorlog voorbij is, wil ik helemaal niet naar huis – alleen al maar omdat ik het niet kan. Ik ben blij dat ik weer zo gezond ben, dat er nog niet valt te denken aan verlof. Ik betreur het ook geen dag dat ik me gemeld heb voor het front.’⁴⁰



Franz Marc, 1912



Franz & Maria Marc, 1912



Franz Marc, 1912



Franz Marc, soldaat, 1915

Bertschweiler (ten zuiden van Gebweiler), 27 december 1914. Brief aan Maria Marc

‘L., ik ben heel gelukkig om een beetje terug in de bedrijvigheid van de oorlog te zijn... Die hele, heel kleine Duitse hoek waarin de Fransen nog zitten, moet eindelijk worden schoongemaakt. Directe aanleiding voor het optreden, waren de aanvallen van de Fransen zelf, die we, waren ze rustig in die paar dorpen gebleven, waarschijnlijk rustig tot aan het vredesverdrag daar hadden laten zitten. De gevechten van de infanteristen, waarvan ik gisteren getuige was, zijn echt huiveringwekkender dan ik voordien heb gezien... Onze artillerie schiet nu schitterend, merkkelijk beter dan in het begin.’⁴¹

Nieuwjaar 1915. Brief aan Maria Marc

‘Op een gelukkig Nieuwjaar! Het is een fabelachtig mooie dag, ontroerend mooi, als ik in het eerste ochtendlicht naar mijn stelling rij. De bergen zijn allemaal wit, maar beneden in het dal merken wij nog geen winter. We dronken gisteren zo’n aanzienlijke hoeveelheden punch dat we zwaar en bedwelmnd insliepen. Dat geweldige bed en het goede middageten dat ik nu heb, leiden me vaak van de ernst van de oorlog af... Hoe triest het ook is dat in het oosten de beslissing zo lang aansleept en er misschien wel nieuwe operaties nodig zijn, die ene geruststelling blijft: de vijand komt het land niet in, noch in het oosten, noch in het westen. Elke poging van de Fransen om in open veld door te dringen, wordt door onze artillerie spelenderwijze (of zoals het officieel bericht luidt: “gemakkelijk en onder zware verliezen voor de vijand”) afgeslagen. Zo was het in Verdun, in de Vogezen en hier wel over de ganse linie en in het oosten... De uitspraak van T. over de handelsoorlog met onderzeeërs is geweldig in haar onverbloemdheid; ik ben nieuwsgierig, of beter, belust op wat in het noorden nog gaat gebeuren. Godzijdank ligt het lieflijke kleine Ried in een tegen de wereldoorlog zo afgeschermd stille hoek. Bewaar en beheer het trouw voor mij, tot ik weer eens met het treintje van Kochler daarheen en thuiskom! Ik ben niet bang voor onze toekomst. Ik vind mensen. Jouw – Frz.’⁴²

2 januari 1915. Brief aan Maria Marc

‘Een aantal dorpen branden... Gisteren zouden we twee stuks Frans berggeschut vernietigd hebben. Als “straf” schoten de Fransen Sennheim in brand. Wij nemen revanche door Thann in brand te schieten.’⁴³

6 april 1915. Brief aan Maria Marc

‘L., gisterenavond kwam je lieve goede brief van I.IV. K. heeft wel inzoverre gelijk dat de oorlog nu toch niets anders is dan de slechte tijden voor de oorlog; wat men voordien in gedachten deed, doet men nu met daden; maar waarom? Omdat men de leugenachtigheid van de Europese zeden niet meer uithield. Liever bloed dan eeuwig liegen; de oorlog is evenveel vergelding als zelfgewild offer waaraan Europa zich heeft onderworpen om ‘in het reine’ te komen met zichzelf. Alles wat erop en eraan is, is compleet uiterlijk en lelijk; maar de oprukkende en stervende soldaten zijn niet lelijk. Daarin bedriegen je gevoelens je omdat je niet ver genoeg voelt. Kijk liever helemaal weg van de oorlog, zo goed je kan, als je zijn “beeld” niet kunt verdragen, maar noem hem geen domheid! Want dat wil niet zeggen: de oorlog in het gezicht zien, maar: niets zien, waar er toch iets is, en wel iets heel groot en ontzettend... Hoe is het eigenlijk met jouw borduurwerk? Je hebt er al lang niets meer over geschreven. Ik ben daar namelijk heel nieuwsgierig naar.’⁴⁴

Vervolg op 8 april 1915. Brief aan Maria Marc

‘Over de oorlog denk ik nog altijd niet anders. Het lijkt me gewoonweg flauw en niet vitaal om hem als iets ordinairs en doms te beschouwen.’⁴⁵

23 juni 1915. Brief aan Maria Marc

‘Ik zet mijn leven en mijn werk niet lichtvaardig in voor een zaak als deze oorlog, die me alleen maar uiterlijk interesseert. Ik kan nog altijd niet over de oorlog schelden en hem haten zoals jij – alsof de mensen voor de oorlog en na de oorlog ooit beter zouden zijn geweest. Wat is de oorlog dan anders dan de tot nog toe geldende vredestoestand in een andere, eigenlijk eerlijker vorm; in plaats van concurrentie is er nu oorlog. Of de mensen op slagvelden sterven of door kamerlucht en in mijnen, maakt niet echt veel verschil.’⁴⁶

9 oktober 1915. Brief aan Maria Marc

‘Het is vrij zinloos die paar regeringslui de verantwoordelijkheid in de schoenen te schuiven voor dit inferno. Iedere enkeling is even schuldig. Wat verstaat de enkeling onder “vrede”? Het gretige weer opnemen van hetzelfde, de vrede tegenwerkende, zondige leven en streven dat deze wereldbrand veroorzaakte. De bijl

moet de wortel doorhakken. Ik vind dat jij je in je verdriet en je boosheid een totaal verkeerd democratisme aanpraat, waarvan ik niet houd.’⁴⁷

1 december 1915. Brief aan Maria Marc
‘De oorlog heeft zichzelf al lang overleefd en is zinloos geworden; ook de offers die hij maakt, zijn zinloos geworden. Iets meer gewetenloos en droevigers dan het nutteloze bloed dat aan de Isonzo wordt vergoten, kan door het menselijk verstand niet meer worden bedacht.’⁴⁸

4 februari 1916. Brief aan Maria Marc
‘L, ik weet niet of je dat wat ik in mijn laatste brieven over de oorlog heb gezegd (oorlog als natuurlijk gevolg en dus als rechtvaardige, onvermijdelijke boetedoening), juist kon begrijpen. De dingen in het leven zijn zo met elkaar verbonden.’⁴⁹

17 februari 1916. Brief aan Maria Marc
‘Het is in de oorlog nooit in me opgekomen om het gevaar en de dood te zoeken, zoals ik dat in vroegere jaren vaak heb gedaan – toen is de dood voor mij uit de weg gegaan, ik niet voor hem; maar dat is lang voorbij! Vandaag zou ik hem erg weemoedig en bitter begroeten, niet uit angst of onrust voor hem – niets is rustgevender dan het vooruitzicht op de rust van de dood – maar omdat ik een halfafgewerkt werk heb liggen, dat ik met alle geweld wil afwerken. In mijn niet geschilderde schilderijen, zit mijn hele levensdrang. Voor de rest heeft de dood niets schrikwekkends.’⁵⁰

27 februari 1916. Brief aan Maria Marc
‘L, nu zitten we midden erin, in deze afschuwelijkste van alle oorlogsdagen. De hele Franse linies zijn doorbroken. Van de waanzinnige razernij en geweld van de Duitse storm voorwaarts, kan geen mens die er niet bij was, zich een beeld vormen. Wij zijn eigenlijk volgtroepen. De arme paarden! Maar ooit moest dit moment komen, waarin alles werd ingezet; maar dat het slaagde (en het zal zeker nog verder lukken) en precies aan het sterkste punt van het Franse front: Verdun – dat had niemand gedacht, dat is het ongelooflijke. De foto in bijlage is nog in Leiningen gemaakt. St. en ik. Met kussen je Frz. Ik ben erg fris en vol goede dingen, groet aan Lisbeth.’⁵¹

29 februari 1916. Brief aan Maria Marc
‘Altijd herkauwt men het raadselachtige raadsel, hoe deze oorlog ook maar mogelijk is! Europeanen! Het is verschrikkelijk.’⁵²

2 maart 1916. Brief aan Maria Marc
‘Wij zijn hierbuiten even koortsachtig benieuwd naar de afloop van deze reusachtige strijd, die met geen woorden te beschrijven is. Ik twijfel geen seconde aan de val van Verdun en de daaropvolgende inval in het hart van het land, weliswaar vanuit een andere plaats. Maar hoe verschrikkelijk is dit! Ik ben gezond en verlies mijn gepantserde rust niet.’⁵³

2 maart 1916. Brief aan Maria Marc
‘We hebben het Franse front 10 km doorbroken. We logeren ’s nachts in Franse onderkomens. De paarden zijn sinds ons vertrek (de 25ste) niet meer uit het gareel geweest. Ikzelf voel me goed en fris – mijn zenuwen zijn zo onaangedaan, dat het me vaak zelf verwondert; dingen die mijn eigenlijke, echte wezen niet aangaan, raken me helemaal niet meer... Maar hoe zal deze enorme onderneming eindigen?! Ik twijfel er niet aan dat Verdun zal vallen, – maar of het dan lukt om die vreselijke steek in het hart van het arme Frankrijk te geven! Sedert dagen zie ik niets anders dan de afschuwelijkste dingen die een mensenverstand zich kan voorstellen.’⁵⁴

4 maart 1916. Brief aan Maria Marc
‘Tussen deze grenzeloze, afschuwelijke beelden van verwoesting, waartussen ik momenteel leef, heeft het idee aan naar huis gaan een aureool, die gewoonweg niet lieflijk genoeg kan worden beschreven. Behoed deze thuis van mij en jezelf, je ziel en je lichaam en alles wat aan mij toebehoort! Momenteel logeren we met de colonne op een totaal verwoest landgoed waar de vorige Franse frontlinie doorheen liep. Als bed heb ik een konijnenhok op zijn rug gelegd, het traliewerk eruit verwijderd en volgestopt met hooi en dat dan gezet in een kamer waar het nog niet binnen regent! Natuurlijk heb ik genoeg dekens en kussens bij, zodat ik ’s



Franz Marc, *Gevecht*, 1915



Franz Marc, *Gevecht*, 1915



Franz Marc, zonder titel, 1915



Franz Marc, zonder titel, 1915



Franz Marc, zonder titel, 1915



Franz & Maria Marc op verlof, 1915



Otto Dix, Studie voor *De loopgraaf*, 1923



Otto Dix, Studie voor *De loopgraaf*, 1923

nachts daarin goed slaap. Maak je geen zorgen, ik haal het wel, ook wat de gezondheid betreft. Ik voel me goed en let heel goed op mezelf. Heel erg bedankt voor je lieve verjaardagsbrief!’⁵⁵

Op dezelfde dag, is Franz Marc om 4 uur in de namiddag gesneuveld.

Soldaten zijn moordenaars

Deze uitspraak van Kurt Tucholsky, die tot op vandaag voor controversen zorgt, verscheen voor het eerst op 14 augustus 1931 in het tijdschrift *Die Weltbühne*.⁵⁶ Het met het pseudoniem Ignaz Wrobel ondertekende artikel, had de titel ‘Der bewachte Kriegsschauplatz’ (Het bewaakte oorlogstoneel) en ging over de veldgendarmeerie en de vreselijke slachtpartij van de Eerste Wereldoorlog. ‘Veel naties joegen hun gedwongen abonnees ook met machinegeweren naar de machinegeweren. Dus vochten ze. Vier jaar lang waren er hele vierkante kilometers land waarop moord verplicht was, terwijl deze een half uur daarvan verwijderd even streng verboden was. Zei ik: moord? Natuurlijk moord. Soldaten zijn moordenaars.’

Soldaten in een oorlog moeten bevelen opvolgen. In de regel komen deze bevelen ‘van boven’. Bevel is bevel. Het sluit tegenspraak en uitgebreid eigen denken in hoge mate uit. Bevelen kunnen verschillend klinken. Bijvoorbeeld: ‘Oprukken’, ‘Een dorp innemen’, ‘De stelling verdedigen’, ‘Het bosje zuiveren’, ‘De hoogte veroveren’, ‘De vijandelijke loopgraven bestormen’. Het enige doel van deze bevelen is de vijand vernietigen. Met dit doel wordt men opgeleid. Voor het gebruik van het halfautomatische geweer, van het snel schietende machinegeweer, van houwitsers, kanonnen, mortieren en andere stalen kolossen, die granaten, bommen en gifgas naar de vijandige linies kunnen schieten. Burgerdoelen niet uitgesloten. Dat zijn bijvoorbeeld alle boerderijen en stallen waarin de vijand zich heeft verschanst en die onder vuur moeten worden genomen. Maar ook kerken en kastelen, hele dorpen en steden zijn zonder pardon te vernietigen, omdat de vijand zich daar lafhartig verstopt heeft, om te gepasten tijde een tegenaanval te beginnen. Dat moet worden voorkomen. Daarbij kan geen rekening worden gehouden met monumenten, kunsthistorische sites of burgerbevolking. Dit zijn allemaal doelen die met verdragende wapens kunnen geraakt worden. Ook met uit vliegtuigen en zeppelins geworpen bommen. Ook voor het lijf-aan-lijf-gevecht wordt men als soldaat opgeleid. Lijf-aan-lijf-gevecht betekent dat men tot op armlengte de vijand nadert. Voor het lijf-aan-lijf-gevecht wordt een bajonet op het geweer gezet, die men in het lichaam van de tegenstander ramt. Handgranaten werpen hoort eveneens tot de opleiding en werd destijds zelfs al in turnverenigingen voor de jeugd geoefend. Daarbij moet ermee worden rekening gehouden, dat ook de vijand over dergelijke wapens beschikt. De snelste wint, althans voorlopig. Vlammenwerpers die door soldaten moeten worden gedragen, zijn een bijzonder wapen. Met hen is men in het voordeel tegenover de vijand die zich in loopgraven, bunkers of andere onderkomens schuil houdt. Vanaf veilige afstand wordt de vijand uit zijn schuilplaats verdreven door hem uit te roken en te verbranden.

In november 1918 is deze afschuwelijke oorlog voorbij. Eindresultaat: miljoenen doden, soldaten en burgers, honderdduizenden beklagenswaardige gevangenen, talloze verwoeste steden en dorpen, historische gebouwen en kerken, kilometerslange doorploegde landschappen, grotesk uitziende, bedelende oorlogsinvaliden in de steden, een hongerijdende burgerbevolking, onzegbaar leed bij talloze families en individu’s. Het einde: een politiek en maatschappelijk verstoord en verwoest Europa.

Het zoekgeraakte schilderij *Der Schützengraben (De loopgraaf)*. Een hartstochtelijke aanklacht tegen de misdaden van de oorlog

In 1920, twee jaar na het einde van de oorlog, begon Otto Dix in Dresden te werken aan *Der Schützengraben (De loopgraaf)*, een schilderij op groot formaat dat hij in 1923, na zijn verhuis naar Düsseldorf voltooide. Het is geschilderd op een uit twee delen samen genaaid, groot doek in grove jute van 227 x 250 cm. In een gesprek met Otto Conzelmann vertelt Dix hoe hij zich destijds voorbereidde op zijn werken rond het thema oorlog. Conzelmann schrijft hoe hij op een dag naar het ziekenhuis ging en zei: ‘Ik moet darmen schilderen!’ De hoofdarts liet hem een hele schaal vol ingewanden brengen. Dix zette zich neer en begon te

aquarelleren. – Hij kwam terug: ‘Ik moet hersenen schilderen!’ Hij kreeg een kop met opengereten schedel. – ‘Ik heb lijken nodig!’ Men bracht hem naar twee vrouwelijke wezens, waarvan het lichaam van boven tot onder was opengesneden en grofweg weer dichtgenaaid was. – Hij schetste, aquarelleerde en schilderde.⁵⁷

Kort nadat het doek was afgewerkt, kocht Hans F. Secker, directeur van het Wallraf-Richartz-Museum in Keulen, in 1924 het schilderij tegen een prijs van 10 000 rijksmark voor zijn afdeling nieuwe kunst. Nog datzelfde jaar werd het schilderij in een tentoonstelling van de Akademie der Künste in Berlijn geëxposeerd, wat sensatie verwekte. Er ontstonden twee kampen. Het ene kamp, met uitgever en publicist Paul Westheim en ook kunstenaarscollega’s van Dix, verdedigden het schilderij. Zelfs Max Liebermann, de bejaarde voorzitter van de Akademie der Künste, verklaarde dat *De loopgraaf* het waard was opgenomen te worden in de Berlijnse Nationalgalerie.⁵⁸ Het andere kamp met onder meer de conservatieve kunsthistorici Julius Meier-Graefe, Karl Scheffler en Paul Fechter uitte heftige kritiek. Het was vooral de beeldinhoud, die hoe langer hoe meer politiek werd geïnterpreteerd. Vooral rechtse kringen die de oorlogsnederlaag betreunden en het Verdrag van Versailles als een vernedering beschouwden, bekritiseerden het pacifisme van Dix’ schilderij. Het is typisch dat Dix in deze kritieken meerdere keren wordt genoemd samen met George Grosz, die al in 1918 het monumentale schilderij *Deutschland, ein Wintermärchen (Duitsland een wintersprookje)*⁵⁹ had gemaakt, waarin de verantwoordelijkheid voor de grote slachting, de vertegenwoordigers van het leger, de burgerij en de kerk, meedogenloos worden afgebeeld.

De invloedrijke kunsthistoricus en publicist Julius Meier-Graefe, die later in het proces over de door de gebroeders Wacker vervalste schilderijen van Van Gogh, als Van Gogh-kenner en expert een twijfelachtige rol zou spelen, schreef in de *Deutsche Allgemeine Zeitung* van 3 juli over *De loopgraaf* onder meer het volgende: ‘Deze loopgraaf is niet alleen slecht, maar ook schandelijk geschilderd, met een penetrant genot aan het detail... Hersenen, bloed, darmen, kunnen zo worden geschilderd dat je het water in de mond krijgt... De tweede *Anatomie* van Rembrandt met de open buik, is om te kussen. Deze Dix is – vergeeft u me het woord – om te kotsen. Hersenen, bloed, darmen worden zo gestoffeerd, zelfs niet geschilderd, dat alle dierlijke reactie tot hoogspanning wordt gedreven.’

Willy Wolfradt, een jonge kunsthistoricus die zich aan de avant-garde wijdde en voordien al de eerste monografie over George Grosz en talrijke bijdragen over de jonge kunst had geschreven, publiceerde in 1924 in het *Jahrbuch der Jungen Kunst* een artikel over Otto Dix, waarin hij tevens een bijtende repliek gaf op de kritiek van Meier-Graefe over *De loopgraaf*: ‘Men is bijzonder boos tekeer gegaan tegen het grote loopgravenstuk van het Keulse Museum. Zo noemde J. Meier-Graefe het zelfs “schandelijk”; weliswaar kunnen lijken ook “om te kussen” geschilderd zijn, deze echter zijn “om te kotsen”!.- Alstublieft! Het zou er nog aan mankeren dat deze heren bij de aanblik van deze gruwelijk uiteengereten, tegen palen en aan kapotte draden hangende kadavers, bij het zien van dit stinkende moeras van hersenen, ingewanden en plassen bloedige etter, het “water in de mond zouden krijgen”, in plaats van dat eindelijk de ontzetting in hun pensen zou toeslagen. Dit is absoluut om te kotsen en niet om de behaaglijkheid geschilderd, dit hemelschreiende stillevens van de wormen in kapotgeslagen schedels, dit waanzinnige landschap van gespietste, ineengestampte lichamen. Een zekere “indiscretie van de middelen” valt niet te ontkennen. Maar dat wordt toch ook over de oorlog gezegd – precies ook in dit schilderij. Wie zo’n arme donder van het front schildert, mijne heren, is direct onesthetisch!”⁶⁰

Omwille van de aanhoudende protesten tegen *De loopgraaf*, zag Hans F. Secker zich in 1925 genoodzaakt om de koop ongedaan te maken. Bovendien werd hij als directeur van het Wallraf-Richartz-Museum ontslagen. Zijn hele leven lang verdacht Dix de toenmalige burgemeester van Keulen, Konrad Adenauer, ervan de drijvende kracht in deze affaire te zijn geweest. De Berlijnse kunsthandelaar Karl Nierendorf, die het schilderij destijds had verkocht moest dus het schilderij terugnemen. In 1930 kochten de Staatliche Sammlungen Dresden het schilderij, eens te meer tegen de prijs van 10 000 rijksmarken. Maar daar verdween het al snel in het depot, het zogenaamde ‘griezelkabinet’. Na de machtsovername door de nazi’s verklaarde de directie van het museum dat ze het schilderij alleen maar hadden gekocht om het uit de openbaarheid te halen. In het kader van de actie ‘Entartete Kunst’ werd het samen met 259 andere werken van Dix, die in het bezit waren van Duitse musea, in beslag genomen. *De loopgraaf* werd een van de hoofdattracties van de eerst in München en daarna in veel Duitse steden getoonde tentoonstelling ‘Entartete Kunst’. In 1943 belandde het schilderij in het kader van een ruiloperatie bij de door de nazi’s gevlmachtigde kunsthandelaar Bernhard



Detail voor *De loopgraaf*



Detail voor *De loopgraaf*



Detail voor *De loopgraaf*



Detail voor *De loopgraaf*



Otto Dix, *De loopgraaf*, 1923



Goya, pl. 9, *Los Desastres de la Guerra*



Goya, pl. 19, *Los Desastres de la Guerra*



George Grosz, *Hintergrund*, 1928
pl. 16 *Waarom?*

A. Böhmer op de Heidberg bij Güstrow. Op 3 mei 1945 pleegde Böhmer zelfmoord. Het is vrijwel zeker dat het schilderij zich toen nog op de Heidberg bevond, samen met talrijke belangrijke schilderijen die uit Duitse musea waren verwijderd en die Böhmer in 1937 deels door ruil, aankoop en commissie verwierf. Op 4 november 2004 kon ik in Hamburg Peter Böhmer, de zoon van Bernhard A. Böhmer, die in 1945 twaalf jaar oud was, interviewen. Hij vertelde me dat hij zich goed kon herinneren het schilderij op de Heidberg te hebben gezien. Vermoedelijk bevond het zich tussen de talrijke opgerolde en in oliepapier verpakte schilderijen, die Böhmer had opgeladen in zijn Opel Super 6 met aanhanger, om naar het westen te vluchten. De weg daarheen was echter versperd door eindeloze vluchtelingenstromen uit het oosten. Toen op 3 mei 1945 Russische pantsers de Heidberg opreden, pleegde Böhmer samen met zijn vrouw zelfmoord. Het lot van de talrijke schilderijen, die Böhmer uit de handen van de Russen wilde redden, waaronder *De loopgraaf* van Otto Dix en *De avonturier* van George Grosz, is tot op vandaag onzeker. Het valt niet uit te sluiten dat de trofeeëncommissie die de strijdende Russische troepen volgde en doelgericht gespecialiseerd was in het ‘redden’ van cultuurgooederen, deze schat naar Rusland heeft meegenomen, waar hij mogelijk in een geheim depot op herontdekking wacht.

Goya. Los Desastres de la Guerra

De uit 80 etsen bestaande reeks *Los Desastres de la Guerra* waaraan Goya in 1810, twee jaar na de inval van de Napoleontische troepen in Spanje begon, verbeeldt op indrukwekkende manier de gruwelen van de oorlog. De oorspronkelijke titel luidde *Fatales consecuencias de la sangrienta guerra in Espana con Buonaparte (Fatale gevolgen van Spanjes bloedige oorlog tegen Bonaparte)*. In deze prenten voert Goya moord, doodslag, executies, plunderingen, verkrachtingen, gruwelijke slachtpartijen, wezinnige misdaden en grenzeloos leed ten tonele, en ook de gevolgen van zo’n oorlog: genadeloze vergelding, catastrofale hongersnood en de obligate sjoemelaars en profiteurs van een dergelijke periode. Goya verdeelde zijn cyclus – die pas in 1863, 35 jaar na zijn dood, in een kleine oplage werd verspreid – in drie delen. Het eerste deel bestaat uit de prenten 2 – 47 en gaat over de brutale oorlogshandelingen van de Franse bezetter en de niet minder brutale repressie van de Spaanse verdedigers, zowel soldaten als burgers. De prenten 48 – 64 van het tweede deel zijn gewijd aan de vreselijke uit de oorlog voortkomende hongersnood in Madrid en in grote delen van Spanje. In het derde deel, de prenten 65 – 80, hekelt Goya met humor en satire de wantoestanden in zijn land die nadat de Fransen in 1814 de aftocht hadden geblazen en koning Ferdinand VII weer de troon had bestegen, opnieuw welig tierden.

Oorlogen zijn wreed en gewelddadig. Deze Frans-Spaanse oorlog was echter bijzonder gewelddadig en wreed door het beruchte bevel van de Franse generaals om alle met wapens aangetroffen Spanjaarden, soldaten inbegrepen, te executeren en ook om alle oorden waar één Fransman werd gedood, plat te branden. Prent 37 van de reeks *Esto es peor – Dit is erger* – staat voor de vergelding van de Fransen die in het kleine stadje Chinchón alle bewoners die ze konden te pakken krijgen vermoordden. De inwoners van Chinchón hadden in een daad van zelfverdediging twee of drie Franse soldaten gedood. Als vergelding werd meer dan honderd man op de gruwelijkste wijze afgeslacht. Tegenstand werd als een misdaad gezien, die genadeloos werd afgestraft, om het even of het daarbij om soldaten of burgers ging. Naast doden, moorden en plunderen, eigenden de bezettingstroepen zich ook het recht toe vrouwen te verkrachten, vaak voor de ogen van hun weerloze echtgenoten en kinderen. Op de prenten 9, 10 en 11 van de cyclus worden deze gruwelen onopgesmukt weergegeven. Hun titels zijn *No quieren (Zij hebben het niet graag)*, *Tampoco (Ook zij niet)* en *Ni por esas (Ook voor deze niet)*. Ook de prenten 13, 19 en 31 zijn een aanklacht tegen het brutale en schaamteloze gedrag van de bezetter. *Por Qué? (Waarom?)*, luidt de titel van prent 32 die de gruwelijke moord van drie soldaten op een gevangene toont. Een vraag die ook Grosz zich stelt op prent 16 van zijn map *Hintergrund (Achtergrond)*.⁶¹ Vragen die tot op vandaag altijd weer worden gesteld, maar zonder antwoord blijven. De Franse indringers in Spanje hadden het zich gemakkelijk gemaakt. Een bevel van 9 mei 1810 negeerde eenvoudigweg het feit dat er een Spaans leger bestond, en beschouwde alle Spaanse soldaten als een bende misdadigers die standrechtelijk moesten worden geëxecuteerd. En dat gebeurde ook.

Het lijkt geen twijfel dat Dix deze reeks etsen van Goya kende en we kunnen aannemen dat de hoogwaardige etstechniek van Goya hem tot voorbeeld diende. Goya gebruikte voor zijn prenten

de gewone etstechniek en drogenaald, hij bewerkte ze met graveerijzer en bruineerstaal en maakte ook gebruik van vlaketsen, de zogenaamde lavistechniek waarbij verdund zuur met het penseel wordt aangebracht en geen lijnen, maar egale vlakken ontstaan. Bovendien paste hij op enkele prenten de toen nieuwe en modieuze aquatinttechniek toe, waarmee gelijkmatige lichte tot donkere vlakke tinten kunnen worden bereikt.

Otto Dix. De map *Der Krieg* (*De oorlog*)

Toen Otto Conzelmann aan Otto Dix ooit vroeg wat eigenlijk de bedoeling was van zijn schilderij *De loopgraaf*, kreeg hij het lapidaire antwoord: ‘Ik wilde het kwijtraken, meer niet.’ ‘Ik heb jarenlang, minstens tien jaar lang altijd die dromen gehad, waarin ik door vernielde huizen moest kruipen, waar ik niet doorheen kwam.’

In 1920 maakte Dix zijn eerste drogenaaldets. In 1922, nadat hij Karl Nierendorf had leren kennen die twee jaar eerder in Keulen zijn eerste galerie had geopend, begon Dix intensiever grafiek te maken. Op 4 september 1923 tekende hij een exclusiviteitscontract met de galeriehouders en uitgever. Tegelijk schreef hij zich aan de Academie van Düsseldorf in om er bij Wilhelm Herberholz de finesses van de aquatinttechniek, die hij nog nooit had gebruikt, te leren: ‘Zuur afwassen, aquatint erop, kortom, prachtige techniek waarmee je naar believen gradaties kan aanbrengen. De techniek is meteen ongelooflijk interessant; als je etst, word je de zuiverste alchemist’ was zijn conclusie. Voordien had Dix, bij een bezoek aan het prentenkabinet van het Kunstmuseum van Basel grafisch werk gezien van Francisco de Goya en Jacques Callot met gruwelijke beelden van oorlog en verwoesting. Het is mogelijk dat vooral het werk van Goya, die in zijn reeks *Los Desastres de la Guerra* de meest verfijnde etstechnieken had gebruikt, Dix ertoe aanzette om een vergelijkbare techniek te gebruiken. Tijdens een reis van meerdere maanden door Italië eind 1923 en begin 1924, bezocht Dix onder meer Florence en Pisa waar hij op de Campo Santo de overweldigende fresco’s van de *Triomf van de dood* en *Het laatste oordeel* van een onbekende, 14de-eeuwse meester bewonderde. In de catacomben van Palermo tekende en aquarelleerde hij geraamten.

De cyclus *Der Krieg* (*De oorlog*) ontstond in drie fasen in 1923-1924 in Saig in het Zwarte Woud en in St. Goar am Rhein, waarheen Dix platen en etsmateriaal had meegenomen. De tekeningen en gouaches die hij in de jaren 1915 tot 1918 in het veld had gemaakt, wekten in hem zeker altijd weer bepaalde herinneringsbeelden op, maar hij gebruikte ze niet als voorbeeld voor zijn grafiekreeks. Hiervoor had Dix een reeks tekeningen op klein formaat gemaakt. Deze nieuwe tekeningen verschilden grondig van diegene die aan het front waren ontstaan. Dix baseerde zich eveneens op contemporaine foto’s en prentbriefkaarten die massaal ter beschikking stonden.

Voor de prenten die in de jaren 1920 tot 1923 voorafgaand aan zijn werk voor de map *De oorlog* ontstonden, gebruikte hij bij 36 prenten op enkele uitzonderingen na de drogenaaldtechniek. Voor de reeks *De Oorlog* gebruikte hij voor het eerst de aquatinttechniek, in combinatie met gewone etstechniek en drogenaald.

De prenten werden gedrukt bij Otto Felsing in Berlijn-Charlottenburg, een van de bekendste drukkers van zijn tijd. Ze werden uitgegeven door Karl Nierendorf in een genummerde oplage van 70 exemplaren in vijf mappen, met telkens tien prenten. De uitgifteprijs bedroeg 1500 mark. Nierendorf had de verkoop van de map goed voorbereid en een kleine brochure met 24 afbeeldingen in een hoge oplage laten drukken. Bedoeling was om door een grote verspreiding van deze brochure klanten voor de map te werven, zoals hij in een brief aan Dix schrijft: ‘Voor de grote anti-oorlogsdag van de vakbonden, zijn 1500 exemplaren besteld, er zijn meer dan 500 recensie-exemplaren verstuurd. Ik heb aan alle belangrijke schrijvers een exemplaar gestuurd, waaronder een linkse krant en meer dan 200 aan de belangrijkste rechtse bladen. Verder aan 235 plaatselijke afdelingen van de *Friedensgesellschaft* (*Vredesvereniging*) en ook aan de Liga voor de Rechten van de Mens, onderwijsinstellingen enz. Meer reclame was voor een map nog nooit gemaakt.’⁶² Doch al kort daarna moest Nierendorf zijn euforie inbinden: ‘Beste Otto! Bijna alle boekhandels weigeren de map in de vitrine te zetten, uit angst dat



Otto Dix, Studie voor *Catacomben*, Palermo, 1923-1924



Otto Dix, Studie voor *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Studie voor *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Studie voor *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Studie voor *Der Krieg*, 1923-1924

men hun venster zou inslaan.’⁶³ Niettemin werd de map in de pers bijna unaniem lovend onthaald. De *Süddeutsche Zeitung* bijvoorbeeld schrijft: ‘In de hedendaagse kunst is er geen creatie die het apocalyptische gezicht en de naakte grimassen van de oorlog met eenzelfde intensiteit en directheid weergeeft. Het materiële van deze gezichten zou ondraaglijk zijn, als niet een groot plastisch vermogen de gruwel in artistieke vormen had vastgelegd.’⁶⁴

En de *Essener Arbeiterzeitung*: ‘Overal waar de verstandhouding onder de volkeren leeft, moet de artistieke en morele getuigenis van Dix bekend worden.’⁶⁵

En de *BZ am Abend*: ‘Diegene die door deze oorlogsbeelden zichzelf niet plechtig belooft om antimilitarist te worden, die is wel nauwelijks nog mens te noemen.’⁶⁶

De Franse schrijver Henri Barbusse, auteur van het anti-oorlogsboek *Le Feu* (1916), schreef bij het verschijnen over de map: ‘Diegene die deze prenten van de gruwel uit zijn hart en hoofd scheurde en voor ons uitspreidt, is in de laatste afgrond van de oorlog neergedaald. Een werkelijk groot Duits kunstenaar, onze broederlijke vriend Otto Dix, creëerde hier met felle bliksems de apocalyptische hel van de werkelijkheid... Vormeloze brokken van puntig ijzer, gas, vuur, gif... dat zijn vandaag de wapens, vooruitgang van de wetenschap en techniek, duivelse uitvindingen, laaghartige ontdekkingen speelden met de lichamen van ongelukkigen die verpletterd, bedolven, door bommen verscheurd, door tanks vermalen, met vlammen overgoten werden... gezonde lichamen waarin een brein dacht, een hart klopte!’⁶⁷

En van Max Herrmann-Neisse verscheen in 1924 in het tijdschrift *Die Aktion* volgende bijdrage, die tot het beste behoort wat tot op vandaag over deze reeks etsen van Dix gezegd en geschreven werd: ‘Tien jaar na het begin van het moordtijdperk, dat sommigen schandelijk de “grote tijd” van de Wereldoorlog durven noemen, is het officiële Duitsland en de meerderheid van de Duitse bevolking weer zover niet alleen de oude leugens over het ontstaan, doel, verloop en resultaat van deze afschuwelijke misdaad tegen de mensheid brutaal weer op te warmen, maar ook alweer te dwepen met een herhaling van deze gruwelijke slachtpartij. In plaats van berouwvol te zwijgen over de dag waarop men tien jaar geleden alle duivels van de hel losliet, in plaats van de hele wereld er niet opnieuw op attent te maken in welk lijden en nood men ze als duivelse spelbreker onderdompelde, in plaats van weduwen, wezen en oorlogsinvaliden er niet nog eens aan te herinneren wat voor kwellingen en ellende men over hen heeft gestort, vierde men de tiende verjaardag van deze noodlottige periode met alle officiële praal en alle gewichtigdoenerige maatschappelijke retoriek waarmee men bij roemrijke of vreugdevolle herdenkingsfeesten het domme en stemmingmakende spektakel opluistert. Om dit gedoe dat gevaarlijk is voor de openbare veiligheid te verstoren, verschijnt precies op tijd een werk dat een onverbiddelijk realistische herinnering is aan de oorlogstijd en grondig komaf maakt met de waardeloze leugenachtige cultus waarmee andere kunstenaars deze mensonterende gebeurtenis tot een glorierijke, verheven sport pleegden te vervalsen. Het is een eenvoudig prentenboek, dat getrouw weergeeft hoe de oorlog er in werkelijkheid uitzag, dat overweldigender en indringender dan elke voorstelling met woorden laat zien wat de staalbadtijd in werkelijkheid betekende en wat een herhaling van de jaren van slachting ons zou brengen... En precies met hun gruwelijke feitelijkheid, met hun barbaars realisme, hebben deze prenten een fantastischer en demonischer effect dan door de meest bizarre hersenschim mogelijk zou zijn. We zien gewonden, maar niet van het lichte etappesoort, voor wie de wonden een soort opschepperig versiersel was, maar gruwelijk verminkte, onvoorstelbaar gemartelde, verscheurde en geschonden mensen wier gillende schreeuw we menen te horen. We zien soldaten in doodstrijd, niet in de door huichelachtige monumentenleveranciers geliefde edele pose van ‘stervende soldaat’ maar arme, in de dood gejaagde drommels die ellendig verrekken, met afschuwelijke doodsangst in de starende ogen. Dan levenden, die in deze heksensabbat van alle losgeslagen gruwelen van angst waanzinnig worden en in het verlaten puin van een kapotgeschoten dorp als akelige spoken opduiken. We zien andere levenden, die hun verstand alleen maar behielden door het volledig uit te schakelen, die alleen nog maar automatisch en zonder nadenken vegeteren, en midden in het veld van lijken, tussen verrotting en gerochel stompzinnig voer naar binnen werken of die op een mars door de doodse velden ’s nachts uitrusten, gekleed, bepakt, met modder bedekt, zich ter plekke laten vallen om als een steen in slaap te vallen, niets meer voelende, niets meer willende, lege, onverschillige, onmenselijk gemaakte marionetten. En tot slot de dode, zeker niet “mooie lijken”, maar als een hondsvod

vernielde, verscheurde, versplinterde mensenkadavers, vormeloze vleesklompen, spartelend in de prikkeldraadversperring, opgespietst en tot onmogelijke gewrochten vervormd, geen wezens meer, maar afschuwwekkende dingen, als gedrochten van een satanisch spektakel, bedolven lichamen waarvan kop, armen, voeten als een diabolisch gewas uit de woeste hellingen van de slagvelden opschieten, of de zwarte, onherkenbare, gezwollen gezichten als vogelverschrikkers van naast elkaar gesmeten gasdoden. Op een in haar objectiviteit gewoonweg monumentale prent, is een paardenkadaver te zien; het werkt als een krachtige aanklacht met zijn stille demonstratie van het misbruikte onschuldige wezen, van het weerloze, dat in de misdaad van de mensen werd meegesleurd. En zijn er tekeningen die alleen maar het decor van de kampen afbeelden, louter landschapsbeelden zijn, maar uit deze waarheidsgetrouwe weergaven duikt de gruwel op, dood en vernieling bedreigen ons nog meer in deze getuigenissen van door mensen verpeste en verwoeste natuur, waarop de troosteloze ruïnes van een in dood decorspook veranderde nederzetting ons aanstaren, een trechterveld er totaal verlaten bijligt, alsof het een stuk is van de definitief ontvolkte, door de wereldbrand geteisterde aarde, of een vervallen loopgraaf van het spooklandschap op een Bruegeliaans beeld van de hel lijkt. Dit krasse aanschouwelijke onderwijs moet tegenover de almaar vranker zich verbreidende militaristische propaganda worden gesteld, en vooral onder de jeugd die door misdadige opvoeders, door de school en door onverantwoorde ophitsing van de partij tot een militaristische, oorlogszuchtige en bloeddorstige gezindheid wordt verleid; het moet worden verbreid als waarheidsdocument, dat de jubelende sprookjes en heldenlegendes van de leerboeken, opruiende gedichten, haatromans, cafépraat als gemene oplichterij ontmaskert en sloopt.⁶⁸

De prenten in de vijf mappen zijn niet chronologisch geordend. Ervaringen uit het jaar 1916 staan naast andere uit het jaar 1918. Bijvoorbeeld in de eerste map, waar na prent 2 *Verschüttete (Januar 1916, Champagne)*, 3, *Gastote (Templeux-La-Fosse, August 1916)* en 6, *Verwundeter (Herbst 1916, Bapaume)*, prent 7 volgt: *Bei Langemark (Februar 1918)*, en dan weer blad 10, *Fliehender Verwundeter (Sommeschlacht, 1916)*.

Kunstenaar en uitgever hebben bij de publicatie van de mappen heel bewust geen begeleidende tekst voorzien. Elke prent vertelt indringend zijn eigen verhaal. Niettemin willen we hier proberen om op basis van de oorlogservaringen van Dix en getuigenis van veel van zijn tijdgenoten die de Eerste Wereldoorlog hebben meegemaakt, ze van een korte commentaar te voorzien.



Otto Dix, Studie voor *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Studie voor *Der Krieg*, 1923-1924

- De veldpostbriefkaart aan Helene Jakob bevindt zich in privébezit. 46 veldpostbriefkaarten aan Helene Jakob bevinden zich in Kunstgalerie Gera.
- Max Liebermann in: *Kriegszeit, Künstlerflugblätter*, Verlag Paul Cassirer Berlin, nr. 1, 31 augustus 1914, titelpagina.
- Max Liebermann in: *Kriegszeit, Künstlerflugblätter*, Verlag Paul Cassirer Berlijn, nr. 2, 7 september 1914, titelpagina.
- George Grosz, 18 januari 1917. Brief aan Otto Schmalhausen, in: *George Grosz. Briefe 1913-1959*, uitgegeven door Herbert Knust, Rowohlt Verlag Reinbek, 1979, p. 46.
- George Grosz, Berlin-Südende, einde september 1915. Brief aan Robert Bell, in: zie noot 7, p. 30.
- George Grosz, 1916/1917. Brief aan Robert Bell, in: zie noot 7, p. 42/45.
- George Grosz, 18 januari 1917. Brief aan Otto Schmalhausen, in: zie noot. 7, p. 46.
- George Grosz, Res. Laz. Görden, Station B. W. 1, 15 maart 1917. Brief aan Otto Schmalhausen, in: zie noot. 7, p. 48.
- George Grosz en Wieland Herzfelde, *Die Kunst ist in Gefahr. Drei Aufsätze*, Der Malik-Verlag Berlijn, 1925, p. 18-19 en p. 31-32.
- Max Beckmann, V., 7 juni 1915, Brief aan Minna Beckmann-Tube, in: *Max Beckmann, Briefe, Band I: 1899-1925*, Bezorgd door Uwe M. Schneede, Piper München, 1993, p. 140.
- Max Beckmann, 14 september 1914, in: zie noot 13, p. 91.
- Max Beckmann, G., 11 oktober 1914, in: zie noot 13, p. 100.
- Max Beckmann, Kortrijk, 24 februari 1915, in: zie noot 13, p. 101-102.
- Max Beckmann, Kortrijk, 2 maart 1915, in: zie noot 13, p. 103.
- Max Beckmann, 4 maart 1915, in: zie noot 13, p. 103-104.
- Max Beckmann, V., 5 maart 1915, in: zie noot 13, p. 114-115.
- Max Beckmann, V., 12 april 1915, in: zie noot 13, p. 115-116.
- Max Beckmann, Brussel, 16 april 1915, in: zie noot 13, p. 116.
- Max Beckmann, V., 17 april 1915, in: zie noot 13, p. 116-117.
- Max Beckmann, V., 18 april 1915, in: zie noot 13, p. 118.
- Max Beckmann, V., 20 april 1915, in: zie noot 13, p. 119-120.
- Max Beckmann, V., 26 april 1915, in: zie noot 13, p. 121.
- Max Beckmann, V., 28 april 1915, in: zie noot 13, p. 123-124.
- Max Beckmann, V., 7 juni 1915, in: zie noot 13, p. 140.
- Max Beckmann, V., 8 juni 1915, in: zie noot 13, p. 141.
- Ludwig Meidner, 'Septemberschrei. Hymnen, Gebete, Lästerungen', Verlag Paul Cassirer Berlijn, 1920, uit: *Hymne der Bruderliebe*, p. 34.
- Citaat uit een veldpostbrief van Max Ernst, 1917, als inleiding tot een essay van Walter Cohen in: *Max Ernst. Seine Anfänge*, tentoonstellingscatalogus van Galerie Alfred Flechtheim, Berlijn 1929, p. 2.
- Brief gekleefd in familieboek van Philipp Ernst. Privéverzameling Keulen. Afgedrukt in de bijdrage van Jürgen Pech 'Daß ich nicht tot bin, freut mich', in: Karl Riha, Jörgen Schäfer (red.): *Fatagaga-Dada. Max Ernst, Hans Arp, Theodor Baargeld und der Kölner Dadaismus*, Anabas Verlag Gießen, 1995, p. 29.
- Max Ernst, Perthes, 1 maart 1915, in: zie noot 31, p. 32.
- Max Ernst, 19 september 1915, in: zie noot 31, p. 40.
- Max Ernst, 'Some Data on the Youth of M.E. (as told by himself)', in: *View*, 2nd Series, nr. 1, april 1942, p. 28-30. Duitse vertaling in: 'Einiges aus Max Ernst Jugend, von ihm selbst erzählt', tentoonstellingscatalogus *Max Ernst. Gemälde und Graphik*, Brühl, 1951, p. 93.
- Franz Marc, 23 december 1914. Brief aan zijn vrouw Maria, in: Franz Marc *Briefe aus dem Feld*, Rembrandt-Verlag Berlijn, 1940, p. 38.
- Franz Marc, 2 september 1914, in: zie noot 35, p. 5.
- Franz Marc, 6 september 1914, in: zie noot 35, p. 6.
- Zie noot 35
- Franz Marc, 23 december 1914, in: zie noot 35, p. 37-38.
- Franz Marc, december 1914, in: zie noot 35, p. 39.
- Franz Marc, 27 december 1914, in: zie noot 35, p. 41.
- Franz Marc, Nieuwjaar 1915, in: zie noot 35, p. 42-43.
- Franz Marc, 2 januari 1915, in: zie noot 35, p. 43-44.
- Franz Marc, 6 april 1915, in: zie noot 35, p. 57-59.
- Franz Marc, 8 april 1915, in: zie noot 35, p. 61.
- Franz Marc, 23 juni 1915, in: zie noot 35, p. 78.
- Franz Marc, 9 oktober 1915, in: zie noot 35, p. 96.
- Franz Marc, 1 december 1915, in: zie noot 35, p. 113-114.
- Franz Marc, 4 februari 1916, in: zie noot 35, p. 135.
- Franz Marc, 17 februari 1916, in: zie noot 35, p. 145-146.
- Franz Marc, 27 februari 1916, in: zie noot 35, p. 147.
- Franz Marc, 29 februari 1916, in: zie noot 35, p. 148.
- Franz Marc, 2 maart 1916, in: zie noot 35, p. 149.
- Franz Marc, 2 maart 1916, in: zie noot 35, p. 150.
- Franz Marc, 4 maart 1916, in: zie noot 35, p. 151.
- Ignaz Wrobel (pseudoniem van Kurt Tucholsky) 'Der bewachte Kriegsschauplatz', in: *Die Weltbühne. Wochenschrift für Politik, Kunst, Wirtschaft*, opgericht door Siegfried Jacobsohn. Met medewerking van Kurt Tucholsky, geleid door Carl v. Ossietzky, Verlag der Weltbühne Charlottenburg (Reprint Athenäum Verlag Königstein, 1978), 27ste jaargang, 4 augustus, tweede semester 1931, p. 191 en 192.
- Otto Conzelmann, in: zie noot 2: 'III. *Der Schützengraben*, 1920-1923', p. 135-136.
- Max Liebermann in: *Mannheimer Tageblatt*, 10 oktober 1924.
- Het schilderij *Deutschland, ein Wintermärchen (Duitsland, een wintersprookje)* (1918, 215 x 200 cm) van George Grosz, werd samen met het oorlogsschilderij *45% Erwerbsfähig (45% Valide)* (1920, 150 x 200 cm) van Otto Dix op de 'Erste Internationale DADA-Messe' in 1920 in Berlijn tentoongesteld. Beide schilderijen zijn thans zoek geraakt.
- Willi Wolfradt, 'Otto Dix', in: *Der Cicerone*, JG. XVI. 2., 24 januari 1924, Georg Biermann (red.) Verlag Klinkhardt & Biermann Leipzig, p. 943ff. Hetzelfde artikel verscheen nogmaals einde 1924 in: *Jahrbuch der Jungen Kunst*, Georg Biermann (red.), Verlag Klinkhardt & Biermann Leipzig, p. 287.
- George Grosz *Wofür? (Waarom?)*. Prent 16 van de map *Hintergrund (Achtergrond)*. Der Malik-Verlag Berlijn, 1928.
- Niet gedateerd aan beide zijden beschreven brief van Karl Nierendorf aan Otto Dix, Germanisches Nationalmuseum Nürnberg. Gedeeltelijk afgedrukt in: Anja Walter-Ris *Kunstleidenschaft im Dienst der Moderne. Die Geschichte der Galerie Nierendorf Berlin/New York 1920-1995*. Zürich Inter Publishers, 2003, p. 127-128.
- Zoals noot 62.
- Afgedrukt in tentoonstellingscatalogus *Otto Dix*, Galerie Neumann-Nierendorf, Berlijn, Das Kunstarchiv Verlag GmbH Berlijn, 1926, p. 15-17.
- Zoals noot 64.
- Zoals noot 64.
- Bij de tekst van Henri Barbusse werd het restant van de oplage van het boek *Der Krieg. 24 Offsetdrucke nach Originalen aus dem Radierwerk von Otto Dix* gevoegd. Verlag Karl Nierendorf Berlijn, 1924.
- Max Herrmann-Neisse, 'Otto Dix. Der Krieg' in: *Die Aktion*, XVde jaar, uitgegeven door Franz Pfemfert, Verlag Die Aktion Berlin-Wilmersdorf.

1. Het oorlogsdagboek van Dix, met op het omslag de vermelding 'Uttf.-/DIX/Feld.MG.ZUG/390' bevindt zich in Galerie Albstadt, Städtische Kunstsammlungen, Albstadt.

2. Otto Conzelmann 'Der andere Dix. Sein Bild vom Menschen und vom Krieg'. Klett-Cotta Stuttgart, 1983, in: *Der Krieg*, p. 78. Door Conzelmann 1949 opgetekend na een gesprek met Dix.

3. Otto Dix. Brief aan Helene Jakob, Maurois, 15 augustus 1916. Privébezit.

Ralph Jentsch

VORWORT

Das Abendland beruft sich im Wesentlichen auf die ethischen und moralischen Werte des Christentums und auf die Kultur, die die europäischen Völker auf der Grundlage der griechischen Philosophie und des römischen Rechts geschaffen haben. Doch unabhängig davon sind die Jahrhunderte aber auch durch Kriege geprägt, durch gewaltsame Austragungen von ideologisch und politisch motivierten Streitigkeiten zwischen einzelnen Staaten. “Der Krieg ist die Fortsetzung der Politik mit anderen Mitteln”, lautete Clausewitzs Devise, wobei das Militär sich der Politik, die Politik sich dem Militär unterordnet, um die von beiden bestimmten Zielsetzungen zu erreichen.

Wesentlicher Bestandteil des christlichen Glaubens und der christlichen Sittenlehre sind die Zehn Gebote. “Du sollst nicht töten”, lautet das fünfte Gebot. Doch wird in den Krieg gezogen und getötet in der Hauptsache um das zu erlangen, was das zehnte Gebot strikt verbietet: Die Bereicherung an Hab und Gut des Nächsten. Dazu zählt auch die gewaltsame Einverleibung dessen Landes und die Deportierung seiner Bevölkerung.

Der Einfallsreichtum, einen Krieg zu rechtfertigen, kennt keine Grenzen, wie uns die Geschichte an vielen Beispielen lehrt, und zahlreiche spitzfindige wie zynische Wortschöpfungen billigen den Rechtsbruch, die Annullierung völkerrechtlicher Vereinbarungen. So ist die Rede vom gerechten Krieg, vom Verteidigungskrieg, dem Krieg, der aus vertraglichen Verpflichtungen resultiert, dem Angriffskrieg, um einem bevorstehenden Übergriff des Gegners zuvorzukommen, dem Präventivkrieg zur Verhinderung der Übermacht eines einzelnen Staates und nicht zuletzt vom totalen Krieg, jenem, der nicht mehr ausschließlich gegen die feindlichen Streikräfte geführt wird, sondern der die Vernichtung der Zivilbevölkerung, der Wohngebiete und der Produktionsstätten zum Ziel hat.

Zogen in früheren Jahrhunderten meist Berufskrieger und bezahlte Söldner in den Krieg, wurde im 19. Jahrhundert die allgemeine Wehrpflicht eingeführt. Ohne Möglichkeit sich einer Einberufung zu entziehen, konnte, ungeachtet der Stellung, Veranlagung oder Herkunft, jeder wehrdienstfähige Mann zum Kriegsdienst eingezogen und zum Töten gezwungen werden. 1915 wurde in Deutschland der Begriff der “Wehrtauglichkeit” eingeführt. Das berüchtigte “k.v.”, das die Stabsärzte nach einer Gesundheitsuntersuchung dem Wehrpflichtigen bescheinigten, belegt zweierlei: den Zynismus des Sprachgebrauchs “kriegsverwendungsfähig” und die kriegerische Absicht des Militärs. Nicht minder zynisch waren die Formulierungen, mit denen man die für den Krieg Untauglichen aussonderte: “dienstunbrauchbar”, “dauernd kriegsunbrauchbar”.

Einführung neuer Waffen, Erfindungen und Verbesserungen der Kampfmittel sowie eine Optimierung strategischer Kriegsführung gaben den Militärs eine Vernichtungsmaschinerie von verheerender Wirkung in die Hand. Vorläufiger Höhepunkt moderner Zerstörung war die Zündung amerikanischer Atombomben über den japanischen Städten Hiroshima und Nagasaki. Zwar hatte die Haager Landkriegsordnung, ein Bestandteil der Friedenskonferenzen von 1899 und 1907, versucht, Regeln für den Schutz humanitärer Völkerrechte im Falle kriegerischer Auseinandersetzungen zu etablieren und einen Bruch jener als Kriegsverbrechen zu verurteilen. Des weiteren versuchte man mit den Genfer Vereinbarungen ein Abkommen zum Schutz der Verwundeten und Kranken zu treffen. Beide Vereinbarungen greifen jedoch erst dann, wenn der Krieg bereits ausgebrochen ist, anstatt bereits eine Kriegserklärung als einen verbrecherischen Akt zu geißeln. Auch der 1928 von vielen Staaten ratifizierte Kellogg-Pakt, in dem die Unterzeichnenden sich verpflichten, auf den Krieg als Mittel nationaler Politik zu verzichten und Streitfälle auf friedliche Weise beizulegen, hat weder Kriege verhindert noch Frieden in die Welt gebracht.

Nach wie vor geht es in einem Krieg, egal wie und wo er geführt wird, um die Vernichtung des Feindes. Dabei wird heute immer noch darüber gestritten, welche Waffen erlaubt sind und welche geächtet werden sollen. Tret- und Streuminen sollen verboten werden. Indes sind Handgranaten, Flammenwerfer, Maschinengewehre, Kanonen, Mörser und Bomben noch immer erlaubt. International getroffene Vereinbarungen regeln den Umgang mit Kriegsgefangenen und fordern ein humanes Vorgehen. Dabei hätte manch Gefangener, würde er die Gelegenheit dazu gehabt haben, die gegnerischen Soldaten vor seiner Gefangennahme umgebracht. Sie zu töten war seine Aufgabe und Pflicht.

Otto Dix äußerte einmal in einem Gespräch, dass er seine Kriegsbilder nicht aus dem Grund gemacht habe, um den Menschen zu bessern. “Loswerden wollt ichs”. Seine Radierungen zum Krieg zeigen die Hölle, die er erlebt hat.



Ralph Jentsch

LÄUSE, RATTEN, DRAHTVERHAU, FLÖHE, GRANATEN, BOMBEN, HÖHLEN, LEICHEN, BLUT, SCHNAPS, MÄUSE, KATZEN, GASE, KANONEN, DRECK, KUGELN, MÖRSE, FEUER, STAHL, DAS IST DER KRIEG! ALLES TEUFELSWERK!



Otto Dix als Soldat, 1914

Diese lakonische, den Krieg in seinen finstersten Seiten erfassende Aufzählung apokalyptischer Begriffe notierte Dix in sein kleines Kriegstagebuch, das er mit ins Feld genommen hatte, und in das er neben spontanen Skizzen, Zitaten und Gedankensplittern auch die Namen seiner „Leute“ eintrug, für die er als Unteroffizier verantwortlich war.¹

„Ein Merkbuch der Erkenntnisse“ nennt der Dix-Biograph Otto Conzelmann diese einzigartige Agenda des Kriegsalltags, die Dix 1918 aus dem Krieg nach Hause brachte. In einer der vielen Begegnungen mit Conzelmann berichtet Dix ihm über seine ersten Fronterlebnisse:

„Schon die Eindrücke auf dem Wege zur Front waren furchtbar. Verwundete und die ersten Gaskranken mit eingefallenen gelben Gesichtern wurden gerade nach hinten gebracht. Dann ging es hinein in das verbiesterte Grabensystem des Stellungkrieges, in die aufgewühlten kreideweißen Graben der Champagne, wo man von Leichengeruch der herumliegenden Toten gepeinigt, den Tag über in einem schlammigen Wellblechunterstand hockt und höchstens in der Nacht herauskommt. Grenzenlos und verwirrend durchzieht das Netz der unterirdischen Stellungen die Erde mit seinen Kampf- und Nebengräben, mit seinen Unterständen, Sappen und Stollen, kilometerlangen überdeckten Laufgräben. Endlos und öde, auf- und abwogend, höchstens von ein paar zerschossenen schwarzen Kiefern unterbrochen, dehnt sich davor eine weiße, graugelbe Totenlandschaft. – Später, an der Somme, war es ein Meer von Staub und Feuer, von platzenden Granaten.“²

Und in einem Brief an Helene Jakob in Dresden berichtet Dix über die mörderischen und verlustreichen Kämpfe der Sommeschlacht, an der er teilgenommen hatte: „Gott sei Dank sind die furchtbaren Tage an der Somme vorüber. Wir sind am 12. durch Bayern abgelöst worden. Unsere Stellung war rechts des vielgenannten Gehöftes Monacu. Unsere Kompanie war drei Wochen dort eingesetzt, und wir lösten uns immer nur alle 2 Tage ab... Ich lag noch mit anderen MG in der Stellung, Braune Erde! Auf die zweite Stellung, in der das Regiment 102 nach altem Brauch nachts die Gräben vertieft hatte, fing der Franzmann, der auf der Höhe liegt und alles herrlich beobachten kann, am 3ten Tage an, mit 28-igern zu trommeln, dazwischen 15-er und kleinere Kaliber. Es war furchtbar! Die Stellungen wurden so umgeackert, daß man keinen Graben mehr sah. Ich saß mit meinem Gewehr und meinen Leuten in einem minierten Stollen. Bei jedem Schuß drohte unsere Bude zusammenzufallen. Als es immer schlimmer wurde, rückten 3 meiner Leute ab. Da saß ich nun dort mit einem. Ich war entschlossen zu bleiben. Plötzlich haut uns eine 28er so viel Dreck ins Loch, daß wir bis an die Brust drin steckten. Das Gewehr war verschüttet, ausgraben war in der Eile unmöglich. Ich rückte also immer mehr in den nächsten Stollen weiter links (von rechts fing die Schießerei an). Jetzt ging es auch links los, und dem Gewehrführer, der am Eingang stand, schlug es beide Trommelfelle durch. Ausreißen! Ich rückte etwas weiter links, die anderen rennen in wilder Flucht nach hinten. In einem kleinen Erdloch, 1 m hoch, 2 m lang, lag ich noch allein, mit einem Infanteristen stundenlang im Trommelfeuer... Die folgenden Tage waren noch furchtbarer. Im ganzen sind 12 Maschinengewehre verlorengegangen... Am 10. Tag lag ich mit einem Gewehr. Wir hatten die neue Stellung verlassen müssen und uns 30 m weiter hinten an einem Steilhang eingegraben. Dort zwischen Gre. Rgt. 100, Trommelfeuer von früh ½ 11 bis abends nur mit 28-igern. Diesmal nach dem Steilhang. Die Verluste dieses Regiments sind furchtbar. Am Abend griff der Feind an. Wegen des Nebels schoß eine Batterie zu kurz und schoß in unseren Steilhang. Furchtbare Bestürzung, schreckliche Verluste. Die Leichen lagen herum, Arme und Beine flogen. Von der 6. Komp. dieses Rgt. bleiben 9 Mann übrig.“³



Otto Dix als Soldat, 1914

Etwa 300 Feldpostbriefe und -karten schreibt und versendet Dix in den vier Jahren seines Kriegsdienstes. Hauptadressatin ist Helene Jakob, die Tochter des Hausverwalters der Dresdner Kunstgewerbeschule, die Dix 1910 in Dresden kennengelernt hatte, und zu der er einen intensiven und lebendigen Briefkontakt,

oft auch in Esperanto, aufrecht erhält. Doch neben Kriegstagebuch und den vielen Karten und Briefen, die er versendet, sind es die Zeichnungen und Gouachen, in denen er das Grauen und das Gemetzel, die Trostlosigkeit und Ausweglosigkeit des entnervenden Kriegsalltags, aber auch die makabre Schönheit des bislang Ungesehenen und Ungeahnten schildert. Die Formate, in der Regel nicht größer als 30 x 40 cm, passen in seinen Tornister. Ebenso das Malmaterial, Kreide, Tuschen, Gouachen. Über 600 Zeichnungen und Gouachen entstehen in diesen vier Jahren Kriegseinsatz. In kleinen Paketen schickt Dix diese Blätter an seine Freundin Helene Jakob nach Dresden, die diesen Schatz für ihn hütet und aufbewahrt.⁴

George Grosz, Max Beckmann, Ludwig Meidner, Max Ernst und Franz Marc in persönlichen Zeugnissen zum Kriegsgeschehen

Unzählig sind die Schriften, Bücher, Aufsätze und Dokumentationen über die Erlebnisse von Kriegsteilnehmern aus der Zeit des I. Weltkriegs. Es gibt erschütternde Briefe und Berichte von gefallen Soldaten, letzte Lebenszeichen von Menschen, die ohne Möglichkeit einer Gegenwehr zum Kriegsdienst gezwungen wurden, gezwungen zum Töten, und die dann letztlich selbst Opfer der alles verschlingenden Kriegsfurie geworden sind. Es gibt aber auch heroisierende Bekenntnisse zu diesem Krieg, von dem man sich eine Erneuerung Deutschlands erhoffte, eine Erneuerung, die, ohne der Tatsache Rechnung zu tragen, dass hier für eine Idee gemordet wurde, letztlich illusorisch war. Und es gibt Stellungnahmen zu diesem Krieg aus rechten Kreisen, der Politik und des Militärs, die ihn schließlich als verloren bezeichneten und sich für eine Revanche stark machten, die mehr oder weniger dieselben Kriegsziele wie 1914 und die Jahre zuvor im Auge hatte.

Im Zusammenhang mit Otto Dix ist es interessant zu untersuchen, wie Künstlerkollegen reagierten, die das Schicksal einer nicht zu umgehenden Einberufung teilten. Viele meldeten sich freiwillig zu dem ohnehin bevorstehenden Kriegseinsatz, um einen Einfluss auf die Waffengattung bzw. den Truppenteil nehmen zu können. Andere meldeten sich aus Begeisterung freiwillig. Vaterländische Parolen, ausgegeben von allen Kreisen der Bürgerschaft, Politik und des Militärs, heizten die explosive Atmosphäre zusätzlich auf. Kaiser Wilhelm II. hatte am 1. August 1914 vom Balkon des kaiserlichen Schlosses einer jubelnden Menge zugerufen: „Ich kenne keine Parteien mehr, nur noch Deutsche“. Dieser als historisch empfundene Ausspruch wurde im August 1914 in der ersten Nummer der von Paul Cassirer in Berlin verlegten Zeitschrift *Kriegszeit. Künstlerflugblätter* von Max Liebermann mit Darstellung der Balkonrede zitiert.⁵ Die darauffolgende September-Nummer der Zeitschrift zeigte unter anderen Beiträgen einen von Liebermann gezeichneten, Säbel schwingenden Reiter, darunter die Parole: „Jetzt wollen wir sie dreschen!“⁶

George Grosz war von Anfang an Kriegsgegner und einer der Wenigen, der dem Kriegsausbruch nicht nur skeptisch begegnete, sondern ihn in Briefen, Pamphleten und Zeichnungen auf das heftigste bekämpfte. Max Beckmann, der sich freiwillig als Sanitäter gemeldet hatte, erlitt im Krieg einen Nervenzusammenbruch. Hereingefallen auf die deutsche Propaganda, schrieb er aus dem besetzten Belgien einen Brief an seine Frau, in dem er der Hoffnung Ausdruck gibt, Brüssel möge deutsch bleiben, denn er könne sich durchaus vorstellen, hier längere Zeit zu leben. Aus Ludwig Meidners *Hymne an die Bruderliebe* spricht überzeugend wahre Menschenliebe. Max Ernst wünschte den Belgiern ihr von den Deutschen besetztes Land zurück. Von unglaublicher Uneinsichtigkeit zeugen dagegen die Briefe, die Franz Marc seiner Frau Maria aus dem Feld schreibt. Maria äußerte in ihren Briefen große Bedenken über seine Deuschtümelei. Franz Marc dagegen bereute es keinen Tag, sich ins Feld gemeldet zu haben, denn er war von einem Sieg Deutschlands überzeugt. Dass die Franzosen sich der deutschen Eindringlinge so heftig erwehrten, verwunderte ihn zutiefst. Der Gedanke, dass ein solches Vorgehen im fremden Land moralisch oder völkerrechtlich verwerflich sein könnte, kam ihm nicht in den Sinn. Im Dezember 1914 veröffentlichte er einen Beitrag in der Berliner *Vossischen Zeitung*, der mit dem Satz endete: „Das Deutschtum wird nach diesem Krieg über alle Grenzen schwillen“.

Die folgenden Zitate geben einen Einblick in das Denken und Verhalten der genannten Künstler; sie mögen das Unfassbare des Geschehens dieser Jahre etwas erhellen.



Otto Dix, *Selbstporträt*, 1916
Feldpostkarte



George Grosz, *Granatloch*, 1915



George Grosz, *Tote*, 1915



Kriegszeit, 1914



George Grosz, *Rückzugstrasse*, 1915

George Grosz

„Dunkel ist um mich alles, und beinschwarz flattern die Stunden fort. Lieber Schm. , ich bin bei Gott nicht mehr fröhlich, mein Menschenhaß ist ins Ungeheure gewachsen.“⁷
Aus einem Brief vom 18. Januar 1917

Ausgang September 1915. Brief an Robert Bell
„...abermalige Einberufung. Himmel, wann werden wir stark genug sein, uns wehren zu können – aber die Landschaft ist wieder trübe und proletisch verräucher – wir stehen abermals vor einem neuen Chaos. Zweitausend Jahre zurückgeworfen ist die von Optimisten so oft hoch besungene Menschheit (Deine und meine Brüder! Jesus Christus – ha! ha!). Die Soldaten werden in die Kirche zum Gottesdienst kommandiert und rechtsstehende Blätter faseln von der Wiedergeburt des christlichen Ideals. (...) Meine Zeit, die ich an der Kandare des Militarismus verbracht habe, war ein ständiges Wehren – und ich weiß, ich habe keine Handlung getan, die mich nicht im tiefsten Grunde anwiderte.“⁸

1916/1917. Brief an Robert Bell
„... Tag für Tag erhält mein Deutschenhaß durch das unmöglich Häßliche, Unästhetische (jawohl!), schlecht, überaus schlecht gekleidete seiner deutschesten Bürger, neue sehr lichterloh brennende Nahrung. Hier stehe es für Dich: Ich fühle keine Verwandtschaft mit diesem Menschenmischmasch.“ „Rasse ist ein Begriff, der einem scharfen Beobachter nicht geeignet erscheint, ihn den Deutschen zu geben. Was sehe ich, seitdem keine Ausländer mehr in Deutschland leben: nur ungepflegte, dicke, deformierte, häßlichste Männer und Frauen (vor allem), degenerierte (obwohl ein dicker roter fettig schlapper Mann hier als ‚stattlicher Herr‘ gilt), mit schlechten Säften (vom Bier), mit zu dicken und zu kurzen Hüften (...). (Welch Glück, daß ich kein Deutscher bin!) Es ist eine sich immer erneuernde Qual, als Sehender unter all diesen stinkenden Blinden zu leben – und dabei haben diese Menschen (Christus, den Ich gestürzt habe, spricht, welch Hohn, von meinen lieben Brüdern, Trottelumreligion) die positive Macht, sie zwingen Mich zu ihren Diensten, indem sie Mich einfach zu Militärdiensten einziehen oder sonstwie erschießen lassen. Welche merkwürdigen Begriffe von Menschlichkeit, frage ich Mich: wozu haben alle die einzelnen Philosophen gelebt, die nach Schulsprache: uns Menschen “(mich?) hinaufführen sollen.” Es ist wahr, ich bin ein Gegner des Krieges, das heißt, ich bin ein Gegner jedes System, das (welches) *Mich* zwingt – vom Standpunkt einer ästhetisierenden Anschauung allerdings freue ich mich über jeden Deutschen, der auf dem Feld der Ehre (wie schön) den Heldentod stirbt. Deutsch sein heißt immer: geschmacklos sein, dumm häßlich, dick, unelastisch – heißt: mit 40 keine Leiter besteigen können, schlecht angezogen sein. Deutsch sein heißt: reaktionär schlimmster Sorte, heißt: unter hundert wäscht sich mal einer den ganzen Körper. (N. B. Die deutsche Frau ist überhaupt diskussionslos.) – Pause. Augenblicklich befinde ich Mich abermals in jener überaus reizvollen Stellung eines Jünglings, der kurz vor der zweiten Einstellung zum Vaterlandsdienste steht. Ach, es ist so schön, über das Schicksal, das (welches) Mir bevorsteht, nichts zu wissen, es lähmt so angenehm, auch in wirtschaftlicher Beziehung. Gott, sind das (dieses) große Zeiten, wie danke ich Dir, Herrgott (verzeihe, wenn ich Dich störe) dafür, daß (so daß) Ich dieses alles erleben durfte (Original stammt von Wilhelm dem II., deutscher Kaiser und König von Preußen). – Pause. (...) Man fragt sich, wie ist es möglich, daß (so daß) es Millionen von Menschen gibt, ohne Geist, ohne nüchterne Beobachtung des realen Geschehens, Menschen, denen man von klein auf in den Schulen Sand in die dummen wäßrigen Augen streute, deren geist man mit den Attributen verdummender Reaktion vollfüllte wie: Gott, Vaterland, Militarismus. Wie ist es möglich, daß man sich öffentlich als eines der aufgeklärtesten Völker brüstet – wo doch in den Schulen schon die schlimmsten Grundsätze verbreitet werden, Grundsätze, die von vornherein jede Freiheit des Individuums knebeln, ihn dafür aber zu einem Herden- und Massentier erziehen, ohne eigenes Denken, Fühlen, *Wollen*.“⁹

18. Januar 1917. Brief an Otto Schmalhausen
„Ich bin eingezogen worden, so am 4. ungefähr (augenblicklich sind ja meine Gedanken klar) – doch schon am 5. wurde ich in dieses Höllenlazarett eingeliefert, wo ich noch liege. Dunkel ist um mich alles, und beinschwarz flattern die Stunden fort. Lieber Schm., ich bin bei Gott nicht mehr fröhlich, mein Menschenhaß ist ins Ungeheure gewachsen, trotzdem stimmt mich meine Lage nicht elegisch noch sentimental. Mir scheint es, als werde ich langsam dem Trübsinnswahn entgegengehen. Ich muß hier die Sünden büßen, die mein zweiter unterbewußter Mensch begeht – ich durchschreite die blanke Hölle.“¹⁰

15. März 1917. Brief an Otto Schmalhausen

„Meine Nerven gingen entzwei, ehe ich dieses Mal nah Front verweste Leichen und stechenden Draht sah – vorerst hat man mich unschädlich gemacht, interniert, zur speziellen Begutachtung meiner noch in Frage kommenden Dienstfähigkeit. Die Lage ist die: entweder man schickt mich d. u. at home, oder aber wieder retour zur Landstürmertruppe nach Groß-Brensen bei Guben! Das bedeutet dann abermals den Zusammenbruch! Jahrelang hat man an sich gearbeitet, gefeilt, gebaut – nun geht es eben nicht mehr, sich sofort so um- und einzustellen, wie es eine jeweilige Machtkategorie haben möchte – geht niemals! Lieber – verpflanz den Baum in eine andere Erde, er geht ein – so mir. Die Nerven, jede kleinste Faser, Abscheu, Widerwillen – nun meinerwegen krankhaft – jedenfalls totales Versagen, selbst allmächtigstem Paragraphenzwang gegenüber.“¹¹

George Grosz in: *Die Kunst ist in Gefahr*, Berlin 1925

„Der Ausbruch des Krieges machte mir klar, daß die Masse, die unter der Suggestion der Presse und des militärischen Gepränges begeistert durch die Straßen zog, willenlos war. Der Wille der Staatsmänner und Generale beherrschte sie. Auch über mir spürte ich diesen Willen, war aber nicht begeistert, da ich die individuelle Freiheit bedroht sah, in der ich bis dahin lebte. Ich wünschte, in Distanz zu den Menschen und ihren Einrichtungen meinen Bedürfnissen zu leben – nun lief ich Gefahr, zur militärischen Gemeinschaft mit den mir so verhaßten Menschen gezwungen zu werden. Mein Haß konzentrierte sich auf die, die mich dazu zwingen wollten. Den Krieg betrachtete ich als eine ins Ungeheuerliche ausgeartete Erscheinungsform des üblichen Kampfes um Besitz. (...) Die Menschheit bemächtigt sich seit einem Jahrhundert im größten Maßstabe der Produktionsmittel der Erde. Gleichzeitig nimmt der Kampf der Menschen untereinander um den Besitz dieser Mittel immer umfassendere, die Menschen ausnahmslos in seinen Strudel ziehende Formen an. Es gibt Arbeiter, Angestellte, Beamte, Reisende – Aktionäre, Unternehmer, Händler, und Finanzmenschen. Der Rest ist Etappe der beiden Fronten. Dieser Kampf ums Dasein der in eine ausbeutende und in eine ausgebeutete Hälfte getrennten Menschen heißt in seiner schärfsten und letzten Form: Klassenkampf.“¹²

Max Beckmann

„...eine wüste Quälerei ist das Leben – ich wollte, ich säße auf dem Mars, läse den Titan und schlief“¹³

Aus einem Brief vom 7. Juni 1915

14. September 1914. Brief an Minna Tube-Beckmann

„*Alea es jacta!* ich bin freiwilliger Krankenpfleger und bleibe hier. Hoffe in zirka vierzehn Tagen nach Rußland mitzukommen.“¹⁴

G., den 11. Oktober 1914. Brief an Minna Beckmann-Tube

„Draußen das wunderbar großartige Geräusch der Schlacht. Ich ging hinaus durch Scharen verwundeter und maroder Soldaten, die vom Schlachtfeld kamen und hörte diese eigenartige schaurig großartige Musik. Wie wenn die Tore zur Ewigkeit aufgerissen werden ist es, wenn so eine große Salve herüberklingt. Alles suggeriert einem den Raum, die Ferne, die Unendlichkeit. Ich möchte, ich könnte dieses Geräusch malen. Ah, diese Weite und unheimlich schöne Tiefe! Scharen von Menschen ‚Soldaten‘ zogen fortwährend nach dem Zentrum dieser Melodie, der Entscheidung ihres Lebens entgegen.“¹⁵

Courtray, 24. Februar 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube

„Courtray ist eine reizende alte flandrische Stadt und ich habe, abgesehen von den tragischen, mich bis ins Tiefste aufregenden und aufwirbelnden Erlebnissen, die nun aber vorüber sind, auch manches Merkwürdige und Lustige erlebt. Habe mit meinen belgischen Quartierleuten, einer alten Jungfer mit einem rassigen, schwarzhaarigen van Goghgesicht und einem zwerghaften alten Brüderlein, sehr amüsante Abende verlebt, an denen wir über England und Belgien, Gott und die Politik, Weißbrot und Zimmermiete Endloses geschwätzt haben, alles in meinem schlechten Französisch und die beiden in harten, flandrischen Akzenten, dazu Grog und draußen der Kanonendonner von Ypern... Es ist imponierend, wenn man sieht, was unser Land leistet, wie es sich mit Elementarkraft ausbreitet wie ein Fluß, der über seine Ufer tritt. Am deutlichsten fühlt man das hier komischerweise durch die Uhr. Alle Kirchtürme haben deutsche



George Grosz, *Die Zuhälter des Todes*, 1920



Max Beckmann, mit Krankenhauspersonal, 1914



Max Beckmann, *Selbstporträt als Soldat*, 1915



Max Beckmann, *Grosse Operation*, 1914



Max Beckmann, *Das Leichenhaus*, 1915



Max Beckmann, *Totenhaus*, 1922

Zeit. Und alle Belgier rechnen nach belgischer, so daß bei unsrer Quartierwirtin immer eine Konfusion entstand, wenn sie uns wecken mußte. Und dann diese ganze ruhige, absolute Beherrschung, die bis in die kleinsten Details geht. Am ersten Tag sah ich dreißig gefangene Engländer, eingebracht von sechs Ulanen. Lehmfarbige Existenzen, amüsan selbstbewußt.“¹⁶

Courtray, 2. März 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube

„Mein Freund und ich reinigen mittags zusammen den Operationssaal, ich lerne auf diese Weise auch die Gefühle der Aufwartefrau verstehen. Ich selbst schwanke andauernd zwischen großer Freude über alles neue, was ich sehe, zwischen Depression über den Verlust meiner Individualität und einem Gefühl tiefer Ironie über mich und auch gelegentlich über die Welt. Schließlich nötigt sie mir aber doch immer wieder Bewunderung ab. Ihre Variationsfähigkeit ist unbeschreiblich und ihre Erfindungsfähigkeit grenzenlos.“¹⁷

4. März 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube

„Ich schreibe im Operationssaal, es war heute nicht viel zu tun, wir sind früher fertig geworden... Schön sind die Ansammlungen im Operationssaal, mit den dunklen verwilderten Gesichtern, den großen Bärten und weißen Verbänden. Abends bummle ich in den Kneipen herum. Den ganzen Tag donnern die Geschütze und es ist amüsan, zu beobachten, wie sich die Menschen daran gewöhnt haben, wie an die Sonne, diesen schaurigen Weltenbrand. Liebe, kleinliche Zänkerei, Handel und Ehrgeiz nehmen denselben Fortgang wie früher, trotzdem der Tod wenige Kilometer von hier sein wildes Lied singt... Des Abends in meinem Zimmer... Ab und zu dröhnt eine Salve durch das Dunkel zu mir herüber... Eben klopft es und herein tritt ein braver Soldat mit qualmender Zigarre: ‚Ich möchte mir doch auch mal die schönen Skizzen und Malereien ansehen, die Sie gemacht haben.‘ Nun steht er mir gegenüber, blättert in meinen Produkten. Es ist ein reizender Kerl, hat schon drei Schrapnellschüsse, einer hat ihm den ganzen Schädel aufgerissen. Nun geht es ihm aber wieder gut. Ich liebe ihn sehr, er ist so natürlich und intelligent und lebendig, daß es eine Freude ist, sich mit ihm zu unterhalten.“¹⁸

V., 5. April 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube

„Meine Heimreise von Lille gestern abend war unheimlich. Im lichtlosen Wagen immer an der knatternden und donnernden Front entlang. In schwärzester Finsternis. Immerfort am dunklen Nachthimmel Leuchtraketen und Kugeln, die einige Sekunden in der Luft bleiben, um dann langsam herabzusinken... Immer begleiteten mich am Himmel die kreisrunden zitternden Löcher der Scheinwerfer der Franzosen und Belgier, wie seltsame transzendente Aeroplane, das nervöse, ununterbrochene Infanteriegewehrfeuer und der wunderbare apokalyptische Ton der Riesengeschütze. Ein Reiter im Dunkeln im vollen Galopp, ab und zu große Ratten aus den schlammigen Weggräben, Dinger wie junge Katzen, die jetzt das nützliche Werk vollbringen, die Leichen, die vor den Schützengräben liegen, zu begraben.“¹⁹

V., 12. April 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube

„Gestern war ich ganz in der Front und habe wieder merkwürdige Sachen gesehen. Ich habe in einem völlig zerschossenen Dorf, in das die Geschosse noch immer einschlugen, ein totes Pferd gezeichnet, das seine Steifen Beine, von denen teilweise das Fell abgezogen war, bizarr gegen den Himmel streckte. Dann bin ich am Nachmittag vergnügt spazieren gegangen, kam dabei aber unter eine Fliegerbeschießung direkt über mir, so daß ich mich heldenmütig unter einen Baum rettete, da die Granatsplitter unangenehm harte Angelegenheiten sind, die meistens harmlose Feldwebel oder Zivilbevölkerung treffen, aber fast nie den Flieger, der kühl auf seinem entzückend rotbraun gestreiften Apparat im Glanz der Sonne und des blauen Himmels durch die weiten Räume flog.“²⁰

Brüssel, 16. April 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube

„Also Brüssel ist wirklich fabelhaft: Es ist die schönste Stadt, die ich je gesehen habe, wir müssen unbedingt zusammen her. Ich kaufte Farben fürs Lazarett. Könnte noch hier bleiben, aber ich platze vor Arbeitswut.“²¹

V., 17. April 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube

„Heute muß ich Dir noch von Brüssel erzählen. Denk Dir die Stadt in einem tiefen Kessel und auf den Höhen ringsum herrliche Promenaden mit alten Bäumen und wirklich fabelhaft vornehmen Villen. Eine glänzende Gotik nach der andern in den Kirchen, und der große Platz eine Sammlung Renaissance und Barock, alles in schwarz und gold und grau, gekrönt von dem schmalen, wundervollen gotischen Rathausturm, an Schwere und Wucht fast den Markusplatz in Venedig übertreffend. Oben auf den Höhen große Plätze mit glänzenden

französischen Empireeinfassungen und -gebäuden, die immer mit Überblicken über die Stadt verbunden sind, die Stadt, die amphitheatralisch an den Höhen emporklettert und mit ihren gotischen spitzen und viereckigen Türmen die Sohlen der Höhe küßt. Wenn Brüssel deutsch bleibt, ziehen wir vielleicht einmal ein Jahr her.“²²

18. April, 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube
„Für mich ist der Krieg ein Wunder, wenn auch ein ziemlich unbequemes. Meine Kunst kriegt hier zu fressen.“²³

V., 20. April 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube
„Hier ist es wieder sehr dramatisch. Gerade bei uns wollen die Engländer durchaus durch. Heute war hier alles alarmiert. Gegen Abend ein wahnsinniger Kanonendonner. Jetzt ist es stiller – aber das ist das Schlimmste, denn nun wird gestürmt. Vorhin ging ich nochmal hinaus auf den Berg, auf dem eine weiße Villa steht, die zum Lazarett umgewandelt ist. Ich stieg dort aufs Dach und konnte die ganze riesige Front genau überblicken. Kalte, schmale, dunkle, graue Wolken gegen die untergehende Sonne. In der Ferne die Höhenzüge von Ypern, und den ganzen Horizont entlang die schaurigen Granat- und Schrapnell-explosionen. Unten im Lazarett lagen viele Verwundete der letzten Tage. Einer war gerade hereingebracht und lag im Sterben, mit einer riesigen Kopfbinde, die schon wieder dunkel von Blut, trotzdem sie vor einer halben Stunde erneuert war. Noch ein junges, ganz feines Gesicht. Schrecklich, so am linken Auge wurde das Gesicht auf einmal durchsichtig, wie bei einem zerbrochenen Porzellantopf. Er stöhnte schwer in seiner Bewußtlosigkeit und bewegte die Hände ruhelos hin und her. Er liegt in so einer Art Holzkiste, wie auch die Typhuskranken. Draußen am offenen Fenster hockten die Leichtverwundeten und sahen der Schlacht zu. Ihre Augen wanderten ruhelos über die riesige Fläche... Unten bei meiner Villa zogen unter Musik die Bayern in Stellung. Sie waren vor ein paar Stunden schon alarmiert, und immer schon hatte ich von oben die geschlossenen dunklen Reihen dieser Menschen beobachtet, die sich da unter dem Donner ihres Schicksals zusammengefunden hatten. Nun zogen sie los. Und das Geheul der Geschütze mischte sich zum Klang ihrer Instrumente zu einer wilden, wahnsinnigen Musik. Ich bin noch lange herumgeirrt. Hatte die fiebernde Lust, einfach hinterher zu laufen. Diese feuerspeiende Horizontlinie hat eine scheußliche Anziehungskraft für mich.“²⁴

V., 26. April 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube
„Ich amüsiere mich oft über meinen eigenen so blödsinnig zähen Willen zum Leben und zur Kunst. Ich Sorge wie eine liebende Mutter für mich, spucke, würge, stoße, dränge, ich muß leben und ich will leben. Ich habe niemals bei Gott oder so etwas, mich gebückt, um Erfolg zu haben, aber ich würde mich durch sämtliche Kloaken der Welt, durch sämtliche Erniedrungen und Schändungen hindurchwinden, um zu malen. Ich muß das. Bis auf den letzten Tropfen muß alles, was an Formvorstellung in mir lebt, raus aus mir, dann wird es mir ein Genuß sein, diese verfluchte Quälerei loszuwerden.“²⁵

V., 28. April 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube
„Heute war ich also das erste Mal wirklich an der Front. Sehr merkwürdig und sehr seltsam. In all den Löchern und scharfen Gräben. Diesen gespenstischen Gängen und künstlichen Wäldern und Häusern. Dies fatale Zischen der Gewehrkugeln und der Knall der Geschütze. Seltsam unwirkliche, mondgebirgartige Städte sind da entstanden. Ein eigentümliches Geräusch entsteht durch die zerrissene Luft beim Abschuß der großen Geschütze. Wie ein Schwein, das geschlachtet wird, quiekt sie auf. Tote wurden an uns vorbeigeschleppt, einen Franzosen, der halb aus seinem Grab herausah, habe ich gezeichnet. Er war durch einen Granatschuß in seiner Ruhe gestört worden. Ich habe eigentlich wenig Angst gehabt, ein seltsam fatalistisches Gefühl von Sicherheit umgab mich, so daß ich ruhig zeichnen konnte, während nicht allzu weit entfernt von mir Schwefelgranaten einschlugen, und sich die giftig gelben und grünen Wolken langsam vorbeiwälzten.“²⁶

V., 7. Juni 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube
„Ich sah Ypern wie eine *Fata Morgana* im heißen Dunst der Ferne. Ungeheure brandgelbe Sprengtrichter, darüber der fahlviolette, heiße Himmel und die kalt rosafarben skelettierte Kirche eines Dorfes. Sah die ganzen merkwürdig flachen Höhenzüge von Y., die von einer majestätischen Öde und Verlassenheit des Todes und der Zerstörung sind. Nicht mehr Häuser und zerstörte Kirchen – ganze Plateaus mit Häuserskeletten, und weite, wüste Flächen, dick mit Kreuzen, Helmen und aufgewühlten Gräbern bedeckt. ... eine wüste Quälerei ist das Leben – ich wollte, ich säße auf dem Mars, läse den Titan und schliefe.“²⁷



Deutsche Soldaten, 1915



Max Beckmann, Studie für *Soldaten vor Wervick*, Wandbild, Wervick, 1915



Max Beckmann, *Soldaten vor Wervick*, Wandbild, Wervick, 1915



Ludwig Meidner als Soldat, 1914

V., 8. Juni 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube
„Gestern mal wieder Nachtwache. Die armen Menschen. Zwei Bauchschüsse und eine schwere Gehirnuetschung bei dauernder Tobsucht. Die ganze Nacht Ringkampf mit dem bewußtlosen Mann. Duster beleuchtetes Zimmer, Nacht und Wetterleuchten, Verwesungsgestank und Bewegungen der wegen der Hitze nackten Körper voll tiefster Schwermut.“²⁸

Ludwig Meidner

„Die Seele lebt. Die Seele lebt! Menschen! Weiße, Braune und Schwarze. Gebrochene und Aufrechte. Brüder, Brüder; alle Brüder, alle mir gleich nahe...“²⁹

Aus *Hymne der Bruderliebe*

Hymne der Bruderliebe
Maschinengewehrgeknatter auf sonnigen hohen Monoplanen – ... Menschenflüche, feil, sprengen den sonnigen Tag. O Schauder, der aus allen Munden lief... Du hohe Arche Gottes, Augusttag im Vormittagsschein – und du schmerzzerissener Boden des Gefangenenlagers. Menschenleid, unausdrückbar, von dir muß ich laut jubeln und endlich meine Liebe, tiefe Liebe bekennen... Du Franzose vor mir, in der hellblauen Uniform, dein gebräunter, freundlicher Blick, deine lässige Haltung, die Arme tief in den Taschen der weiten Hose hängend, dein mutwilliger Schädel voll von Schmerzen, Ironien und guten Witzen, dein Herz voll von poetischem Fieber und Liebessehnsucht und verhaltener Raserei, du überschwenglicher Franzose, du Künstler-Mensch und echter Dichter: nein, wie gleichst du mir. Bist du mir nicht der Allernächste?! komm und erlaube, daß ich dich meinen besten Freund und Bruder nenne. Heran, ihr Engländer, elegant gewachsen und unbefangen wie junge Knaben. Ihr Verleumdeten, viel Verlästerten, wie freu‘ ich mich an euch. Die Bücher und Papiere dieser zeit sind alle voll davon, daß ihr schlecht seid, gerissen, selbstsüchtig und verräterisch. Aber ich brauche nur euern freien, männlichen Blick zu sehen und die freundschaftliche und einfache Gebärde. Ja, ihr seid treu, nichts anderes als treue Freunde. Ihr habt in euch die große Einfachheit und Gerechtigkeit des Meeres. Ihr seid mir nahe, wie nur meine leiblichen Brüder und Schwestern. Und ihr Russen! so kommt mir doch näher, ihr lieben Russen! Eingeschüchterte, Zage, laßt euch Gutes sagen. Ihr Grundgütigen, ihr Gottesliebliche, ihr tiefen, liebenden Menschen. Darf ich in eure Mitte treten und mit euch reden, denn ihr seid ja scheu und traut mir nicht. Die Seele lebt. Die Seele lebt! Menschen! Weiße, Braune und Schwarze. Gebrochene und Aufrechte. Brüder, Brüder; alle Brüder, alle mir gleich nahe... Vergesst den Haß und alle Schlechtigkeiten der letzten Jahre, die ihr euch zugefügt. Gewahrt die Wüsteneien eurer Menschenherzen. Ihr habt euch verbarrikadiert mit Geschwätzen und Theorien. Ihr habt den Bösen zugehorcht. Den grellen Fahnen der Phrase seid ihr schreiend nachgelaufen. Sehet den feurigen Augustsommer. Öffnet die Herzen und laßt ihn hinein. Öffnet der Herzen Schleusen und überschwemmt die Welt mit warmer Menschlichkeit.“

Max Ernst

„Daß ich nicht tot bin, freut mich“³⁰

Aus einer Feldpostkarte, Juli 1915

Brief vom 22. Januar 1915
„Liebe Eltern u. Geschwister
Nach e. langen Bahnfahrt über Luxembg, Sedan nach Mauré (bei Rethel) haben wir in e. Scheune ein verhältnismäßig blendendes Nachtquartier gefunden. Von den Kriegsgreueln bekommt man eine kleine Vorstellung, wenn man die Schlachtfelder von Sedan sieht. Zerschossene Häuser, Dörfer, Kirchhöfe, gesprengte Eisenbahnbrücken, die aber von Pionieren durch neue ersetzt sind, die halbfertige Ernte vom vorigen Jahr, Pferdeleichen usw. Die Kanonen, ob unsere od. die französischen, hörten wir den ganzen Nachmittag bis zum Abend. Morgen früh marschieren wir zur Batterie ab. Dann kann ich Euch auch meine genaue Adresse angeben. Außer meiner leidigen Erkältung fühle ich mich wohlauf u. voll Zuversicht. Herzl. Grüße u. Küsse Euer Max.“³¹



Max Ernst als Soldat, 1915

Brief vom 1. März 1915 an die Eltern

„Wer weiß, ob es nicht doch noch zu einem Durchbruch der Frsz. kommt? Täglich kommen sie bis in unsere Schützengräben, wo die Kämpfe manchmal mit Taschenmessern geführt werden. (...) Gestern waren die Frsz. sehr weit vorgekommen, sind aber wieder zurückgeworfen worden bis in unseren Hauptschützengräben. Auch unsere Batt. hat schon wieder Verluste gehabt. Von meinem Geschütz ein Reservist (Anstreicher aus Lechenich); er bekam einen Granatsplitter in den Kopf, wird aber wohl mit dem Leben davonkommen. Ein Kriegsfrw. (früher 59er), neben welchem die Granate haarscharf eingeschlagen war (er stand im Laufgraben) war sofort tot. Wie merkwürdig die Sprengstücke liegen, geht daraus hervor, daß ein anderer Krgsfr., der neben dem Gefallenen stand, gar nichts abbekommen hat, sondern nur unter dem Dreck begraben wurde. Jeden Tag warten wir sehnsüchtig den Abend herbei. Und jeder kann Gott danken, der ihn gesund erlebt.“³²

Brief vom 19. September 1917 an die Familie

„und ich bin froh, wenn wir wieder sagen können: ‚Flandern den Leuw‘.“³³

Aus einem autobiographischen Text, New York 1942

„Max Ernst starb am 1. August 1914. Er kehrte zum Leben zurück am 11. November 1918 als junger Mann, der ein Magier werden und den Mythos seiner Zeit finden wollte.“³⁴

Franz Marc

„Die Hartnäckigkeit der Franzosen wird mir – politisch gedacht – immer rätselhafter, der selbstmörderische Drang ist stärker als die politische Überlegung.“³⁵

Aus einem Brief vom 23. Dezember 1914

In Sâles, 2. September 1914, Nachmittag. Brief an Maria Marc und Mutter

“Wir ritten nach Frankreich hinein bis Remomix (vor Dié), vor uns eine riesige Feuerlinie von deutscher Fußartillerie, die über einen Berg nach Westen schießt, und selbst von französischen Batterien, die hinter dem Berg stehen, beschossen wird. Auf der Heerstraße Sâles-Dié ein unglaubliches Kriegstreiben; ich fühle mich so wohl dabei, wie wenn ich immer Soldat gewesen wäre.“³⁶

La Croix-aux-Mines bei Lavaline, 6. September 1914. Brief an Maria Marc

“Die Deutschen kommen nur langsam vorwärts, mit entsetzlichen Verlusten; aber es geht! Der Leichengeruch auf viele Kilometer im Umkreis ist das Entsetzlichste. Ich kann ihn weniger vertragen als tote Menschen und Pferde sehen. Diese Artilleriekämpfe haben etwas unsagbar Imposantes und Mystisches.“³⁷

Beitrag von Franz Marc in der *Vossischen Zeitung*, 15. Dezember 1914

„Was wir Krieger in diesen Monaten draußen erleben, überragt in weitem Bogen unsere Denkkraft. Wir werden Jahre brauchen, bis wir diesen sagenhaften Krieg als Tat, als Erlebnis werden begreifen können... Durch diesen großen Krieg wird mit vielem anderen, das sich zu Unrecht in unser zwanzigstes Jahrhundert hinübergerettet hat, auch die Pseudokunst ihr Ende finden, mit der sich der Deutsche bislang gutmütig zufrieden gegeben hat... Das Volk als Ganzes ahnte wohl den großen Krieg sicherer als der Einzelne und spannte alle seine Nerven nach ihm. Kunst in solcher Wartezeit war nicht aktuell, Kunst als Volkstat unzeitgemäß. Das Volk ahnte, daß es erst durch den großen Krieg gehen mußte, um sich ein neues Leben und neue Ideale zu formen... Ich glaube nicht, daß viel von dem, was wir neuen Maler in Deutschland an ungewohnten Kunstformen vor dem Krieg geschaffen haben, Wurzel fassen konnte. Wir werden von vorn anfangen müssen zu arbeiten; erst an uns selber in der Schule des großen Krieges, dann an unserem deutschen Volk. Denn wenn das große Aufatmen kommt, wird der Deutsche auch wieder nach seiner Kunst fragen... Wer ihn (Franz Marc meint hier den Krieg) draußen miterlebt und das neue Leben ahnt, das wir uns mit ihm erobern, der denkt wohl, daß man den neuen Wein nicht in alte Schläuche faßt. Wir werden das neue Jahrhundert mit unserem neuen formbildnerischen Willen durchsetzen... Das Deutschtum wird nach diesem Krieg über alle Grenzen schwillen.“³⁸



Franz Marc, 1912



Franz und Maria Marc, 1912



Franz Marc, 1912



Franz Marc, Soldat, 1915

M., 23. Dezember, 1914. Brief an Maria Marc

„L., gestern abend feierten wir unsere Soldatenweihnachten – Kasernenweihnachten,; es war recht nett arrangiert, Baum und Lichter, Freibier, Tabak und kleine Geschenke, mit denen der Leutnant sehr liberal die Kolonne versorgte... Es scheint doch, daß die Deutschen mit dem Durchbruch warten müssen, bis sie Verstärkungen aus dem Osten heranziehen können. Die Hartnäckigkeit der Franzosen wird mir – politisch gedacht – immer rätselhafter, der selbstmörderische Drang ist stärker als die politische Überlegung... Am russischen Schauplatz spielt sich der Krieg, wie ich ihn träume und deute, zweifellos nicht so rein ab, wie zwischen Deutschland und Frankreich. Rußland hat zu viele uneuropäische Elemente, um ganz im Kriegstaumel aufzugehen. Wie mag nur der Krieg mit England gehen? Daran denk ich immer und kann mir kein Bild davon machen. Gutes Neues Jahr allen und uns beiden! Spiel nur schön Klavier und denk an mich, an uns beide. ...“³⁹

Mühlhausen, Weihnachtsabend auf der Wachstube. Brief an Maria Marc

„Ich denke mit jedem Tag sehnsüchtiger nach Hause. Aber ehe der Krieg vorbei ist, will ich gar nicht heim – schon weil ich es nicht kann. Ich bin froh, wieder so gesund geworden zu sein, daß an Urlaub nicht zu denken ist. Ich bereue auch keinen Tag, mich ins Feld gemeldet zu haben.“⁴⁰

Bertschweiler (südlich Gebweiler), 27. Dezember 1914. Brief an Maria Marc

„L., ich fühle mich ganz glücklich, wieder ein bißchen im Treiben des Krieges zu sein... Der ganze, sehr kleine deutsche Winkel, in dem die Franzosen noch sitzen, soll endlich gesäubert werden. Direkter Anlaß zum Vorgehen waren die Vorstöße der Franzosen selbst, die man, wären sie ruhig in den paar Dörfern geblieben, wahrscheinlich unbehelligt bis zum Friedensschlusse dort gelassen hätte. Die Kämpfe der Infanteristen, deren Zeuge ich gestern war, sind freilich grausiger, als ich sie je vorher gesehen... Unsere Artillerie schießt jetzt glänzend, bedeutend besser als am Anfang.“⁴¹

Neujahr 1915. Brief an Maria Marc

„Prosit Neujahr! Es ist ein fabelhafter schöner Tag, rührend schön, als ich im ersten Morgenlicht wieder in meine Stellung ritt. Die Berge sind alle weiß, aber herunter im Thal spüren wir noch keinen Winter. Wir tranken gestern so beträchtliche Mengen Punsch, daß wir ganz schwer und taumelig einschliefen. Das famose Bett und richtige Mittagessen, das ich jetzt habe, bringt mich oft vom bitteren Ernst des Krieges ab... So traurig es ist, daß im Osten die Entscheidung sich so in die Länge zieht und vielleicht ganz neuer Operationen bedarf, so bleibt doch immer die eine Beruhigung: ins Land kommt der Feind nicht, weder im Osten noch im Westen. Jeder Versuch der Franzosen, im offenen Gelände vorzudringen, wird von unserer Artillerie spielend (oder wie der amtliche Bericht sagt: „leicht und unter schweren Verlusten für den Feind“) zurückgewiesen. So war es vor Verdun, in den Vogesen und hier wohl auf der ganzen Linie und im Osten... Die Äußerung von T. über den Handelskrieg mit Unterseebooten ist toll in ihrer Unverblümtheit; ich bin neugierig oder besser gierig auf das, was im Norden sich noch ereignen wird. Gottlob liegt das süße kleine Ried in einem vor dem Weltkrieg so geschützten stillen Winkel. Halte und verwalte es mir treu, bis ich einmal wieder mit dem Kochler Zügelchen da hinaus und heimkomme! Um unsere Zukunft ist mir nicht bang. Ich finde Menschen. Dein – Frz.“⁴²

2. Januar 1915. Brief an Maria Marc

„Eine Reihe Dörfer brennen...Gestern sollen wir zwei französische Gebirgsgeschütze vernichtet haben. Als ‚Strafe‘ schossen die Franzosen Sennheim in Brand. Wir revanchieren uns, indem wir Thann in Brand schießen.“⁴³

6. April 1915. Brief an Maria Marc

„L., gestern Abend kam Dein lieber guter Brief vom I.IV... K hat wohl insofern recht, daß der Krieg jetzt doch nichts anderes ist als die bösen Zeiten vor dem Kriege; was man vorher in der Gesinnung beging, begeht man jetzt mit Thaten; aber warum? Weil man die Verlogenheit der europäischen Sitte nicht mehr aushielt. Lieber Blut als ewig schwindeln; der Krieg ist ebensosehr Sühne als selbstgewolltes Opfer, dem sich Europa unterworfen hat, um ‚ins Reine‘ zu kommen mit sich. Alles, was drum und dran ist, ist gänzlich äußerlich und häßlich; aber die hinausziehenden und die sterbenden Krieger sind nicht häßlich. Da trägt Dich Dein Gefühl, weil Du nicht weit genug fühlst. Sieh lieber ganz weg vom Krieg, so gut es Dir möglich ist, wenn Du sein ‚Bild‘ nicht ertragen kannst, aber erkläre ihn nicht für eine Dummheit! Denn das bedeutet nicht: dem Krieg ins Gesicht sehen, sondern: nichts sehen, wo doch etwas ist, und zwar etwas sehr Großes

und Furchtbares... Was macht eigentlich Deine Stickerei? Du schriebst schon lange nichts mehr davon. Auf die bin ich nämlich sehr neugierig.“⁴⁴

Fotrtsetzung am 8. April 1915. Brief an Maria Marc

„Über den Krieg denk ich noch immer nicht anders. Es erscheint mir einfach flau und unlebendig, ihn als etwas Ordinäres und Dummes zu nehmen.“⁴⁵

23. Juni 1915. Brief an Maria Marc

„Ich setze mein Leben und mein Werk, an das ich glaube, nicht leichtfertig ein für eine Sache wie diesen Krieg, die mich nur äußerlich interessiert. Ich kann ja immer noch nicht über den Krieg schimpfen und ihn hassen wie Du, - als ob die Menschen vor dem Kriege und nach dem Kriege und je besser gewesen wären. Was ist denn der Krieg anders als der bisherige Friedenszustand in anderer, eigentlich ehrlicherer Form; statt Konkurrenz gibt es jetzt Krieg. Ob die Menschen auf Schlachtfeldern sterben oder durch Stubenluft und in Bergwerken, ist kein wesentlicher Unterschied.“⁴⁶

9. Oktober 1915. Brief an Maria Marc

„Es ist ziemlich sinnlos, den paar Regierungsmännern die Verantwortung für dies Inferno zuschieben zu wollen. Jeder einzelne ist genauso schuldig. Was versteht der einzelne unter ‚Frieden‘? Das begierige Wiederaufnehmen desselben friedenswidrigen sündlichen Lebens und Strebens, das diesen Weltbrand erzeugt. Die Axt muß an die Wurzel gelegt werden. Ich finde, Du redest Dich in Deiner Trauer und in Deinem Zorn in einen ganz falschen Demokratismus hinein, den ich nicht mag.“⁴⁷

1. Dezember 1915. Brief an Maria Marc

„Der Krieg selbst hat sich längst selber überdauert und ist sinnlos geworden; auch die Opfer, die er fordert sind sinnlos geworden. Etwas Gewissenloseres und Traurigeres als das nutzlose Blut, das am Isonzo vergeudet wird, läßt sich in menschlichen Gehirnen nicht mehr ausdenken.“⁴⁸

4. Februar 1916. Brief an Maria Marc

„L, ich weiß nicht, ob Du das, was ich in meinen letzten Briefen über den Krieg gesagt habe, (Krieg als natürliche Folge und insofern als gerechte, unausbleibliche Sühne), richtig verstehen konntest. Die Dinge im Leben sind so verkettet.“⁴⁹

17. Februar 1916. Brief an Maria Marc

„Es ist mir aber im Kriege nie eingefallen, die Gefahr und den Tod zu suchen wie ich es in früheren Jahren des öfteren gethan habe, - damals ist der Tod mir ausgewichen, nicht ich ihm; aber das ist lange vorbei! Heute würde ich ihn sehr wehmütig und bitter begrüßen, nicht aus Angst oder Unruhe vor ihm, - nichts ist beruhigender als die Aussicht auf Todesruhe – sondern weil ich ein halbfertiges Werk liegen habe, das fertig zu führen mein ganzes Sinnen ist. In meinen ungemalten Bildern steckt mein ganzer Lebenswille. Sonst aber hat der Tod nichts Schreckhaftes.“⁵⁰

27. Februar 1916. Brief an Maria Marc

„L, nun sind wir mitten drin in diesem ungeheuerlichsten aller Kriegstage. Die ganzen französischen Linien sind durchbrochen. Von der wahnsinnigen Wut und Gewalt des deutschen Vorsturmes kann sich kein Mensch einen Begriff machen, der das nicht mitgemacht hat. Wir sind im wesentlichen Verfolgungstruppen. Die armen Pferde! Aber einmal mußte dieser Moment ja kommen, in dem alles eingesetzt wird; aber daß es gelang (und es wird sicher noch weiter gelingen) und zwar gerade am stärksten Punkt der franz. Front: Verdun, - das hätte niemand geahnt, das ist das Unglaubliche. Einliegendes Bild ist noch in Leiningen gemacht St. und ich. Mit Küssen Dein Frz. Ich bin sehr frisch und guter Dinge voll, Gruß an Lisbeth.“⁵¹

29. Februar 1916. Brief an Maria Marc

„Immer kaut man an dem immer rätselvolleren Rätsel herum, wie dieser Krieg nur möglich ist! Europäer! Es ist schrecklich.“⁵²

2. März 1916. Brief an Maria Marc

„Wir sind draußen wohl genau wie ihr fiebrig gespannt auf den Ausgang dieses riesigen Kampfes, den Worte nie wieder schildern können. Ich zweifle keine Minute an dem Fall von Verdun und dem darauffolgenden



Franz Marc, *Streit*, 1915



Franz Marc, *Streit*, 1915



Franz Marc, o.T., 1915



Franz Marc, o.T., 1915



Franz Marc, o.T., 1915



Franz und Maria Marc, Urlaub, 1915

Einbruch in das Herz des Landes, wohl von einem anderen Platze. Aber wie furchtbar ist das! Ich bin wohlauf und verliere meine gepanzerte Ruhe nicht“.⁵³

2. März 1916. Brief an Maria Marc

„Wir sind 10 Klm. durch die französische Front durch. Wir hausen nachts in den französischen Unterständen. Die Pferde sind seit unserm Abmarsch (25.) nicht mehr aus dem Geschirr gekommen. Ich selbst fühle mich wohl und frisch – meine Nerven sind unberührt, daß ich oft selbst staunen muß; Dinge, die mein eigentliches wahres Wesen nichts angehen, berühren mich überhaupt nicht mehr... Wie mag nur diese Riesensache hinausgehen?! Ich zweifle nicht, daß Verdun fallen wird, - aber ob es dann gelingt, den grausamen Stoß in's Herz des armen Frankreich zu führen! Seit Tagen sehe ich nichts als das Entsetzlichste, was sich Menschenhirne ausmalen können.“⁵⁴

4. März 1916. Brief an Maria Marc

„Zwischen den grenzenlosen schauervollen Bildern der Zerstörung, zwischen denen ich jetzt lebe, hat dieser Heimkehrgedanke einen Glorienschein, der gar nicht lieblich genug zu beschreiben ist. Behüte nur dies mein Heim und Dich selbst, Deine Seele und Deinen Leib und alles was mir gehört! Momentan hausen wir mit der Kolonne auf einem gänzlich verwüsteten Schloßbesitz, über den die ehemalige französische Frontlinie ging. Als Bett habe ich einen Hasenstall auf den Rücken gelegt, das Gitter weg und mit Heu ausgefüllt und so in ein noch regensicheres Zimmer gestellt! Natürlich hab ich genug Decken und Kissen dabei, so daß sich ganz gut darin schläft. Sorg Dich nicht, ich komm schon durch, auch gesundheitlich. Ich fühl mich gut und geb sehr acht auf mich. Dank viel-, vielmal für Deinen lieben Geburtstagsbrief!“⁵⁵

Am gleichen Tag, nachmittags 16 Uhr, ist Franz Marc gefallen

Soldaten sind Mörder

Dieser Ausspruch von Kurt Tucholsky, der bis zum heutigen Tag für Kontroversen sorgt, erschien zum ersten Mal in der Zeitschrift *Die Weltbühne* am 14. August 1931.⁵⁶ Der mit dem Pseudonym Ignaz Wrobel gezeichnete Beitrag war überschrieben mit „Der bewachte Kriegsschauplatz“ und bezog sich auf die Feldgendarmarie und das furchtbare Gemetzel im Ersten Weltkrieg. „Manche Nationen jagten ihre Zwangsabonnenten auch mit den Maschinengewehren in die Maschinengewehre. So kämpften sie. Da gab es vier Jahre lang ganze Quadratmeilen Landes, auf denen war der Mord obligatorisch, während er eine halbe Stunde davon entfernt ebenso streng verboten war. Sagte ich: Mord? Natürlich Mord. Soldaten sind Mörder.“

Soldaten in einem Krieg haben Befehle zu befolgen. In der Regel kommen diese Befehle „von oben“. Befehl ist Befehl. Der schließt Widerrede und großes, eigenes Nachdenken, weitgehend aus. Befehle können unterschiedlich lauten. Zum Beispiel: „Vormarsch“, „Ein Dorf einnehmen“, „Die Stellung halten“, „Das Wäldchen säubern“, „Die Höhe erobern“, „Die feindlichen Gräben stürmen“. Alleiniges Ziel dieser Befehle ist, den Feind zu vernichten. Zu diesem Zweck wird man ausgebildet. Am Sturmgewehr, am schnell schießenden Maschinengewehr, an Haubitzen, Kanonen, Mörsern und sonstigen Stahlkolossen, die Granaten, Bomben und Giftgas in das feindliche Lager befördern können. Zivile Ziele nicht ausgeschlossen. Das sind zum Beispiel allein stehende Bauernhäuser und Ställe, in denen sich der Feind verschanzt hat und die unter Beschuss zu nehmen sind. Ohne Rücksicht sind aber auch Kirchen und Schlösser, ganze Dörfer und Städte zu vernichten, weil sich dort der Feind feiger Weise versteckt hält, um zu gegebener Zeit einen Gegenangriff zu starten. Dem ist zuvor zu kommen. Auf Denkmäler, kunsthistorische Stätten oder Zivilisten kann dabei keine Rücksicht genommen werden. Dies alles sind Ziele, die man mit weittragenden Waffen erreichen kann. Auch mit Bomben, abgeworfen aus Flugzeugen und Luftschiffen. Auch für den Nahkampf wird man als Soldat ausgebildet. Nahkampf bedeutet, dass man bis auf Armlänge sich dem Feind nähert. Zum Nahkampf wird auf das Gewehr das Bajonett aufgepflanzt, das man in den Leib des Gegners rammt. Handgranatenwerfen gehört ebenfalls zur Ausbildung und wurde damals bereits in Turnvereinen von der Jugend geübt. Dabei ist zu beachten, dass auch der Feind über eine solche Waffe verfügt. Der Schnellere siegt, mindestens vorläufig. Eine besondere Waffe sind die von Soldaten zu tragenden Flammenwerfer. Mit



Otto Dix, Skizze zu *Schützengraben*, 1923

ihnen ist man dem Feind gegenüber, der sich in Gräben, Bunkern oder sonstigen Verschlagen versteckt hält, im Vorteil. Aus sicherer Distanz wird der Feind aus seinem Versteck vertrieben, in dem man ihn ausräuchert und verbrennt.

Im November 1918 ist dieser mörderische Krieg zu Ende. Fazit: Millionen von Toten, Soldaten und Zivilisten, Hunderttausende von elenden Gefangenen, unzählige zerstörte Städte und Dörfer, Baudenkmäler und Kirchen, kilometerlange zerpflegte Landschaften, grotesk anmutende, bettelnde Kriegskrüppel in den Städten, eine hungernde Zivilbevölkerung, unsägliches Leid unzähliger Familien und Einzelner. Das Ende: Ein politisch und gesellschaftlich verstörtes und zerstörtes Europa.

Das verschollene Gemälde *Der Schützengraben*. eine furiose Anklage gegen die Verbrechen des Kriege

1920, zwei Jahre nach Kriegsende, beginnt Dix in Dresden die Arbeit an dem großformatigen Gemälde *Der Schützengraben*, das er 1923, nach seinem Umzug, in Düsseldorf vollendet. Gemalt ist es auf eine aus zwei Teilen zusammengenähte, 227 x 250 cm große grobe Rupfenleinwand. In einem Gespräch mit Otto Conzelmann berichtet Dix, wie er sich damals für seine Arbeit an dem Themenkreis Krieg präparierte. Eines Tages, so Conzelmann, ging er ins Krankenhaus und sagte: „Ich muß Gedärme malen!“ Der Chefarzt ließ ihm eine ganze Schüssel voll Eingeweide bringen. Dix setzte sich hin und aquarellierte. – Er kam wieder: „Ich muß Gehirn malen!“ Man gab ihm einen Schädel mit aufgerissener Decke. – „Ich brauche Leichen!“ Man führte ihn vor zwei weibliche Wesen, deren Leib von oben bis unten aufgeschnitten und grob zusammengeflocht war. – Er skizzierte, aquarellierte und malte.⁷

Kurz nach Fertigstellung erwarb 1924 Hans F. Secker, Leiter des Wallraf-Richartz-Museums in Köln, das Gemälde zu einem Preis von 10.000 Reichsmark für seine Abteilung Neuer Kunst. Noch in demselben Jahr wurde das Bild in einer Ausstellung der Akademie der Künste in Berlin gezeigt, was zu einem Eklat führte. Zwei Lager bildeten sich heraus. Das eine, dazu gehörte der Verleger und Publizist Paul Westheim sowie Künstlerkollegen von Dix, verteidigten das Bild. Selbst Max Liebermann, der greise Präsident der Akademie der Künste, erklärte, der *Schützengraben* sei würdig, in die Berliner Nationalgalerie einzuziehen.⁸ Das andere Lager, dazu gehörten unter anderen die konservativen Kunsthistoriker Julius Meier-Graefe, Karl Scheffler und Paul Fechter, übten heftige Kritik. Es geht vor allem um den Bildinhalt, der zunehmend eine politische Wertung erfährt. Die pazifistische Tendenz des Gemäldes wird Dix vor allem von rechten Kreisen vorgeworfen, die den verlorenen Krieg beklagen und den Friedensvertrag von Versailles als unehrenhaft bezeichnen. Bezeichnender Weise wird Dix in diesen Kritiken mehrmals zusammen mit George Grosz genannt, der schon 1918 ein Monumentalgemälde, *Deutschland, ein Wintermärchen*⁹ geschaffen hatte, in dem die Verantwortlichen des großen Schlachtens, die Vertreter des Militärs, des Bürgertums und der Kirche, schonungslos vorgeführt werden.

Der einflussreiche Kunsthistoriker und Publizist Julius Meier-Graefe, der später in dem Prozess um die gefälschten van Gogh-Gemälde der Wacker-Brüder als van Gogh-Kenner und bestellter Gutachter eine unsägliche Rolle spielen sollte, ließ sich in der *Deutschen Allgemeinen Zeitung* vom 3. Juli 1924 über den *Schützengraben* unter anderem folgender Maßen aus: „Dieser *Schützengraben* ist nicht nur schlecht, sondern infam gemalt, mit einer penetranten Freude am Detail... Gehirn, Blut, Gedärm, können so gemalt werden, daß einem das Wasser im Mund zusammenläuft... Die zweite *Anatomie* Rembrandts mit dem offenen Bauch ist zum Küssen. Dieser Dix ist – verzeihen sie das harte Wort – zum Kotzen. Gehirn, Blut, Gedärm werden so ausstaffiert, nicht etwa gemalt, daß alle animalische Reaktion zur Hochspannung getrieben wird.“

Der der Avantgarde zugewandte junge Kunsthistoriker Willy Wolfradt, der bereits 1924 die erste Monographie über George Grosz verfasst und zahlreiche Beiträge zur jungen Kunst publizierte hatte, veröffentlichte 1924 im *Jahrbuch der Jungen Kunst* einen Aufsatz über Otto Dix, in dem er auch eine beißende Replik auf die Kritik von Meier-Graefe am Schützengraben-Bild liefert: „Mit besonderer Entrüstung ist man über das große Schützengrabenstück des Kölner Museums hergezogen. J. Meier-Graefe z. B. hat es geradezu ‚infam‘ genannt; wohl könnten auch Leichen ‚zum Küssen‘ gemalt sein, dies aber sei einfach ‚zum Kotzen‘.- Bitte



Otto Dix, Skizze zu *Schützengraben*, 1923



Detail des Grabens



Detail des Grabens



Detail des Grabens



Detail des Grabens



Otto Dix, der *Schützengraben*, 1923



sehr! Das fehlte auch noch, daß den Herren beim Anblick dieser gräßlich zerfetzt und halb verwest in Pfählen und zerrissenen Drähten hängenden Kadaver, angesichts dieses stinkenden Morasts aus Gehirn, Eingeweide und Pfützen blutiger Jauche ‚das Wasser im Munde zusammenlief‘, statt daß ihnen endlich einmal das Entsetzen in die Kaldaunen schlägt. Wahrlich zum Kotzen und nicht zum Komfort ist das gemalt, dies himmelschreiende Stilleben der Würmer in aufgeschmetterten Schädeln, diese wahnsinnige Landschaft gespießter, wild zusammengestampfter Leiber. Eine gewisse ‚Indiskretion der Mittel‘ ist ja nicht in Abrede zu stellen. Aber die wird doch wohl dem Kriege auch nachgesagt, - eben in diesem Bild. Wie halt so ein Frontschwein malt, meine Herren; es ist direkt unästhetisch!“⁶⁰

1925 sah sich Hans F. Secker auf Grund anhaltender Proteste gegen *Der Schützengraben* gezwungen, den Kauf rückgängig zu machen. Zudem wurde er seines Postens als Direktor des Wallraf-Richartz-Museums enthoben. Zeit seines Lebens hatte Dix den damaligen Oberbürgermeister von Köln, Konrad Adenauer, im Verdacht, die treibende Kraft in dieser Affäre gewesen zu sein. Der Berliner Kunsthändler Karl Nierendorf, der das Bild seinerzeit verkauft hatte, sah sich indes genötigt, es zurückzunehmen. 1930 erwarben die Staatlichen Sammlungen Dresden das Bild, wiederum zum Preis von 10.000 Reichsmark. Doch dort verschwand es bald im Depot, der sogenannten „Schreckenskammer“. Nach der Machtergreifung erklärte die Leitung des Museums, man habe das Bild nur gekauft, um es der Öffentlichkeit zu entziehen. Im Zuge der Aktion „Entartete Kunst“ wurde es zusammen mit 259 anderen Werken von Dix, die sich in deutschem Museumsbesitz befanden, beschlagnahmt. *Der Schützengraben* wurde zu einer der Hauptattraktionen auf der zuerst 1937 in München und dann in vielen weiteren deutschen Städten gezeigten Ausstellung „Entartete Kunst“. 1943 gelangte das Bild im Rahmen einer Tauschaktion zu dem von den Nazis autorisierten Kunsthändler Bernhard A. Böhmer auf den Heidberg bei Güstrow. Mit ziemlicher Sicherheit war dieses Bild noch vor dem Freitod von Böhmer am 3. Mai 1945 unter den zahlreichen bedeutenden, 1937 aus deutschem Museumsbesitz entfernten Bildern, die er zum Teil durch Tausch, Kauf und Kommission bei sich auf dem Heidberg horten konnte. In einem Interview, das ich mit Peter Böhmer, dem Sohn von Bernhard A. Böhmer, der 1945 zwölf Jahre alt war, am 4. November 2004 in Hamburg führen konnte, erzählte er mir, dass er sich gut daran erinnern könne, das Bild auf dem Heidberg gesehen zu haben. Vermutlich befand es sich unter den zahlreichen zusammengerollten und in Ölpapier verpackten Gemälden, die Böhmer in seinem für eine Flucht in den Westen bereit gestellten Opel Super 6 mit Anhänger verstaute hatte. Doch der Weg dorthin war durch endlose Flüchtlingstrecks aus dem Osten versperrt und somit unpassierbar. Als am 3. Mai 1945 russische Panzer auf das Grundstück des Heidbergs rollten, beging Böhmer, zusammen mit seiner Frau, Selbstmord. Das Schicksal der zahlreichen Gemälde, die Böhmer vor den Russen retten wollte, darunter *Der Schützengraben* von Otto Dix und *Der Abenteuerer* von George Grosz, ist bis heute ungewiss. Es ist nicht auszuschließen, dass die der kämpfenden russischen Truppe folgende Trophäenkommission, die gezielt auf „Rettung“ von Kulturgütern spezialisiert war, diesen Schatz nach Russland überführt hat, wo er womöglich in einem geheimen Depot seiner Wiederentdeckung harrt.

Goya. *Los Desastres de la Guerra*

Die Radierfolge *Los Desastres de la Guerra* mit ihren 80 Radierungen, die Goya 1810, zwei Jahre nach dem Einfall der napoleonischen Truppen in Spanien begann, schildert eindrucksvoll das Grauen des Krieges. Der ursprüngliche Titel hatte noch *Fatales consecuencias de la sangrienta guerra in Espana con Buonaparte – Verhängnisvolle Folgen von Spaniens blutigem Krieg gegen Bonaparte* – geheißen. Mord, Totschlag, Erschießungen, Plünderungen, Vergewaltigungen, grauenvolles Gemetzel, widerwärtige Verbrechen und grenzenloses Leid führt Goya einem in diesen Blättern vor sowie die Folgen eines solchen Krieges: Gnadenlose Vergeltung, katastrophale Hungersnöte und die obligatorischen Kriegsgewinnler und Profiteure einer Restauration.

In drei Teile hatte Goya seinen Zyklus, der erst 1863, 35 Jahre nach seinem Tod, in einer kleinen Auflage erste Verbreitung fand, aufgeteilt. Der erste Teil umfasst die Blätter 2 – 47 und schildert die brutalen Kriegshandlungen der französischen Besatzer und die nicht minder brutalen Repressalien der spanischen Verteidiger, Soldaten wie Zivilisten. Die Blätter 48 – 64 des zweiten Teils stellen die aus dem furchbaren Krieg resultierende grausame Hungersnot in Madrid und weiten Teilen Spaniens dar. Im dritten Teil, in den Blättern 65 – 80, prangert Goya mit Witz und Satire die Missstände in seinem Land an, die 1814, nach

dem Abzug der Franzosen und der Wiedereinsetzung Ferdinands VII. als König sowie der Rückkehr des kirchlichen und staatlichen Systems, sich wieder ausbreiteten.

Kriege sind grausam und gewalttätig. Was diesen französisch - spanischen Krieg jedoch besonders gewalttätig und grausam machte, war die berüchtigte Order der französischen Generalität, die unter anderem die Erschießung aller mit Waffen angetroffener Spanier, Soldaten eingeschlossen, sowie das Niederbrennen aller Ansiedlungen befahl, wo ein Franzose getötet wurde. Blatt 37 der Folge, *Esto es peor – Dieses ist schlimmer* – steht für die Vergeltung der Franzosen, die in dem kleinen Städtchen Chinchon ein Blutbad unter allen Einwohnern, deren sie habhaft werden konnten, anrichteten. Einwohner Chinchons hatten in einem Akt der Selbstverteidigung zwei oder drei französische Soldaten getötet. Über hundert Männer wurden dafür auf die schrecklichste Weise massakriert. Gegenwehr der Überfallenen kam einem Verbrechen gleich, das gnadenlos geahndet wurde, egal ob es sich dabei um Soldaten oder Zivilisten handelte. Neben Töten, Morden und Plündern nahmen sich die Besatzungssoldaten auch das Recht heraus, Frauen zu vergewaltigen, oftmals vor den Augen der wehrlosen Ehemänner und Kinder. Die Blätter 9, 10 und 11 des Zyklus‘ stellen diese Schändungen ungeschminkt dar. *No quieren, Tampoco* und *Ni por esas* lauten ihre Titel. *Sie mögen es nicht, Auch sie nicht* und *Auch für diese nicht*. Ebenso prangern die Blätter 13, 19 und 31 der Folge das brutale und schamlose Verhalten der Besatzer an. Mit *Por Qué? – Warum* – ist das Blatt 32 der Folge betitelt, das das grausame Töten eines Gefangenen durch drei Soldaten zeigt. Eine Frage, die Grosz auch in Blatt 16, *Wofür?*, seiner Mappe *Hintergrund* stellt.⁶¹ Fragen, die bis zum heutigen Tag immer wieder gestellt werden, die aber ohne Antwort bleiben. Die französischen Eindringlinge in Spanien hatten sich es leichtgemacht. Ein Befehl vom 9. Mai 1810 ignorierte einfach die Tatsache einer spanischen Armee und bezeichnete alle spanische Soldaten als Mitglieder einer Verbrecherbande, die sofort abgeurteilt gehörten und zu erschießen seien. So geschah es dann auch.

Ohne Zweifel war Dix mit diesen Blättern von Goya vertraut, und es ist anzunehmen, dass die aufwendige Radiertechnik Goyas ihm als Vorbild diente. Goya verwendete für seine Blätter die Radierung und die Kaltnadel, den Grabstichel und Polierstahl sowie die Flächenätzung, das sogenannte Lavis, bei der verdünnte Säure mit dem Pinsel aufgetragen wird. Außerdem bediente er sich bei einigen Blättern der jungen, gerade in Mode gekommenen Aquatinta-Technik, die gleichmäßig helle bis dunkle Flächentönungen erlaubt.

Otto Dix. Die Mappe *Der Krieg*

Als Otto Conzelmann Otto Dix einmal fragte, was er denn eigentlich mit seinem Bild *Schützengraben* beabsichtigt habe, bekam er die lapidare Antwort: „Loshaben wollt‘ ich’s, sonst nichts.“ „Ich hab jahrelang, mindestens zehn Jahre lang immer diese Träume gehabt, in denen ich durch zertrümmerte Häuser kriechen mußte, durch die ich nicht durchkam.“

1920 hatte Dix seine erste Kaltnadelradierung gefertigt. 1922, nach der Bekanntschaft mit Karl Nierendorf, der zwei Jahre zuvor in Köln seine erste Galerie eröffnet hatte, intensivierte Dix seine graphische Produktion und schloss am 4. September 1923 einen Alleinvertretungsvertrag mit dem Galeristen und Verleger. Gleichzeitig schrieb er sich bei Wilhelm Herberholz an der Akademie in Düsseldorf ein, um die Finessen der bislang nicht verwendeten Aquatinta-Technik zu erlernen: „Säure abwaschen, Aquatinta drauf, kurz, wunderbare Technik, mit der man die Stufungen ganz nach Belieben erarbeiten kann. Die Mache wird mit einem Male kolossal interessant; wenn man radiert, wird man der reinste Alchemist“, lautete sein Fazit. Zuvor hatte Dix in Basel bei einem Besuch im Kupferstichkabinett des Kunstmuseums die graphischen Arbeiten von Francisco de Goya und Jacques Callot mit den grausigen Szenen von Krieg und Zerstörung gesehen. Vor allem Goya, der in seiner Folge *Los Desastres de la Guerra* die raffiniertesten Radiertechniken angewandt hatte, dürfte Dix zu vergleichbaren Anstrengungen angeregt haben. Auf einer mehrmonatigen Italienreise hatte Dix Ende 1923 und Anfang 1924 unter anderem Florenz besucht und in Pisa auf dem Campo Santo die überwältigenden Fresken *Der Triumph des Todes* und *Das jüngste Gericht* und die *Hölle* eines unbekannten Meisters aus dem 14. Jahrhundert gesehen und in den Katakomben von Palermo Tote gezeichnet und aquarelliert.

Der Zyklus *Der Krieg* entstand in drei Phasen 1923/1924 in Saig im Schwarzwald und St. Goar am Rhein, wohin Dix Platten und Radiermaterial mitgenommen hatte. Die in den Jahren 1915 bis 1918 im Feld



Goya, pl. 19, *Los Desastres de la Guerra*



George Grosz, *Hintergrund*, 1928
Blatt 16 *Wofür?*



Otto Dix, Skizze *Katakomben*, Palermo, 1923-1924



Otto Dix, Skizze zu *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Skizze zu *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Skizze zu *Der Krieg*, 1923-1924

entstandenen Zeichnungen und Gouachen riefen mit Sicherheit immer wieder abrufbare Erinnerungsbilder wach, dienten aber nicht als zeichnerische Vorlagen für die Graphikfolge. Für sie hatte Dix eine Reihe von kleinformatigen Zeichnungen gefertigt. Diese neuen Zeichnungen unterschieden sich wesentlich von den auf den Kriegsschauplätzen entstandenen. Als weiteres Anschauungsmaterial benutzte Dix zudem zeitgenössische Photos und Postkarten, die massenhaft zur Verfügung standen.

Dix hatte in seiner Druckgraphik in den Jahren 1920 bis 1923, die vor den Arbeiten zur Mappe *Der Krieg* entstanden war, bei 36 Blättern, bis auf wenige Ausnahmen der Ätzung, nur die reine Kaltnadel verwendet. Erst bei den Radierungen zur Kriegsmappe bevorzugte er zum ersten Mal die aufwendige Aquatinta-Technik, meistens in Kombination mit der Ätztechnik und der Kaltnadel.

Gedruckt wurden die Blätter bei Otto Felsing in Berlin-Charlottenburg, einem der bekanntesten Drucker seiner Zeit. Verlegt wurden sie von Karl Nierendorf in einer nummerierten Auflage von 70 Exemplaren in fünf Mappen mit jeweils zehn Blatt. Der Ausgabepreis betrug 1500 Mark. Nierendorf hatte den Vertrieb der Mappe gut vorbereitet und eine kleine Broschüre mit 24 Abbildungen in einer hohen Auflage gedruckt, in der Absicht, durch eine weite Verbreitung dieser Broschüre für den Kauf der Mappe zu werben, wie er in einem Brief an Dix berichtet: „Für den großen Antikriegstag der Gewerkschaften sind 1500 Exemplare fest bestellt, über 500 Rezensionsexemplare sind herausgegangen. Ich habe an alle bedeutenden Schriftsteller ein Exemplar geschickt, dazu an alle linksstehenden Zeitungen und über 200 an die bedeutendsten Rechtsblätter. Ferner an 235 Ortsgruppen der Friedensgesellschaft, auch an die Liga für Menschenrechte, Bildungsinstitute etc. Eine größere Propaganda ist für ein Mappenwerk noch nicht gemacht worden.“⁶² Doch bereits kurze Zeit später musste Nierendorf seine Euphorie zügeln: „Lieber Otto! Fast alle Buchhandlungen weigern sich das Buch auszustellen aus Angst, daß man die Fenster einschlägt.“⁶³ Trotzdem wurde die Mappe in der Presse fast übereinstimmend gut besprochen.

So schieb die *Süddeutsche Zeitung*:

„Aus der zeitgenössischen Kunst gibt es keine Schöpfung, die das apokalyptische Gesicht und die nackte Grimasse des Krieges mit gleicher Intensität und Unmittelbarkeit gestaltete. Das Stoffliche dieser Gesichte wäre unerträglich, hätte nicht eine große Gestaltungskraft das Grauen in künstlerische Formen gebannt.“⁶⁴

Und die *Essener Arbeiterzeitung*:

„Wo immer die Völkerverständigung lebendig ist, muß das künstlerische und sittliche Bekenntnis von Dix Besitztum werden.“⁶⁵

Und die *BZ am Abend*:

„Wer sich vor diesen Kriegsbildern nicht gelobt, Kriegsgegner bis ins Innerste zu werden, der ist wohl kaum noch Mensch zu nennen.“⁶⁶

Der französische Schriftsteller Henri Barbusse, Verfasser des Antikriegsbuches *Das Feuer* (1916), schrieb beim Erscheinen über die Mappe: „Der diese Blätter des Grauens sich aus Herz und Hirn riß und vor uns ausbreitet, stieg in den letzten Schlund des Krieges. Ein wahrhaft großer deutscher Künstler, unser brüderlicher Freund Otto Dix, schuf hier in grellen Blitzen die apokalyptische Hölle der Wirklichkeit... Unförmige Brocken gezackten Eisens, Gas, Feuer, Gift..., das sind heute die Waffen, Fortschritte der Wissenschaft und Technik, höllische Erfindungen, verruchte Entdeckungen spielten mit den Leibern der Armen, die zerquetscht, verschüttet, von Bomben zerrissen, von Tanks zermalmt, von Flammen überschüttet wurden... gesunde Leiber, in denen ein Hirn dachte, ein Herz schlug!“⁶⁷

Und von Max Herrmann-Neisse erschien 1924 in der Zeitschrift *Die Aktion* folgender Beitrag, der mit zum besten gehört, was bis zum heutigen Tag über diese Radierfolge von Dix gesagt und geschrieben worden ist: „Zehn Jahre nach dem Beginn der Mord-Ära, die man frevelhaft ‚die große Zeit‘ des Weltkrieges zu nennen wagte, ist das offizielle Deutschland und die Mehrheit deutscher Bürgerschaft wieder soweit nicht nur die alten Lügen über Entstehung, Zweck, Verlauf und Ausgang dieses ungeheuerlichen Verbrechens an der Menschheit dreist auf zu wärmen, sondern sogar von einer Wiederholung des gräßlichen Gemetzels zu schwärmen. Statt mit reuigem Stillschweigen den Tag zu übergehen, an dem man vor zehn Jahren alle Höllengeister losließ, statt die ganze Welt nicht wieder darauf aufmerksam zu machen, in welche Leiden

und Nöte man als teuflischer Störenfried sie stieß, statt die Witwen, die Waisen, die Kriegskrüppel nicht abermals daran zu erinnern, was für Qualen und was für Elend man über sie verhängte, feierte man die zehnjährige Wiederkehr dieses unseligen Termins mit allem amtlichen Pomp und aller wichtigtuenden Vereinsmeierei, mit denen man bei rühmlichen oder freudigen Gedenkfesten den Dummen ein stimmungsmachendes Schauspiel bietet. Zur Störung dieses gemeingefährlichen Rummels kommt gerade zurecht ein Werk, das eine rigoros wahrhaftige Erinnerung an die Kriegszeit ist und den nichtswürdigen Lügenkult, mit dem sonst Künstler das viehische Ereignis zum glorreichen, erhebenden Sport zu fälschen pflegten, gründlich vernichtet. Es ist ein schlichtes Bilderbuch, das getreulich hinzeichnet, wie der Krieg in Wirklichkeit aussieht, das überwältigender und eindringlicher als jede Darstellung mit Worten enthüllt, was die Stahlbadezeit in Wahrheit bedeutet und was eine Wiederkehr der Schlächterjahre uns erneut bringen würde...Und gerade in ihrer grausigen Tatsächlichkeit, in ihrer barbarischen Realität wirken diese Blätter phantastischer, dämonischer, als das dem verwickeltesten Hirngespinnst je möglich ist. Da sieht man Verwundete, aber nicht von der leichten Etappensorte, wo die Wunde eine Art renommierender Schmuck war, sondern gräßlich Verstümmelte, auf unausdenkbare Weise Gemarterte, Zerfetzte und Geschundene, deren gellendes Schreien man zu hören glaubt. Da sieht man Soldaten im Todeskampf, nicht die bei gleißnerischen Denkmalslieferanten beliebte Edelpose „Sterbender Krieger“, sondern arme, in den Tod gehetzte Luder beim elendiglichen Verrecken, in den stieren Blicken die grelle Todesangst. Dann Lebende, die in diesem Hexensabbat aller losgelassenen Fürchterlichkeiten vor Schrecken irrsinnig wurden, in der Trümmeröde eines zusammengeschossenen Dorfes als schauerliche Gespenster auftauchen. Sieht man andere Lebende, die ihren Verstand nur so behielten, daß sie ihn ganz ausschalteten, nur noch automatisch besinnungslos vegetierten, mitten im Leichenfeld zwischen Verwesung und Gerächel stumpfsinnig Fraß hinunterschlingen oder auf einem Marsch durch die todgeweihten Felder nächtlich ausruhen, sich, bekleidet, gepackt, mit Erddreck bekrustet, wie und wo sie gerade sind, hinfallen lassen zum dumpfen Schlaf, nichts mehr fühlende, nichts mehr wollende, ausgeleerte, gleichgültige, unmenschlich gemachte Marionetten. Und schließlich die Toten, beileibe keine ‚schöne Leichen‘, sondern der hundsföttisch zerstörte, zerhackte, zersplitterte Menschenkadaver, unförmige Fleischreste, zappelnd in den Drahtverhauen, aufgespießt und zu unmöglichen Gebilden entstellt, keine Wesen mehr, sondern widerliche Dinge, wie Ausgeburten einer satanischen Vorstellung, Verschüttete, die mit Kopf, Arm, Fuß gleich diabolischen Gewächsen aus der wüsten Halde der Schlachtfelder sprießen, oder die schwarzen, unkenntlichen, verquollenen Visagen wie Popanze nebeneinander geschmissener Gastoter. Ein in seiner Sachlichkeit geradezu monumentales Blatt zeigt einen Pferdekadaver und wirkt als wuchtige Anklage mit dieser stummen Demonstration des mißbrauchten Unschuldswesen, des wehrlosen, das in das Verbrechen der Menschen mit hineingezwungen wurde. Und dann gibt es Zeichnungen, die nur Staffage der Kämpfe aufnehmen, bloße Landschaftsbilder sind, doch aus diesen wahrheitsgetreuen Aufnahmen kommt über uns das Grauen, und Tod und Vernichtung drohen uns noch gefährlicher aus diesen Zeugnissen der vom Menschen verpesteten und verwüsteten Natur, wenn die trostlosen Ruinen einer zum toten Kulissenspekul verwandelten Siedlung uns entgegenstarren, ein Trichterfeld ureinsam daliegt, als wäre es ein Stück der endgültig entvölkerten, vom Weltenbrand heimgesuchten Erde, oder ein zerfallender Kampfgraben der Spuklandschaft eines Bruegelschen Höllenbildnis gleicht, Der wieder frecher sich breitmachenden militaristischen Propaganda sei dieser krasse Anschauungsunterricht entgegengestellt und vor allem unter der Jugend, die von verbrecherischen Erziehern, durch die Schule und durch die unverantwortliche Hetze der Partei zu militärfreudiger, kriegslustiger, blutrünstiger Stimmung verführt wird, verbreitet als Wahrheitsdokument, das die Hurramärchen und Heldenlegenden der Lehrbücher, Hetzgedichte, Haßromane, Bierreden als gemeinen Schwindel entlarvt und demoliert.“⁶⁸

Die Blätter in den fünf Mappen sind nicht chronologisch geordnet. Erlebnisse aus dem Jahr 1916 stehen neben anderen aus dem Jahr 1918, so zum Beispiel in der I. Mappe, wo nach den Blättern 2, *Verschüttete (Januar 1916, Champagne)*, 3, *Gastote (Templeux – La Fosse, August 1916)* und 6, *Verwundeter (Herbst 1916, Bapaume)*, das Blatt 7 folgt, *Bei Langemark (Februar 1918)*, dann wieder das Blatt 10, *Fliehender Verwundeter (Sommeschlacht 1916)*.

Ganz bewusst haben Künstler und Verleger bei der Herausgabe der Mappen auf einen Begleittext verzichtet; jedes Blatt erzählt eindringlich seine eigene Geschichte. Dennoch soll hier der Versuch unternommen werden, auf Grund der bekannten Kriegserlebnisse von Dix und Zeugnisse vieler seiner Zeitgenossen, die den I. Weltkrieg miterlebt haben, sie mit einem kurzen Kommentar zu versehen.



Otto Dix, Skizze zu *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Skizze zu *Der Krieg*, 1923-1924



Otto Dix, Skizze zu *Der Krieg*, 1923-1924

- Das Kriegstagebuch von Dix, auf dem Umschlag bezeichnet "Uttf.-/DIX/Feld.MG.ZUG/390" befindet sich in der Galerie Albstadt, Städtische Kunstsammlungen, Albstadt.
- Otto Conzelmann "Der andere Dix. Sein Bild vom Menschen und vom Krieg". Klett-Cotta Stuttgart, 1983, in: *Der Krieg*, S. 78. Von Conzelmann 1949 nach einem Gespräch mit Dix notiert.
- Otto Dix. Brief an Helene Jakob, Maurois, 15.August 1916. Privatbesitz.
- Die Feldpostbriefe an Helene Jakob befinden sich in Privatbesitz. 46 Feldpostkarten an Helene Jakob befinden sich in der Kunstgalerie Gera.
- Max Liebermann in: *Kriegszeit, Künstlerflugblätter*, Verlag Paul Cassirer Berlin, Heft Nr. 1, 31. August 1914, Titel.
- Max Liebermann in: *Kriegszeit, Künstlerflugblätter*, Verlag Paul Cassirer Berlin, Heft Nr. 2, 7. September 1914, Titel.
- George Grosz, 18.Januar 1917. Brief an Otto Schmalhausen, in: *George Grosz. Briefe 1913-1959*. Herausgegeben von Herbert Knust, Rowohlt Verlag Reinbek, 1979, S. 46.
- George Grosz, Berlin-Südende, Ausgang September 1915. Brief an Robert Bell, in: (wie Anm.7), S. 30.
- George Grosz, 1916/1917. Brief an Robert Bell, in: (wie Anm.7), S. 42/45.
- George Grosz, 18.Januar 1917. Brief an Otto Schmalhausen, in (wie Anm. 7), S. 46.
- George Grosz, Res. Laz. Görden, Station B. W. I, 15 März 1917. Brief an Otto Schmalhausen, in (wie Anm. 7), S. 48.
- George Grosz und Wieland Herzfelde *Die Kunst ist in Gefahr. Drei Aufsätze*, Der Malik-Verlag Berlin, 1925, S. 18-19 und S. 31-32.
- Max Beckmann, V., 7.Juni 1915. Brief an Minna Beckmann-Tube, in: *Max Beckmann, Briefe, Band I: 1899-1925*. Bearbeitet von Uwe M. Schneede, Piper München, 1993, S. 140.
- Max Beckmann, 14. September 1914, in: (wie Anm. 13), S. 91.
- Max Beckmann, G., 11. Oktober 1914, in: (wie Anm. 13), S. 100.
- Max Beckmann, Courtray, 24. Februar 1915, in: (wie Anm. 13), S. 101-102.
- Max Beckmann, Courtray, 2. März 1915, in: (wie Anm. 13), S. 103.
- Max Beckmann, 4. März 1915, in: (wie Anm. 13), S. 103-104.
- Max Beckmann, V., 5. März 1915, in: (wie Anm. 13), S. 114-115.
- Max Beckmann, V., 12. April 1915, in: (wie Anm. 13), S. 115-116.
- Max Beckmann, Brüssel, 16. April 1915, in: (wie Anm. 13), S. 116.
- Max Beckmann, V., 17. April 1915, in: (wie Anm. 13), S. 116-117.
- Max Beckmann, V., 18. April 1915, in: (wie Anm. 13), S. 118.
- Max Beckmann, V., 20. April 1915, in: (wie Anm. 13), S. 119-120.
- Max Beckmann, V., 26. April 1915, in: (wie Anm. 13), S. 121.
- Max Beckmann, V., 28. April 1915, in: (wie Anm. 13), S. 123-124.
- Max Beckmann, V., 7. Juni 1915, in: (wie Anm. 13), S. 140.
- Max Beckmann, V., 8. Juni 1915, in: (wie Anm. 13), S. 141.
- Ludwig Meidner "Septemberschrei. Hymnen, Gebete, Lästerungen", Verlag Paul Cassirer Berlin, 1920, aus: *Hymne der Bruderliebe*, S. 34.
- Zitat aus einem Feldpostbrief von Max Ernst, 1917, als Einleitung zu einem Aufsatz von Walter Cohen in: *Max Ernst. Seine Anfänge*, Ausstellungskatalog der Galerie Alfred Flechtheim, Berlin 1929, S. 2.
- Brief eingeklebt im Familienbuch Philipp Ernst. Privatsammlung Köln. Abgedruckt im Beitrag von Jürgen Pech "Daß ich nicht tot bin, freut mich", in: Karl Riha, Jörgen Schäfer (Hrsgb): *Fatagaga-Dada. Max Ernst, Hans Arp, Theodor Baargeld und der Kölner Dadaismus*, Anabas Verlag Gießen, 1995, S. 29.
- Max Ernst, Perthes, 1. März 1915, in: (wie Anm. 31), S. 32.
- Max Ernst, 19. September 1915, in: (wie Anm. 31), S. 40.
- Max Ernst "Some Data on the Youth of M.E. (as told by himself)", in: *View*, 2nd Series, No. 1, April 1942, S. 28-30. Deutsche Übersetzung in: "Einiges aus Max Ernst Jugend, von ihm selbst erzählt", Ausstellungskatalog *Max Ernst. Gemälde und Graphik*, Brühl, 1951, S. 93.
- Franz Marc, 23. Dezember 1914. Brief an seine Frau Maria, in: Franz Marc *Briefe aus dem Feld*, Rembrandt-Verlag Berlin, 1940, S. 38.
- Franz Marc, 2. September 1914, in: (wie Anm. 35), S. 5.
- Franz Marc, 6. September 1914, in: (wie Anm. 35), S. 6.
- (wie Anm. 35)
- Franz Marc, 23. Dezember 1914, in: (wie Anm. 35), S. 37-38.
- Franz Marc, Dezember 1914, in: (wie Anm. 35), S. 39.
- Franz Marc, 27. Dezember 1914, in: (wie Anm. 35), S. 41.
- Franz Marc, Neujahr 1915, in: (wie Anm. 35), S. 42-43.
- Franz Marc, 2. Januar 1915, in: (wie Anm. 35), S. 43-44.
- Franz Marc, 6. April 1915, in: (wie Anm. 35), S. 57-59.
- Franz Marc, 8. April 1915, in: (wie Anm. 35), S. 61.
- Franz Marc, 23. Juni 1915, in: (wie Anm. 35), S. 78.
- Franz Marc, 9. Oktober 1915, in: (wie Anm. 35), S. 96.
- Franz Marc, 1. Dezember 1915, in: (wie Anm. 35), S. 113-114.
- Franz Marc, 4. Februar 1916, in: (wie Anm. 35), S. 135.
- Franz Marc, 17. Februar 1916, in: (wie Anm. 35), S. 145-146.
- Franz Marc, 27. Februar 1916, in: (wie Anm. 35), S. 147.
- Franz Marc, 29. Februar 1916, in: (wie Anm. 35), S. 148.
- Franz Marc, 2. März 1916, in: (wie Anm. 35), S. 149.
- Franz Marc, 2. März 1916, in: (wie Anm. 35), S. 150.
- Franz Marc, 4. März 1916, in: (wie Anm. 35), S. 151.
- Ignaz Wrobel (d.i. Kurt Tucholsky) "Der bewachte Kriegsschauplatz", in: *Die Weltbühne. Wochenschrift für Politik, Kunst, Wirtschaft*, Begründet von Siegfried Jacobsohn. Unter Mitarbeit von Kurt Tucholsky, geleitet von Carl v. Ossietzky, Verlag der Weltbühne Charlottenburg (Reprint Athenäum Verlag Königstein, 1978), 27. Jahrg, 4. August, II. Halbjahr 1931, S. 191-192.
- Otto Conzelmann, in: (wie Anm. 2): "III. *Der Schützengraben, 1920-1923*", S. 135-136.
- Max Liebermann in: *Mannheimer Tageblatt*, 10. Oktober 1924.
- Das Gemälde *Deutschland, ein Wintermärchen* (1918, 215 x 200 cm) von George Grosz, war zusammen mit dem Kriegsbild *45% Erwerbsfähig* (1920, 150 x 200 cm) von Otto Dix auf der "Ersten Internationalen DADA-Messe" 1920 in Berlin ausgestellt. Beide Bilder sind bis heute verschollen.
- Willi Wolftradt "Otto Dix", in: *Der Cicerone*, JG. XVI. 2. 24. Januar 1924, Georg Biermann (Hrsgb.), Verlag Klinkhardt & Biermann Leipzig S. 943ff. Der gleiche Artikel erscheint nochmals Ende 1924 in: *Jahrbuch der Jungen Kunst*, Georg Biermann (Hrsgb.), Verlag Klinkhardt & Biermann Leipzig, S. 287.
- George Grosz *Wofür?*. Blatt 16 der Mappe *Hintergrund*. Der Malik-Verlag Berlin, 1928.
- Undatiertes zweiseitiges Schreiben von Karl Nierendorf an Otto Dix, Germanisches Nationalmuseum Nürnberg. Teilabdruck in: Anja Walter-Ris *Kunstleidenschaft im Dienst der Moderne. Die Geschichte der Galerie Nierendorf Berlin/New York 1920-1995*. Zürich Inter Publishers, 2003, S. 127-128.
- wie 62
- Abgedruckt im Ausstellungskatalog *Otto Dix*, Galerie Neumann-Nierendorf, Berlin, Das Kunstarchiv Verlag GmbH Berlin, 1926, S. 15-17.
- wie 64
- wie 64
- Der Text von Henri Barbusse wurde der Restauflage der Buchausgabe *Der Krieg. 24 Offsetdrucke nach Originalen aus dem Radierwerk von Otto Dix* beigegeben. Verlag Karl Nierendorf Berlin, 1924.
- Max Herrmann-Neisse "Otto Dix. Der Krieg" in: *Die Aktion*, XV. Jahr, Herausgeber Franz Pfemfert, Verlag: Die Aktion Berlin-Wilmersdorf.



Otto Dix, *Selbstporträt*, 1916

Dear King





OTTO DIX

Der Krieger

VERLAG KARL NIERENDORF / BERLIN W50

DAS RADIERWERK „DER KRIEG“ VON
OTTO DIX ENTSTAND IM JAHRE 1924.
ES UMFASST 50 PLATTEN, DIE IN EINER
AUFLAGE VON 70 NUMERIERTEN
EXEMPLAREN UNTER AUFSICHT
DES KÜNSTLERS IN DER KUPFER-
DRUCKEREI O. FELSING, CHARLOTTEN-
BURG, GEDRUCKT UND IN 5 MAPPEN
à 10 BLATT VERÖFFENTLICHT WURDEN.
JEDE RADIERUNG IST VOM KÜNSTLER
HANDSIGNIERT UND NUMERIERT.
DAS VORLIEGENDE EXEMPLAR HAT
DIE NUMMER 29



INHALT DER ERSTEN MAPPE:

1. SOLDATENGRAB ZWISCHEN DEN LINIEN
2. VERSCHÜTTETE (JANUAR 1916, CHAMPAGNE)
3. GASTOTE (TEMPLEUX-LA-FOSSE, AUGUST 1916)
4. TRICHTERFELD BEI DONTRIEN VON LEUCHTKUGELN ERHELMT
5. PFERDEKADAVER
6. VERWUNDETER (HERBST 1916, BAPAUME)
7. BEI LANGEMARK (FEBRUAR 1918)
8. RELAISPOSTEN (HERBSTSCHLACHT IN DER CHAMPAGNE)
9. ZERFALLENDER KAMPFGRABEN
10. FLIEHENDER VERWUNDETER (SOMMESCHLACHT 1916)

1. TOMBE DE SOLDAT ENTRE LES LIGNES DE FRONT

On n'avait pas le temps d'enterrer les morts qui tombaient entre les lignes de front. Quelqu'un a, fort probablement au péril de sa vie, planté une croix sommaire parmi les morts. Il n'a pas eu le temps d'en faire davantage.

1. SOLDATENGRAF TUSSEN DE LINIES

Tijd om deze doden te begraven tussen de linies was er niet. Wel heeft iemand onder levensgevaar een eenvoudig houten kruis tussen de doden gestoken. Voor meer was er geen tijd.

1. SOLDATENGRAB ZWISCHEN DEN LINIEN

Zeit, diese Toten zwischen den Linien zu begraben, gab es nicht. Wohl unter Lebensgefahr hat irgendwer ein schlichtes Holzkreuz zwischen die Toten gesteckt. Zu mehr hat es nicht gereicht.



2. SOLDATS ENSEVELIS (JANVIER 1916, CHAMPAGNE)

Les morts lèvent leurs bras comme en un dernier salut. Mais ces soldats ensevelis sous des remblais de terre catapultés par les obus sont décomposés depuis longtemps. Des têtes de mort nous sourient.

2. BEDOLVEN MANNEN (JANUARI 1916, CHAMPAGNE)

Als voor een laatste groet strekken de doden hun armen naar boven. Maar deze lichamen die door granaatinslagen onder hoog opgegooide aarde werden bedolven, zijn al lang in ontbinding. Doodshoofden grijnzen naar ons.

2. VERSCHÜTTETE (JANUAR 1916, CHAMPAGNE)

Wie zum letzten Gruß strecken die Toten ihre Arme hoch. Doch längst sind diese durch Granatbeschuss unter hochgeschleuderten Erdmassen Verschütteten verwest. Totenschädel grinsen einen an.



3. VICTIMES DES GAZ TOXIQUES (TEMPLEUX-LA-FOSSE, AOÛT 1916)

Des soldats, le visage tuméfié par les gaz toxiques, sont allongés les uns à côté des autres ; ils ont aussi reçu des balles. On les a trainés jusqu'à l'infirmerie. Mais l'effet du gaz a été plus rapide.

3. GASDODEN (TEMPLEUX-LA-FOSSE, AUGUSTUS 1916)

Ze liggen in een rij naast elkaar, de gasdoden, door het gifgas opgezwollen, mismaakt; ze zijn ook geraakt door een paar kogels. Men heeft ze nog naar de ziekenboeg gesleept. Maar het gif was sneller.

3. GASTOTE (TEMPLEUX-LA-FOSSE, AUGUST 1916)

Aufgereiht liegen sie nebeneinander, Gastote, vom Giftgas aufgedunsen, entstellt; auch ein paar Kugeln haben sie noch abbekommen. Man hat sie noch zur Krankenstation geschleppt. Doch das Gift war schneller.



4. TROUS D'OBUS PRÈS DE DONTRIEN ÉCLAIRÉS PAR DES FUSÉES ÉCLAIRANTES

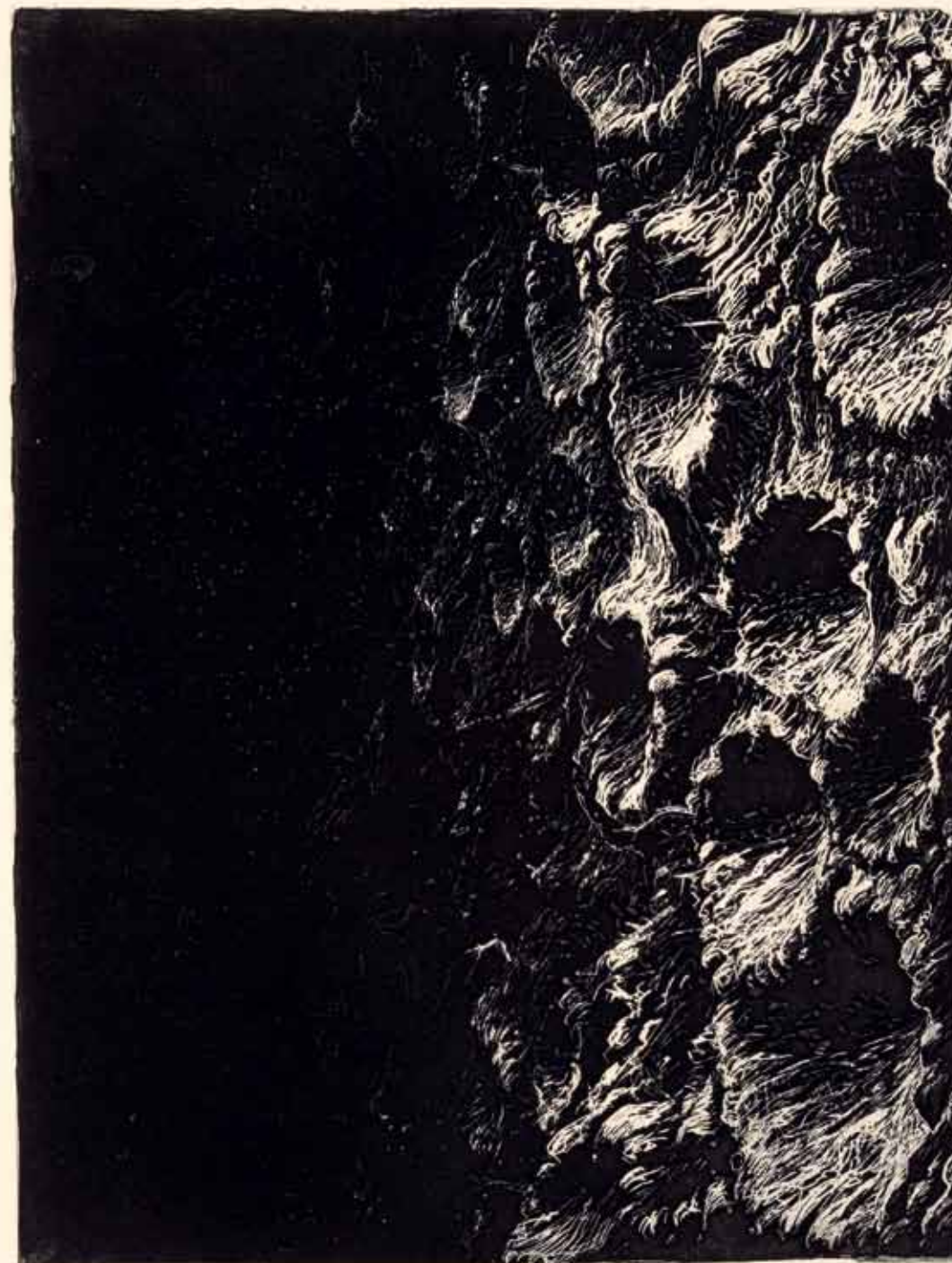
Des tirs d'obus et de mortier ont labouré le paysage, des heures et des jours durant. Les trous d'obus succèdent aux trous d'obus. Le paysage, éclairé par des fusées éclairantes, prend des allures fantomatiques. Il n'y a guère de survivants. Ceux qui voudraient encore fuir seraient une cible de choix pour les tireurs d'élite.

4. TRECHTERVELD BIJ DONTRIEN MET LICHTKOGELS VERLICHT

Uren- en dagenlang mortier- en granaatvuur hebben het landschap omgeploegd. De ene trechter gaapt naast de andere. Het landschap wordt spookachtig door lichtpijlen verlicht. Overlevenden zijn er nauwelijks nog. Wie hier nog wil vluchten, wordt zeker het slachtoffer van scherpschutters.

4. TRICHTERFELD BEI DONTRIEN VON LEUCHTKUGELN ERHELLT

Stunden- und tagelanger Mörser- und Granatenbeschuss haben die Landschaft umgepflügt. Trichter reiht sich an Trichter. Gespenstisch wird die Landschaft von Leuchtkugeln erhellt. Überlebende gibt es kaum mehr. Wer da noch fliehen sollte, wird sicheres Ziel der Scharfschützen.



5. CADAVRE DE CHEVAL

Cadavre figé, le cheval étire ses pattes raidies contre le ciel. La quatrième patte est cassée, brisée, le flanc est totalement déchiré par des éclats d'obus. La guerre s'attaque à tous : les hommes, les animaux, la nature.

5. PAARDEKADAVER

In de dood verstart, strekt het paard zijn stijve benen de lucht in. Het vierde been is afgeknakt, gebroken, de buik door granaatsplinters opengereten. De oorlog sleept alles en iedereen mee: mens, dier, natuur.

5. PFERDEKADAVER

Zur Leiche erstarrt, streckt das Pferd seine steifen Beine in den Himmel. Das vierte Bein ist abgeknickt, gebrochen, der Bauch wohl durch Granatsplitter aufgerissen. Der Krieg bezieht alle mit ein: Mensch, Getier, Natur.



6. UN BLESSÉ (AUTOMNE 1916, BAPAUME)

L'épouvante est inscrite sur son visage. Des balles ou des éclats lui ont déchiré le ventre. Sa main est crispée sur la blessure. Mais plus personne ne l'aidera.

6. GEWONDE (HERFST 1916, BAPAUME)

Op zijn gezicht staat vreselijke ontzetting te lezen. Kogels of splinters hebben zijn buik in stukken gereten. Zijn hand verkrampst zich over de wonde. Maar niemand kan hem nog helpen.

6. VERWUNDETER (HERBST 1916, BAPAUME)

Grässliches Entsetzten steht in sein Gesicht geschrieben. Geschosse oder Splitter haben ihm den Bauch zerfetzt. Über der Wunde verkrampft sich die Hand. Doch ihm wird keiner mehr helfen.



7. PRÈS DE LANGEMARK (FÉVRIER 1918)

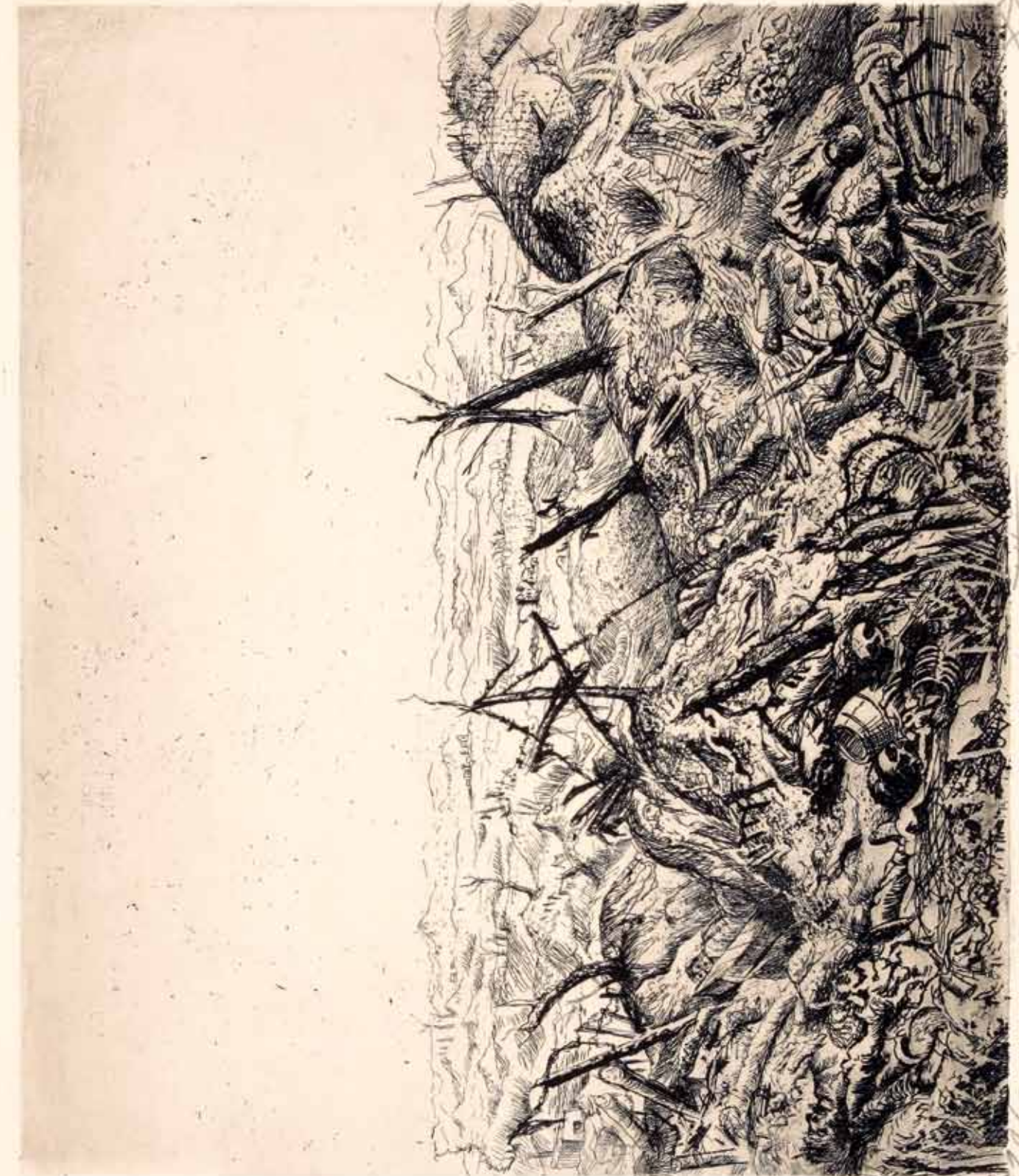
La guerre a ravagé ce paysage, jadis magnifique et plaisant à regarder. Des soldats s'étaient retranchés là avec des provisions et des armes, pour en tuer d'autres. Il subsiste un paysage ravagé, chaotique, semé de squelettes et de têtes de mort.

7. BIJ LANGEMARK (FEBRUARI 1918)

Wat ooit een mooi en vredig landschap was, is door de oorlog onherkenbaar verwoest. Hier hebben soldaten zich met voorraden en wapens ingegraven, om anderen te doden. Wat blijft is een onbegaanbaar, verwoest landschap, bezaaid met skeletten en doodshoofden.

7. BEI LANGEMARK (FEBRUAR 1918)

Was einmal eine schöne und beschauliche Landschaft war, hat der Krieg bis zur Unkenntlichkeit verwüstet. Hier hatten sich Soldaten mit Vorräten und Waffen eingegraben, um andere zu töten. Was bleibt ist eine unbegehbare, verwüstete Landschaft, übersät mit Skeletten und Totenschädeln.



8. RELAIS (BATAILLE D'AUTOMNE EN CHAMPAGNE)

Il a encore la pipe à la bouche, mais son uniforme est déchiré. On ne sait pas si cet agent de liaison vit encore. D'ailleurs, cela importe peu. Que pourrait-il encore annoncer ?

8. ORDONNANSPOST (HERFSTSLAG IN DE CHAMPAGNE)

Hij heeft zijn pijp nog in de mond, maar zijn uniform is aan flarden. Of hij nog leeft, deze ordonnans, is onzeker. Daar komt het ook niet meer op aan. Wat zou hij nog moeten melden?

8. RELAISPOSTEN (HERBSTSCHLACHT IN DER CHAMPAGNE)

Die Pfeife steckt ihm noch im Mund, die Uniform aber ist zerfetzt. Ob er noch lebt, dieser Melder, ist ungewiss. Darauf kommt es auch nicht mehr an. Was soll er denn noch melden?



9. TRANCHÉES ÉCROULÉES

Des tirs de précision ont détruit ces tranchées. Des morceaux de cadavres sont plantés sur une poutre en fer censée protéger l'abri. Plus personne n'enterrera ces morts.

9. INGESTORTE GEVECHTSLOOPGRAAF

Deze loopgraaf is door voltreffers verwoest. Op de ijzeren staven die de schuilplaats moesten stutten zijn stukken van lijken gespietst. Deze doden zal niemand meer begraven.

9. ZERFALLENDER KAMPFGRABEN

Volltreffer haben diesen Graben zerstört. Auf einem Eisenträger, der den Unterstand schützen sollte, sind Leichenteile aufgespießt. Die Toten wird keiner mehr begraben.



29/80

IX

SP

10. BLESSÉS EN FUITE (BATAILLE DE LA SOMME 1916)

Il a le visage tordu par la terreur, les cheveux qui se dressent sur la tête. Par où doit-il fuir ? Il n'ira pas loin. Il est sûr de mourir.

10. VLUCHTENDE GEWONDE (SLAG BIJ DE SOMME 1916)

Zijn gezicht is getekend met zuivere ontzetting, zijn haren rijzen ten berge. Waarheen moet hij vluchten? Ver zal hij niet komen. Hem wacht een gewisse dood.

10. FLIEHENDER VERWUNDETER (SOMMESCHLACHT 1916)

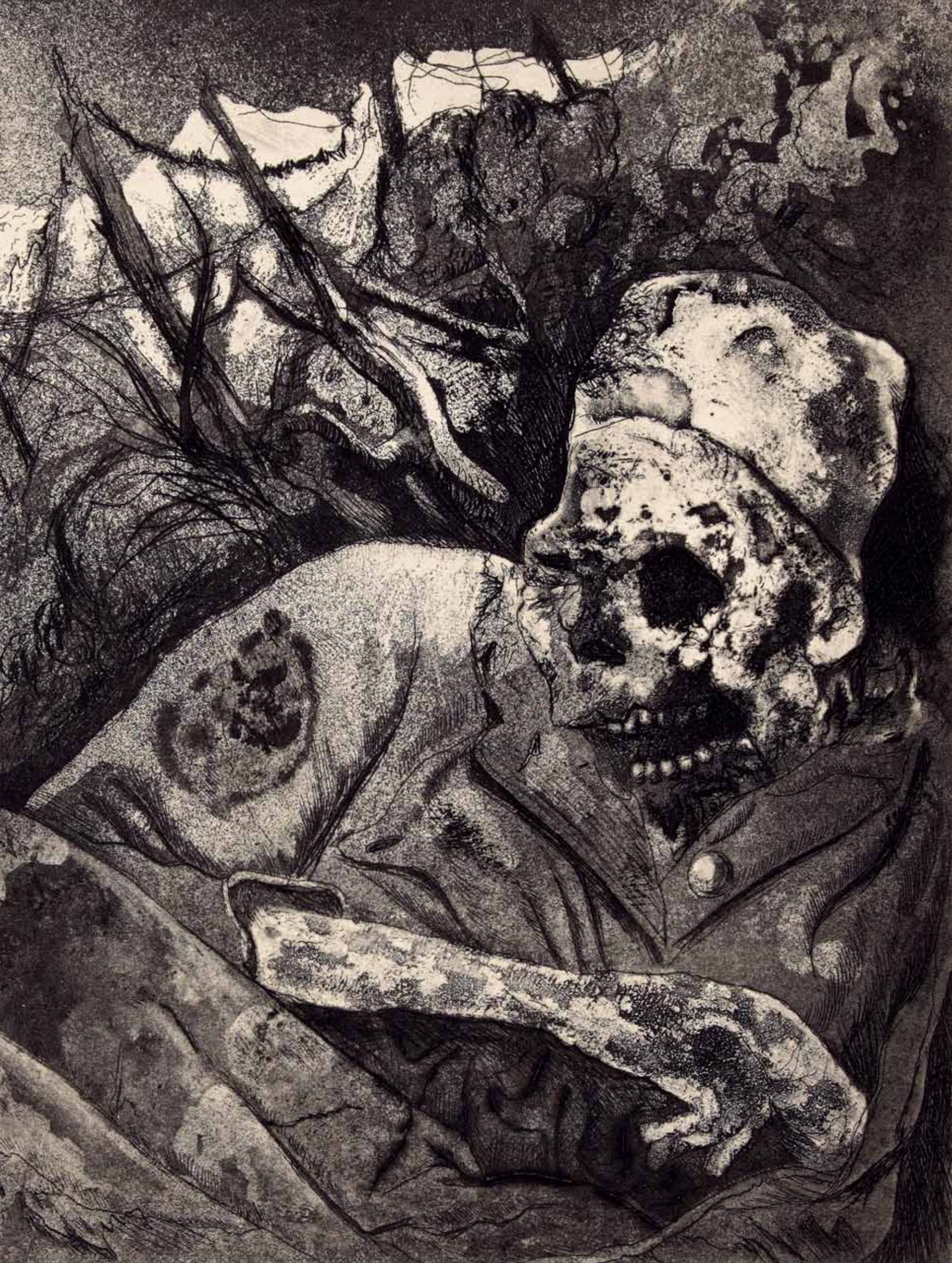
Blankes Entsetzen verzerrt sein Gesicht, die Haare stehen ihm zu Berge. Wohin soll er fliehen? Weit wird er nicht kommen. Der Tod ist ihm gewiss.



29/70

X

X



INHALT DER ZWEITEN MAPPE:

11. VERLASSENE STELLUNG BEI NEUVILLE
12. STURMTRUPPE GEHT UNTER GAS VOR
13. MAHLZEIT IN DER SAPPE (LORETTOHÖHE)
14. RUHENDE KOMPAGNIE
15. VERLASSENE STELLUNG BEI VIS-EN-ARTOIS
16. LEICHE IM DRAHTVERHAU (FLANDERN)
17. LEUCHTKUGEL ERHELMT DIE MONACU-FERME
18. Toter SAPPENPOSTEN
19. TOTENTANZ ANNO 17 (HÖHE Toter MANN)
20. DIE II. KOMPAGNIE WIRD HEUTE NACHT ABGELÖST

11. POSITION ABANDONNÉE PRÈS DE NEUVILLE
Il n'y a plus rien à défendre ici ; ni à attaquer. Seuls les morts occupent encore cette position.

11. VERLATEN STELLING BIJ NEUVILLE
Hier valt niets meer te verdedigen. Ook aanvallen kan men niet meer. In deze stelling zijn alleen doden achtergebleven.

11. VERLASSENE STELLUNG BEI NEUVILLE
Hier gibt es nichts mehr zu verteidigen. Auch angreifen kann man nicht mehr. Nur Tote sind in dieser Stellung zurückgeblieben.



29/70

I

29/70

12. PELOTON MONTANT À L'ASSAUT SOUS LES GAZ

Avec leurs masques à gaz, les soldats semblent être des créatures d'une autre planète. L'adversaire avait lui aussi commencé à utiliser le gaz mortel.

12. STORMTROEP RUKT OP TIJDENS GASAANVAL

De soldaten met gasmaskers zien eruit als wezens van een andere planeet. Ook de tegenstander is begonnen met het dodelijke gas te gebruiken.

12. STURMTRUPPE GEHT UNTER GAS VOR

Wie Wesen von einem anderen Stern muten einen von Gasmasken entstellten Soldaten an. Auch der Gegner hatte begonnen, das tödliche Gas einzusetzen.



13. REPAS DANS LA SAPE (HAUTEUR DE LORETTE)

La mort est la compagne de chaque instant. On s'y était habitué. Même au moment des repas.

13. MAALTIJD IN DE LOOPGRAAF (HEUVEL VAN LORETTE)

De dood als constante aanwezigheid. Daaraan is men gewend geraakt. Ook tijdens het eten.

13. MAHLZEIT IN DER SAPPE (LORETTOHÖHE)

Der Tod als ständiger Begleiter. Daran hatte man sich gewöhnt. Auch beim Essen.



14. COMPAGNIE AU REPOS

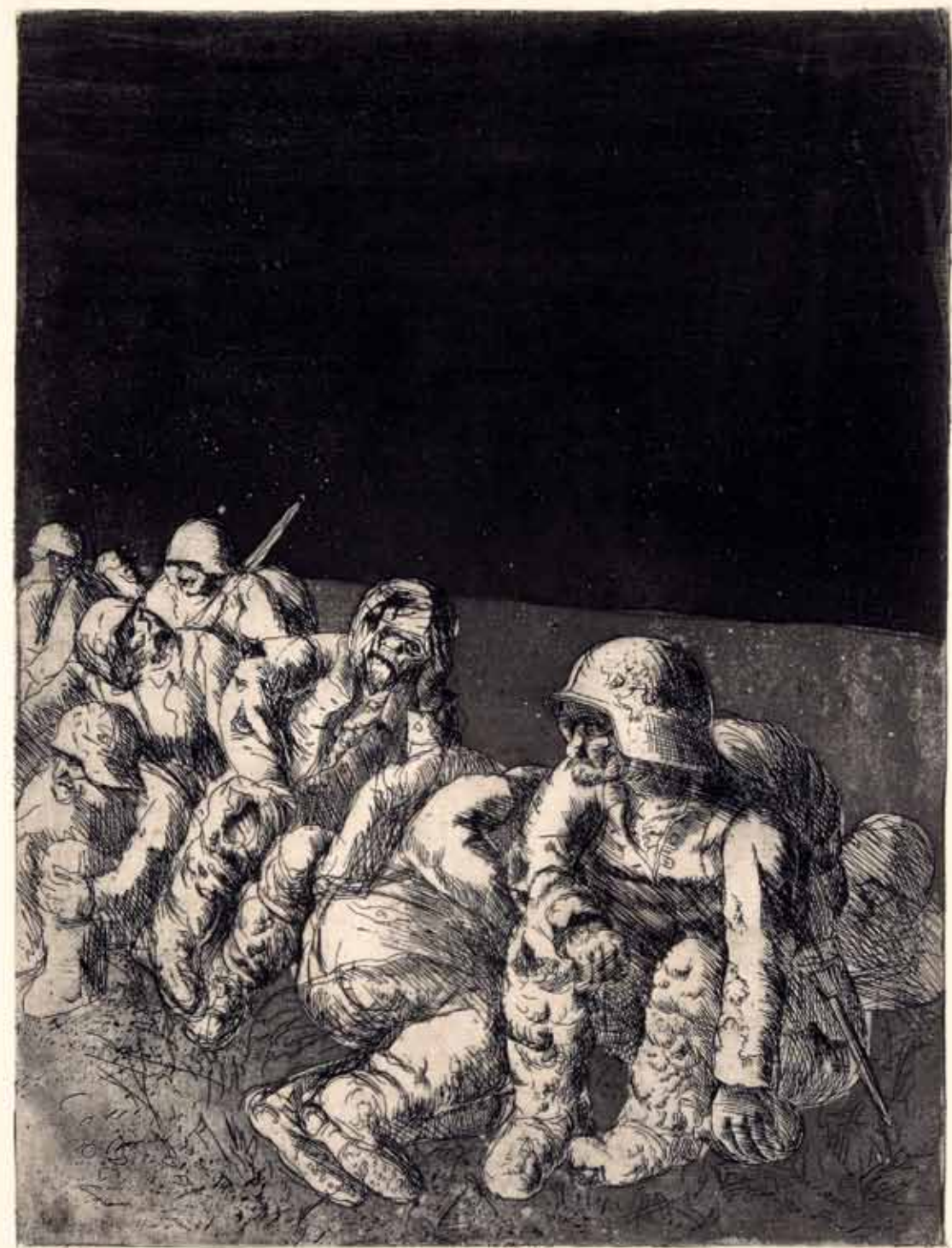
Défaites, fatigués, blessés, ils font une pause. Jusqu'au combat suivant, qui les verra attaquer l'adversaire ou se défendre de ses attaques.

14. RUSTENDE COMPAGNIE

Moegestreden, doodop, gewond, nu is er even pauze. Tot aan de volgende strijd waarin de tegenstander wordt aangevallen of wiens aanval wordt afgeslagen.

14. RUHENDE KOMPAGNIE

Abgekämpft, müde, verletzt, gibt es eine Pause. Bis zum nächsten Kampf, in dem man den Gegner angreift, oder sich dessen Angriffs erwehrt.



29/20

IV

47

15. POSITION ABANDONNÉE PRÈS DE VIS-EN-ARTOIS

On a trouvé cette position dans cet état : abandonnée. Y a-t-il eu des survivants ? Dans ce cas, où sont-ils ?

15. VERLATEN STELLING BIJ VIS-EN-ARTOIS

Zo werd deze stelling aangetroffen: verlaten. Zijn er overlevenden? En zo ja, waar zijn ze dan?

15. VERLASSENE STELLUNG BEI VIS-EN-ARTOIS

So hat man diese Stellung vorgefunden: verlassen. Gab es Überlebende? Und wenn, wo sind sie?



16. CADAVRES DANS LES BARBELÉS (FLANDRES)
On le regrettera chez lui. Ici, il n'est qu'un parmi tant d'autres.

16. LIJK IN DE PRIKKELDRAADVERSERRING (VLAANDEREN)
Thuis zal men hem missen. Hier is hij een van de velen.

16. LEICHE IM DRAHTVERHAU (FLANDERN)
Zu Hause wird man ihn vermissen. Hier ist er einer von vielen.



17. UNE FUSÉE ÉCLAIRANTE ILLUMINE LA FERME DE MONACU

Vestiges d'un bâtiment de la ferme de Monacu : gravats, ruines, squelettes, croix marquant des tombes dans un paysage dévasté par les obus et les bombes. S'il y a des survivants – personne n'en réchappera, pas même de nuit.

17. LICHTPIJL VERLICHT DE MONACU-BOERDERIJ

Restanten van de Monacu-boerderij: puin, ruïnes, skeletten, grafkruisen in een door granaten en bommen doorploegd landschap. Mocht iemand nog leven – ontsnappen kan hij niet, ook niet 's nachts.

17. LEUCHTKUGEL ERHELLT DIE MONACU-FERME

Überreste eines Bauernhauses der Monacu-Ferme: Trümmer, Ruinen, Skelette, Grabkreuze in einer durch Granaten und Bomben zerpfügten Landschaft. Falls noch jemand lebt – keiner soll entkommen, auch nicht des Nachts.



18. MORT DANS LA SAPE

À un moment donné, il a occupé un poste d'écoute, en première ligne. Probablement regretté, mais depuis longtemps oublié, abandonné, pas enterré, retrouvé un jour en état de décomposition avancée, mais toujours en position, son casque d'acier sur la tête et son arme à l'épaule.

18. DODE LOOPGRAAFWACHTPOST

Hij stond in de luisterpost, in de voorste linie, ooit. Wel vermist, maar al lang vergeten, opgegeven, niet begraven, ooit zo gevonden, al lang in ontbinding, maar nog altijd in de houding, met stalen helm en geweer op de schouder.

18. TOTER SAPPENPOSTEN

Er war auf Horchposten, in vorderster Linie, irgendwann. Wohl vermisst, aber längst vergessen, aufgegeben, nicht begraben, irgendwann so aufgefunden, schon lange verwest, aber immer noch in Haltung, mit Stahlhelm und Gewehr an der Schulter.



19. DANSE MACABRE ANNO 1917 (HAUTEUR DE L'HOMME MORT)

Danse macabre de nuit. Elle s'est communiquée à tout un groupe. Elle a dû être amorcée par un obus. Pris dans les barbelés, ils ne bougent plus.

19. DODENDANS ANNO 17 (HEUVEL HOMME MORT)

Dodendans bij nacht. Een hele groep werd getroffen. De schokgolf van een granaat moet ze daarheen hebben geslingerd. Vastgehaakt in het prikkeldraad bewegen ze zich niet meer.

19. TOTENTANZ ANNO 17 (HÖHE Toter Mann)

Totentanz bei Nacht. Eine ganze Gruppe hat es erwischt. Die Druckwelle einer Granate muss sie dorthin geschleudert haben. Verhakt im Drahtverhau, bewegt sie sich nicht mehr.



20. LA DEUXIÈME COMPAGNIE SERA RELEVÉE CETTE NUIT

Enfin la relève attendue. On ne sait pas encore qui a survécu. L'un porte un masque à gaz. Le lendemain matin, on saura combien ont survécu, dans la relève aussi.

20. DE 2DE COMPAGNIE WORDT VANNACHT AFGELOST

Eindelijk de vurig verlangde aflossing. Maar men weet nog niet wie is overgebleven. Een van hen draagt een gasmasker. De volgende ochtend zullen ze weten hoeveel het hebben overleefd, ook van die van de aflossing.

20. DIE II. KOMPAGNIE WIRD HEUTE NACHT ABGELÖST

Endlich die ershnte Ablösung. Noch weiß man nicht, wer übrig geblieben ist. Einer hat eine Gasmaske auf. Am nächsten Morgen wird man wissen, wie viele überlebt haben, auch von der Ablösung.





INHALT DER DRITTEN MAPPE:

21. ABGEKÄMPFTE TRUPPE GEHT ZURÜCK (SOMMESCHLACHT)
22. NÄCHTLICHE BEGEGNUNG MIT EINEM IRRSINNIGEN
23. TOTES IM SCHLAMM
24. GRANATTRICHTER MIT BLUMEN (FRÜHLING 1916 VOR REIMS)
25. DIE TRÜMMER VON LANGEMARK
26. STERBENDER SOLDAT
27. ABEND IN DER WIJTSCHAETE-EBENE (NOVEMBER 1917)
28. GESEHEN AM STEILHANG VON CLERY-SUR-SOMME
29. GEFUNDEN BEIM GRABENDURCHSTICH (AUBERIVE)
30. DRAHTVERHAU VOR DEM KAMPFGRABEN

21. RETOUR D'UNE TROUPE DÉFAITE (BATAILLE DE LA SOMME)

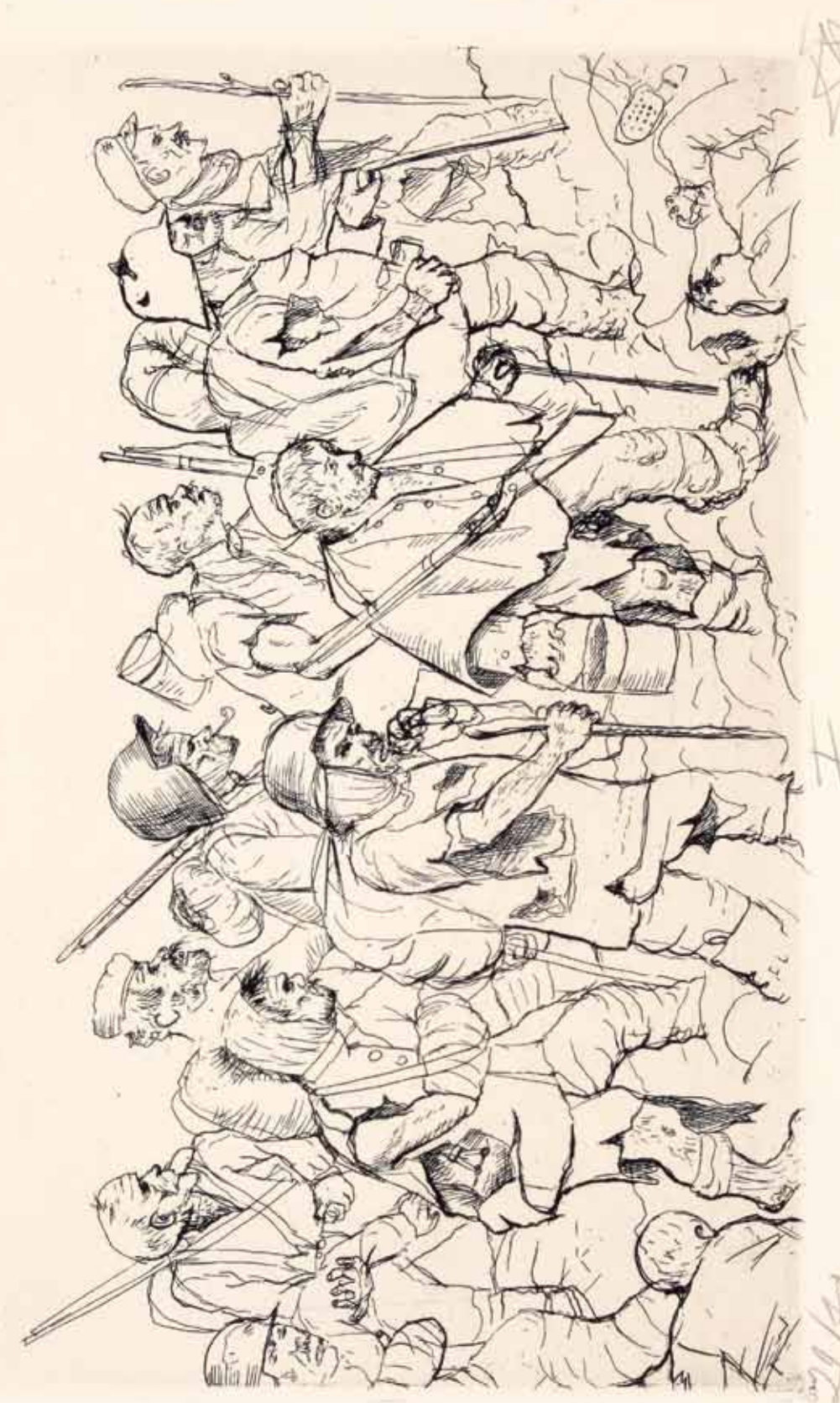
Faut-il avoir pitié ? Oui ? Non ? Combien d'entre eux ont été contraints à tuer à cause de leur incorporation ? L'individu n'a aucune possibilité de décision. Les criminels sont les militaires qui ont déclenché cette guerre et qui ne veulent la terminer à aucun prix.

21. UITGEPUTTE TROEP KEERT TERUG (SLAG AAN DE SOMME)

Medelijden ja? Medelijden nee? Hoevelen zijn door de oproep de dood in gejaagd!? Het individu heeft geen mogelijkheid om te beslissen. Misdadigers zijn het, de militairen die deze oorlog hebben beraamd en hem tegen geen enkele prijs willen beëindigen.

21. ABGEKÄMPFTE TRUPPE GEHT ZURÜCK (SOMMESCHLACHT)

Mitleid ja? Mitleid nein? Wie viele von ihnen sind durch ihre Einberufung zum Töten gezwungen worden!? Der Einzelne hat keine Entscheidungsmöglichkeit. Verbrecher sind die Militärs, die diesen Krieg angezettelt haben und ihn um keinen Preis beenden wollen.



22. RENCONTRE NOCTURNE AVEC UN FOU
D'où vient-il ? Qu'a-t-il vécu ? Un fou dans un paysage dévasté par les hommes.

22. NACHTELIJKE ONTMOETING MET EEN WAANZINNIGE
Waar komt hij vandaan? Wat heeft hij meegemaakt? Een waanzinnige in een door mensen verwoest landschap.

22. NÄCHTLICHE BEGEGNUNG MIT EINEM IRRSINNIGEN
Wo kommt der her? Was hat der erlebt? Ein Irrsinniger in einer von Menschen verwüsteten Landschaft.



29/20

II

GA

23. MORT DANS LA BOUE

De la boue émergent un bras figé dans la raideur cadavérique et un visage. Il ne sent plus rien. Pour lui, la guerre est finie. L'horreur submerge les vivants.

23. DODE IN HET SLIJK

Een in de dood versteven arm en een gezicht steken uit het slijk. Hij bemerkt niets meer. Voor hem is de oorlog voorbij. De levenden huiveren van afgrijzen.

23. TOTER IM SCHLAMM

Ein in der Leichenstarre erhobener Arm und ein Gesicht ragen aus dem Schlamm. Er spürt nichts mehr. Für ihn ist der Krieg zu Ende. Die Lebenden überkommt das Grauen.



24. TROU D'OBUS AVEC DES FLEURS (PRINTEMPS 1916 DEVANT REIMS)

La nature s'éveille. Un jour, le champ de trous d'obus ne se verra presque plus. Qu'a donc apporté la mort de millions de gens ?

24. GRANAATRECHTER MET BLOEMEN (LENTE 1916 VOOR REIMS)

De natuur ontwaakt. Ooit zal het trechterveld nog nauwelijks te vermoeden zijn. Wat heeft de dood van miljoenen opgebracht?

24. GRANATTRICHTER MIT BLUMEN (FRÜHLING 1916 VOR REIMS)

Die Natur erwacht. Irgendwann wird man das Trichterfeld nur noch erahnen können. Was hat der Tod von Millionen erbracht?



25. LES RUINES DE LANGEMARK

Un peloton allemand ou ennemi s'est retranché dans ce village français : il a été pris dans une fusillade, faisant fi des civils, de toute façon déjà contraints de quitter leurs maisons. C'est donc à ça que ressemblait un joli village, autrefois animé, sans plus âme qui vive.

25. DE RUÏNES VAN LANGEMARK

Of het nu eigen of vijandelijke troepen zijn die zich in het dorp hebben verschanst, maakt niet uit: het werd onder vuur genomen, zonder pardon voor de burgerbevolking die toch al eerder werd gedwongen haar huizen te verlaten. Zo zag het er dan uit, als geen levende ziel meer in dit voordien mooie en levendige dorp te vinden was.

25. DIE TRÜMMER VON LANGEMARK

Ob eigene oder feindliche Truppen in einem französischen Dorf sich verschanzt hatten: es wurde unter Beschuss genommen, ungeachtet der Zivilbevölkerung, die ohnehin schon zuvor zum Verlassen ihrer Häuser gezwungen worden war. So sah das dann aus, als kein Lebender mehr in diesem ehemals schönen Dorf voller Leben anzutreffen war.



26. SOLDAT MOURANT

Cela tient du miracle qu'il vive encore. Mais il n'y a rien pour l'aider. Qui sera le suivant ?

26. STERVENDE SOLDAAT

Dat hij nog leeft, is een wonder. Maar hij kan niet meer worden geholpen. Wie zal de volgende zijn?

26. STERBENDER SOLDAT

Dass er überhaupt noch lebt, grenzt an ein Wunder. Doch zu helfen ist ihm nicht. Wer wird der nächste sein?



27. SOIRÉE SUR LA PLAINE DE WIJTSCHAETE (NOVEMBRE 1917)

Le travail accompli, les soirées dans la campagne accordent des heures paisibles. Ici règne une « paix » morte ; le paysage est parsemé de cadavres. Pourquoi ces gens ont-ils dû mourir ?

27. AVOND IN DE VLAKE VAN WIJTSCHATE (NOVEMBER 1917)

Na gedane arbeid zorgen avonden op het land voor vreedzame uren. Hier heerst een dode 'vrede'. Het landschap is bezaaid met lijken. Waarom moesten deze mensen sterven?

27. ABEND IN DER WIJTSCHAETE - EBENE (NOVEMBER 1917)

Nach getaner Arbeit bescheren Abende auf dem Lande friedliche Stunden. Hier herrscht ein toter „Friede“; die Landschaft ist mit Leichen übersäht, Warum mussten diese Menschen sterben?



28. VU SUR LES PENTES DE CLÉRY-SUR-SOMME

Ils sont morts depuis longtemps déjà. De l'herbe pousse dans le crâne de l'un, l'autre semble vouloir encore parler. Ce n'est qu'en y regardant de plus près que l'on voit les lourdes blessures de ces deux hommes surpris par la mort. Des obus ? Du gaz toxique ? Ou les deux ?

28. GEZIEN OP DE STEILE HELLING VAN CLERY-SUR-SOMME

Ze zijn al langere tijd dood. Bij de ene groeit gras uit zijn schedel, de andere lijkt nog iets te willen zeggen. Pas bij nader toezien, zie je de zware verwondingen van de twee die door de dood werden verrast. Granaten? Giftgas? Of allebei?

28. GESEHEN AM STEILHANG VON CLERY-SUR-SOMME

Sie dürften schon längere Zeit tot sein. Dem einen wächst Gras aus dem Schädel, der andere scheint noch sprechen zu wollen. Erst beim näheren Hinsehen sieht man die schweren Verletzungen der Beiden, die vom Tod überrascht wurden. Granate? Giftgas? Oder beides?



29. TROUVÉ EN PERÇANT UNE TRANCHÉE (AUBERIVE)

En éclatant de gros obus de mortier ont catapulté des mètres cubes et des mètres cubes de terre, et ont enseveli des dizaines de soldats. Ce n'est qu'en creusant de nouvelles tranchées que l'on est tombé sur ces malheureux, morts cruellement étouffés.

29. GEVONDEN BIJ HET GRAVEN VAN EEN LOOPGRAAF (AUBERIVE)

Zware mortiergranaten hebben bij hun inslag vele kubieke meters aarde meters hoog geslingerd en tientallen van hen bedolven. Pas bij het uitgraven van nieuwe loopgraven stootte men op deze ongelukkigen, die een gruwelijke verstikkingsdood stierven.

29. GEFUNDEN BEIM GRABENDURCHSTICH (AUBERIVE)

Schwere Mörsergranaten haben bei ihrem Einschlag meterhoch und metertief Kubikmeter von Erde empor geschleudert und dabei Dutzende unter ihr begraben. Erst beim Ausheben neuer Gräben war man auf diese Unglücklichen gestoßen, die an einem grausamen Erstickungstod starben.



30. BARBELÉS DEVANT LES TRANCHÉES DE TIR

Quelle force devaient contenir ces obus de mortiers pour propulser ces malheureux dans les barbelés ! L'un d'eux semble crucifié.

30. PRIKKELDRAAD VOOR DE GEVECHTSLOOPGRAAF

Wat een kracht moet deze mortiergranaat hebben gehad, om deze ongelukkigen in het prikkeldraad te slingeren. Eén ervan hangt daar als gekruisigd.

30. DRAHTVERHAU VOR DEM KAMPFGRABEN

Welche Wucht muss diese Mörsergranate gehabt haben, dass sie diese Unglücklichen in den Drahtverhau geschleudert hat. Wie gekreuzigt hängt einer da.



29/70

X

29



INHALT DER VIERTEN MAPPE:

- 31. SCHÄDEL
- 32. MATROSEN IN ANTWERPEN
- 33. LENS WIRD MIT BOMBEN BELEGT
- 34. FRONTSOLDAT IN BRÜSSEL
- 35. DIE IRRSINNIGE VON ST. MARIE-À-PY
- 36. BESUCH BEI MADAME GERMAINE IN MÉRICOURT
- 37. KANTINE IN HAPLIN COURT
- 38. ZERSCHOSSENE
- 39. DURCH FLIEGERBOMBEN ZERSTÖRTES HAUS (TOURNAI)
- 40. TRANSPLANTATION

31. CRÂNE
Macabre *Memento Mori* de l'époque moderne.

31. SCHEDEL
Macaber *Memento Mori* van de moderne tijd.

31. SCHÄDEL
Makabres *Memento Mori* der Neuzeit.



32. MATELOTS À ANVERS

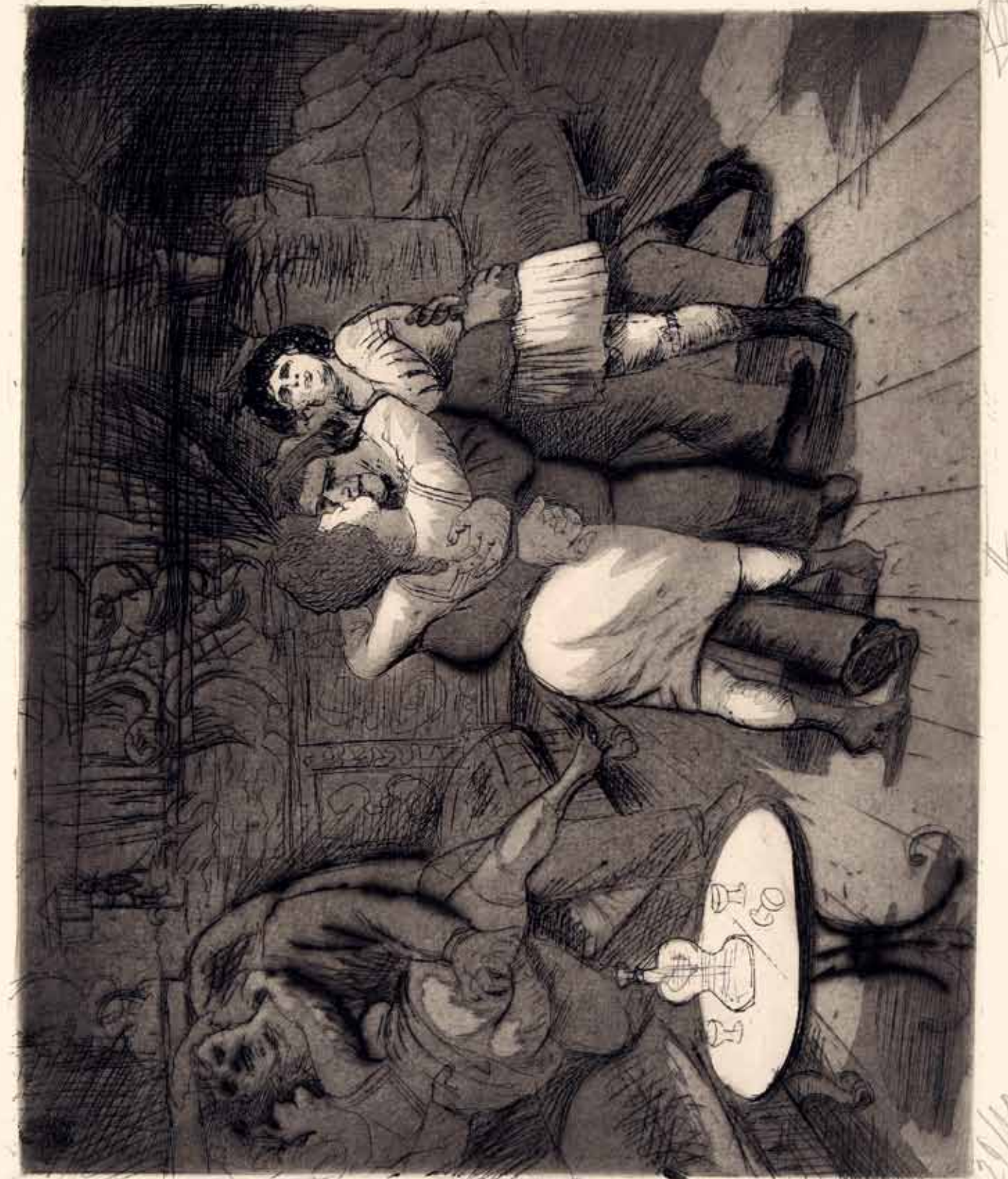
Pas de pays occupé par des troupes étrangères, pas de ville prise d'assaut sans viols ou fornication par l'occupant.

32. MATROZEN IN ANTWERPEN

Geen bezetting van een land door vreemde troepen, geen verovering van een stad zonder verkrachting en hoererij door de bezetter.

32. MATROSEN IN ANTWERPEN

Keine Besetzung eines Landes durch fremde Truppen, keine Eroberung einer Stadt ohne Vergewaltigungen und Hurerei durch die Besatzer.



33. LENS SOUS LES BOMBES

Un biplan allié attaque en rase-mottes une rue du village et plonge la population dans la peur et l'effroi. Pourquoi cette petite ville de France est-elle bombardée ? Parce que des troupes allemandes s'y sont retranchées. Aucun égard pour la population civile. L'ennemi doit être anéanti, quel qu'en soit le prix.

33. LENS WORDT MET BOMMEN BESTOOKT

Een geallieerde dubbeldekker voert in scheervlucht een aanval uit op een dorpstraat en zaait angst en terreur onder de bevolking. Waarom wordt de kleine stad in Frankrijk gebombardeerd? Omdat zich hier Duitse troepen hebben verschanst. Geen consideratie met de burgerbevolking. De vijand moet tegen elke prijs worden vernietigd.

33. LENS WIRD MIT BOMBEN BELEGT

Ein alliierter Doppeldecker greift im Tiefflug eine Dorfstraße an und versetzt die Bevölkerung in Angst und Schrecken. Warum wird die kleine Stadt in Frankreich mit Bomben belegt? Weil sich hier deutsche Truppen verschanzt haben. Keine Rücksicht auf Zivilbevölkerung. Der Feind muss vernichtet werden, um jeden Preis.



34. SOLDAT DU FRONT À BRUXELLES

Bruxelles était occupé par les Allemands, l'heure allemande déjà introduite. Un soldat du front en quête d'aventures dissolues.

34. FRONTSOLDAAT IN BRUSSEL

Brussel was door de Duitsers bezet en de Duitse tijdrekening was hier ingevoerd. Een frontsoldaat op zoek naar losbandige avonturen.

34. FRONTSOLDAT IN BRÜSSEL

Brüssel war von den Deutschen besetzt, die deutsche Zeitrechnung bereits eingeführt worden. Ein Frontsoldat auf der Suche nach ausschweifenden Abenteuern.



35. LA FOLLE DE SAINTE-MARIE-À-PY

Sainte-Marie-à-Py est un village français de la région Champagne-Ardenne qui ne compte que quelques habitants. Que s'y est-il passé ? La femme était-elle déjà folle avant l'invasion par les troupes allemandes ? On ne sait pas. On voit une mère désespérée dans les ruines de sa maison, essayant de donner le sein à son enfant. Mais l'enfant est mort. Tué d'une balle dans la tête.

35. DE WAANZINNIGE VAN SAINTE-MARIE-À-PY

Sainte-Marie-à-Py is een klein Frans stadje in de regio Champagne-Ardenne en telt slechts weinig inwoners. Wat is hier gebeurd? Was de vrouw al voor de inval van de Duitse troepen waanzinnig? We weten het niet. Wat we zien is een vertwijfelde moeder in de ruïnes van haar huis, die probeert haar kind de borst te geven. Maar het kind is dood. Door een schot in het hoofd gedood.

35. DIE IRRSINNIGE VON ST.-MARIE-À-PY

ST.-Marie-à-Py ist ein kleines französisches Städtchen in der Region Champagne - Ardenne mit nur wenigen Einwohnern. Was ist hier geschehen? War die Frau schon vor dem Einfall der deutschen Truppen irrsinnig? Wir wissen es nicht. Was wir sehen, ist eine verzweifelte Mutter in den Ruinen ihres Hauses, die versucht, ihrem Kind die Brust zu geben. Doch das Kind ist tot. Durch einen Kopfschuss getötet.



36. EN VISITE CHEZ MADAME GERMAINE À MÉRICOURT

On ne peut trouver de contrastes plus grands qu'entre Madame Germaine et les soldats du front allemand. Mais chacun y trouve son compte.

36. OP BEZOEK BIJ MEVROUW GERMAINE IN MÉRICOURT

Groter kan de tegenstelling niet zijn als die tussen Madame Germaine en de Duitse frontsoldaten. Maar iedereen komt aan zijn trekken.

36. BESUCH BEI MADAME GERMAINE IN MÉRICOURT

Größer könnten die Gegensätze nicht sein wie die zwischen Madame Germaine und dem deutschen Frontsoldaten. Doch jeder kommt auf seine Rechnung.



37. CANTINE À HAPLINCOURT

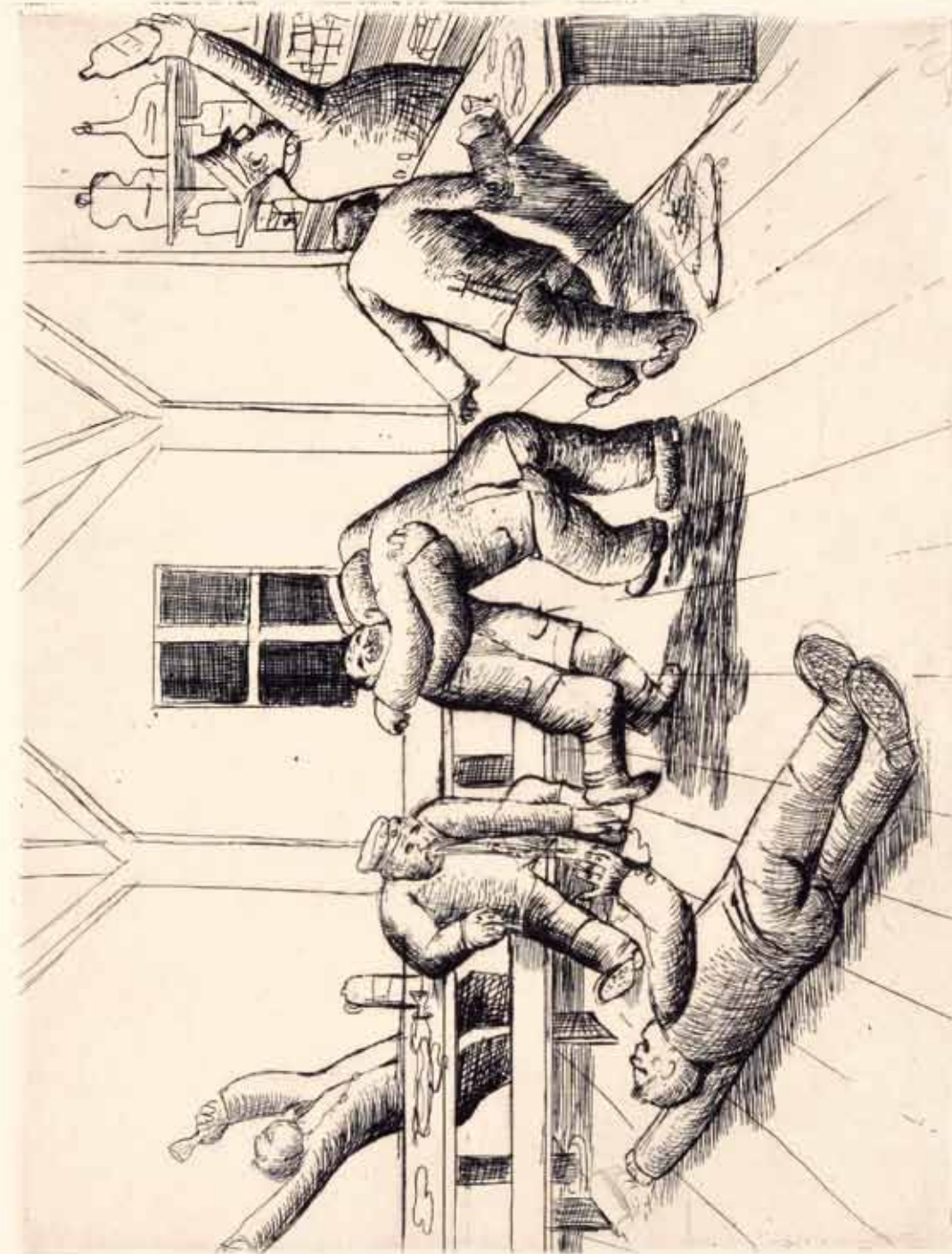
Ici on fait la fête à en perdre la tête. Difficile d'imaginer que les occupants allemands ont payé leur beuverie. Le vainqueur prend tout. Il ne paie rien.

37. KANTINE IN HAPLINCOURT

Hier wordt tomeloos gefeest. Het zou verwonderlijk zijn als de Duitse bezetter zijn drank zelf heeft betaald. De overwinnaar neemt alles. Betaald wordt er niet.

37. KANTINE IN HAPLINCOURT

Hier wird besinnungslos gefeiert. Kaum anzunehmen, dass die deutschen Besatzer ihr Besäufnis selbst bezahlt haben. Der Sieger nimmt sich alles. Bezahlt wird nicht.



38. SOLDATS CRIBLÉS DE BALLES

Voilà le travail d'un détachement de mitrailleuses. Le casque d'acier et l'uniforme présentent de gros trous d'impact. Personne n'a souffert longtemps.

38. NEERGESCHOTENEN

Een machinegeweersalvo heeft zijn werk gedaan. De inslaggaten in stalen helmen en uniformen zijn groot. Hier heeft niemand lang afgezien.

38. ZERSCHOSSENE

Eine MG-Salve hat ganze Arbeit geleistet. Groß sind die Einschusslöcher in Stahlhelm und Uniform. Lange gelitten hat hier niemand.



39. MAISON DÉTRUITE PAR DES BOMBES (TOURNAI)

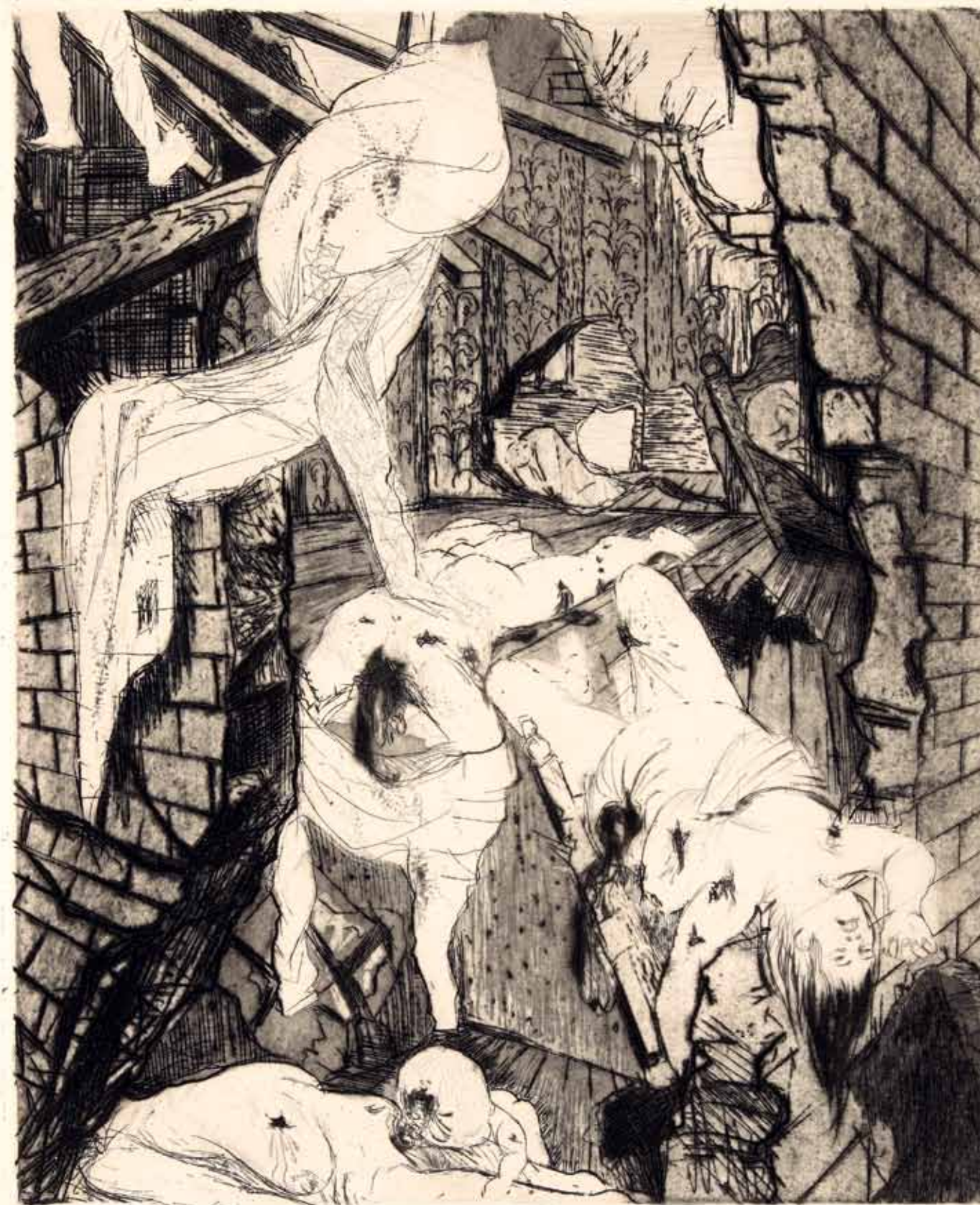
La destruction est probablement motivée par les mêmes raisons que dans la gravure 33, *Lens sous les bombes* : chasser l'occupant allemand. À cet égard, il ne faut pas oublier qu'il n'était nullement question d'une occupation temporaire de la petite ville belge : on visait la germanisation de la Belgique.

39. DOOR VLIEGENDE BOMBEN VERWOEST HUIS (DOORNIK)

Ook hier, net als in ets 33, *Lens wordt met bommen bestookt*, zou de aanleiding voor het bombardement dezelfde kunnen zijn: de Duitse bezetter moet worden verdreven. In deze context mogen we niet vergeten dat het niet om een kortstondige bezetting van Belgische steden ging. Het doel was België te germaniseren.

39. DURCH FLIEGERBOMBEN ZERSTÖRTES HAUS (TOURNAI)

Auch hier, wie in der Radierung 33, *Lens wird mit Bomben belegt*, dürfte der Anlass der Zerstörung derselbe gewesen sein: Die deutschen Besatzer sollten vertrieben werden. In dem Zusammenhang darf man nicht vergessen, dass es sich dabei nicht um eine vorübergehende Besetzung des kleinen belgischen Städtchens handelt. Beabsichtigt war die Germanisierung Belgiens.



29/40

40. GREFFE

La moitié gauche de son visage a été soufflée par un tir. Grâce à une autogreffe de peau et de chair, on a essayé de reconstituer le visage.

40. TRANSPLANTATIE

De linkerhelft van zijn gezicht werd weggeschoten. Met transplantatie van huid en vlees uit het eigen lichaam, werd geprobeerd om zijn gezicht enigszins te reconstrueren.

40. TRANSPLANTATION

Die linke Gesichtshälfte war ihm weggeschossen worden. Mit Transplantation von Haut und Fleisch aus dem eigenen Körper wurde versucht, das Gesicht einigermaßen wieder herzustellen.





INHALT DER FÜNFTEN MAPPE:

41. MASCHINGEGWEHRZUG GEHT VOR (SOMME, NOVEMBER 1916)
42. Toter (ST. CLÉMENT)
43. ESSENHOLEN BEI PILKEM
44. ÜBERFALL EINER SCHLEICHPATROUILLE AUF EINEN GRABENPOSTEN
45. UNTERSTAND
46. DIE SCHLAFENDEN VOM FORT VAUX (GAS-TOTE)
47. VERWUNDETENTRANSPORT IM HOUTHULSTER WALD
48. DIE SAPPENPOSTEN HABEN NACHTS DAS FEUER ZU UNTERHALTEN
49. APPELL DER ZURÜCKGEKEHRTEN
50. TOTE VOR DER STELLUNG BEI TAHURE

41. DÉTACHEMENT DE MITRAILLEUSES À L'ASSAUT (SOMME, NOVEMBRE 1916)

Une sombre résolution marque les visages de ce peloton. Piétinant les montagnes de cadavres de leurs camarades tombés au combat, ils donnent l'assaut à l'aide de lourdes mitrailleuses et de caisses pleines de munitions et de grenades. Le combat sera rude.

41. MASCHINGEWEERPELTON RUKT OP (SOMME, NOVEMBER 1916)

Op de gezichten van deze soldaten staat grimmige vastberadenheid te lezen. Ze rukken met zware machinegeweren en kisten vol munitie en handgraten op over bergen van gevallen kameraden. Het wordt een verbeterde strijd.

41. MASCHINGEWEHRZUG GEHT VOR (SOMME, NOVEMBER 1916)

Grimmige Entschlossenheit zeichnet die Gesichter dieser Truppe. Über Berge von Leichen gefallener Kameraden kämpft sie sich mit schweren MGs und Kisten voller Munition und Handgranaten nach vorn. Es wird ein erbitterter Kampf werden.



42. UN MORT (SAINT-CLÉMENT)

La tête montre à elle seule deux impacts de tir. L'un a déchiqueté le cerveau, l'autre a enfoncé les joues. La mort a probablement été rapide.

42. DODE (ST. CLÉMENT)

Het hoofd heeft twee schotwonden. De ene kogel doorboorde de hersenen, de andere de wangen. Het moet een snelle dood zijn geweest.

42. TOTER (ST. CLÉMENT)

Allein der Kopf zeigt zwei Einschüsse. Der eine zerfetzte das Gehirn, der andere durchschlug die Wangen. Es muss ein schneller Tod gewesen sein.



43. À LA RECHERCHE DE VICTUAILES À PILKEM

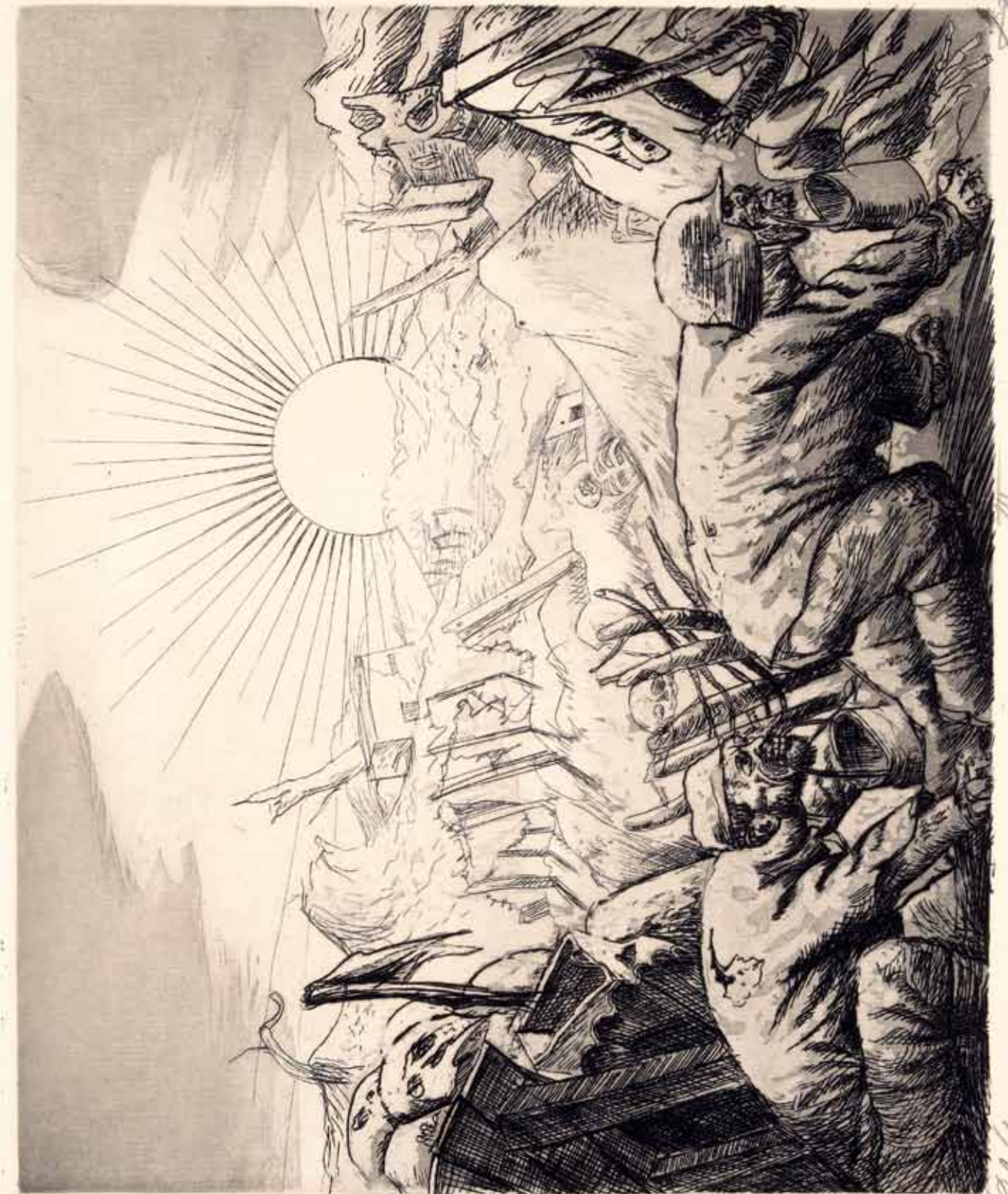
Le soleil qui se lève n'émet aucune chaleur, il éclaire un paysage dévasté, jonché de morts. Courbés, pour ne pas être égratignés par les tirs d'élite de l'adversaire, deux survivants se faufilent vers l'arrière pour aller chercher à manger.

43. ETEN HALEN BIJ PILKEM

De opkomende zon brengt geen warmte, ze verlicht een verwoest, met doden bezaaid landschap. Gebukt, om niet door scherpschutters van de vijand in het vizier te worden genomen, sluipen twee overlevenden naar achter om eten te halen.

43. ESSENHOLEN BEI PILKEM

Die aufgehende Sonne spendet nicht Wärme, sie erhellt eine verwüstete, mit Toten übersäte Landschaft. Geduckt, um nicht von Scharfschützen des Gegners aufs Korn genommen zu werden, schleichen zwei, die übrig geblieben sind, nach hinten, um Essen zu fassen.



44. UNE PATROUILLE ATTAQUE UN POSTE

Il aurait dû faire plus attention. Il s'est vraisemblablement endormi d'épuisement. Ce fut un jeu d'enfant pour la patrouille que de planter son couteau dans la poitrine de celui qui ne se doutait de rien.

44. OVERVAL VAN EEN SLUIPPATROUILLE OP EEN LOOPGRAVENPOST

Hij had beter moeten oppassen. Waarschijnlijk was hij door oververmoeidheid in slaap gevallen. Zo was het voor de patrouille kinderspel om de niets vermoedende een mes in de borst te stoten.

44. ÜBERFALL EINER SCHLEICHPATROUILLE AUF EINEN GRABENPOSTEN

Er hätte besser aufpassen sollen. Wahrscheinlich war er vor Übermüdung eingeschlafen. So hatte die Patrouille leichtes Spiel, dem Nichtsahnenden das Messer in die Brust zu rammen.



29/20

71

21

45. ABRI

Pas de place pour des réjouissances ici. Impossible de s'évader. Parqué dans un abri étroit, on attend la suite des événements. Combien de temps cette folie va-t-elle encore durer ?

45. ONDERKOMEN

Hier is men niet uitgelaten. Ontsnappen is niet mogelijk. Samengeperst in een enge ruimte, wachten ze op de dingen die komen gaan. Hoe lang duurt deze waanzin nog?

45. UNTERSTAND

Fröhlichkeit kommt hier nicht auf. Ein Entrinnen ist nicht möglich. Zusammengepfercht auf engem Raum harrt man der Dinge, die da kommen. Wie lange noch dauert dieser Wahnsinn?



46. LES DORMEURS DE FORT VAUX (VICTIMES DES GAZ)

La précision du titre, « Victimes des gaz », n'était pas indispensable. Ils reposent paisiblement, comme endormis. Le gaz mortel a agi en quelques secondes. Il n'existe aucun remède contre ce perfide assassin.

46. DE SLAPENDEN VAN FORT VAUX (GASDODEN)

De toevoeging 'Gasdoden' in de titel was niet nodig geweest. Ze liggen daar vredig, alsof ze slapen. Het dodelijke gas heeft in enkele seconden zijn werk gedaan. Een middel tegen deze perfide moordenaar is er niet.

46. DIE SCHLAFENDEN VOM FORT VAUX (GAS-TOTE)

Des Zusatzes im Titel „Gas-Tote“ hätte es nicht bedurft. Friedlich liegen sie da, wie eingeschlafen. Das tödliche Gas hatte in Sekunden gewirkt. Ein Mittel gegen diesen perfiden Todbringer gibt es nicht.



47. TRANSPORT DE BLESSÉS EN FORÊT DE HOUTHULST

Le blessé n'a plus ni bottes ni casque en acier. Deux infirmiers portant l'homme allongé sur un brancard guettent dans l'eau et la boue la prochaine infirmerie.

47. GEWONDENTRANSPORT IN HET BOS VAN HOUTHULST

De gewonde heeft geen laarzen meer en geen stalen helm. Twee hospitaalsoldaten waden met de op een berrie liggende gewonde door water en modder naar de dichtst bijgelegen gewondenpost.

47. VERWUNDETENTRANSPORT IM HOUTHULSTER WALD

Der Verwundete hat keine Stiefel mehr und keinen Stahlhelm. Zwei Sanitäter waten mit dem in eine hängende Bahre Gelegten durch Wasser und Schlamm zur nächsten Verbandsstation.



48. LES AVANT-POSTES DOIVENT ENTRETENIR LE FEU LA NUIT

Enfouis des deux côtés de la ligne de feu, les combattants se livrent une guerre de position nerveusement épuisante. Les avant-postes se trouvent aux premières loges. On tire des coups de feu de temps à autre pour ne pas accorder de repos nocturne à l'adversaire et pour l'épuiser. Le signal signifie : Nous sommes là et nous veillons !

48. DE LOOPGRAVENWACHERS MOETEN 'S NACHTS BLIJVEN VUREN

Aan beide zijden van de voorste linies hebben de soldaten zich ingegraven en voeren een zenuwslopende stellingenoorlog. Op de voorste linie liggen de loopgravenposten. Om de tegenstander geen nachtrust te gunnen en af te matten, wordt regelmatig een schot afgevuurd. Dit signaal betekent: wij zijn hier en waakzaam!

48. DIE SAPPENPOSTEN HABEN NACHTS DAS FEUER ZU UNTERHALTEN

Auf beiden Seiten der Hauptkampflinie haben sich die Kämpfer eingegraben und liefern sich gegenseitig einen nervenaufreibenden Stellungskrieg. An vorderster Front liegen die Sappeposten. Um dem Gegner keine Nachtruhe zu gönnen und ihn zu zermürben, wird in Abständen immer wieder ein Schuss abgefeuert. Das Signal bedeutet: Wir sind da und wach!



49. APPEL DES SOLDATS RENTRÉS DU FRONT

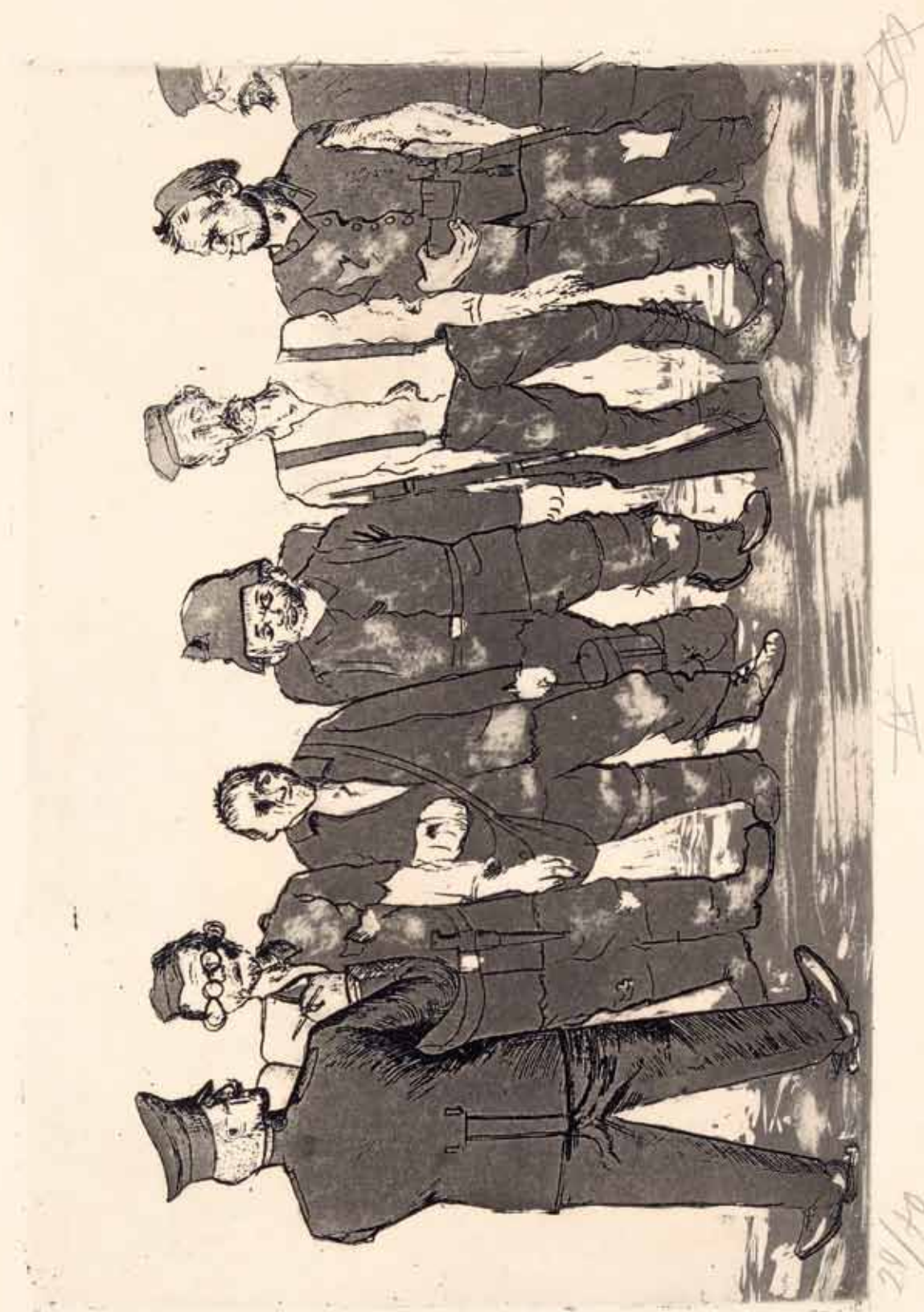
Ce petit tas couvert de poux à l'allure inoffensive revient du front. Il sera réenrôlé aussi longtemps que nécessaire.

49. APPEL VAN DE TERUGKERENDEN

Deze kleine, haveloze en troosteloos uitziende groep is uit de voorste linies teruggekeerd. Ze zullen zolang weer worden ingezet, tot er geen appel meer nodig zal zijn.

49. APPELL DER ZURÜCKGEKEHRTEN

Von vorderster Front ist dieser kleine, zerlumpte und trostlos wirkende Haufen zurückgekehrt. Man wird ihn wieder solange zum Einsatz bringen, bis kein Appell mehr nötig sein wird.



50. MORTS DEVANT LA POSITION DE TAHURE

Allongés, ils se sourient comme s'ils voulaient encore dire quelque chose. Quand on les a trouvés, ils étaient déjà à moitié décomposés. On leur enlèvera leurs plaques d'identité, que l'on enverra à leurs parents en y joignant un courrier : A vaillamment combattu l'ennemi, est tombé au champ d'honneur. La patrie lui en est reconnaissante.

50. DODEN VOOR DE STELLING BIJ TAHURE

Daar liggen ze en grijnzen naar elkaar alsof ze nog iets wilden zeggen. Toen ze werden gevonden, waren ze al half vergaan. Men zal hun identiteitsplaatjes afnemen en ze dan met een begeleidende brief naar huis sturen: Dapper strijdend tegen de vijand, gevallen op het veld van eer. Zij kunnen rekenen op de dank van het vaderland.

50. TOTE VOR DER STELLUNG BEI TAHURE

Da liegen sie und grinsen sich an, als wollten sie noch etwas sagen. Als man sie fand, waren sie schon halb verwest. Man wird ihnen die Erkennungsmarken abnehmen und sie den Angehörigen mit einem Schreiben nach Hause schicken: Tapfer gekämpft gegen den Feind, gefallen auf dem Feld der Ehre. Der Dank des Vaterlandes ist ihnen gewiss.





Otto Dix, 1917

Cartes à franchise militaire 1915-1918
Veldpost kaarten 1915-1918
Feldpostkarten 1915-1918



1.12.1915



1916

Chronologie des affectations d’Otto Dix pendant la guerre

Chronologie van de oorlogsjaren van Otto Dix

Chronologie der Kriegsaufenthalte von Otto Dix

1914

22 août Dresde. Dix est enrôlé comme réserviste suppléant dans le 48^e régiment d’artillerie à Dresde. Formation aux obusiers et à la mitrailleuse lourde.

22 augustus Dix wordt als reservist opgeroepen voor het 48 veldartillerieregiment in Dresden. Opleiding voor veldhouwitsers en zware MG.

22. August Dix wird als Ersatz-Reservist zum Feld-Artillerie-Regiment 48 in Dresden eingezogen. Ausbildung für Feldhaubitze und schweres MG.

1915

12 février - mai Bautzen.

17 septembre Nommé caporal. Se porte volontaire au front.

21 septembre Envoyé sur le front ouest dans le 390^e détachement de mitrailleuses.

25 septembre - 3 novembre Participe à la bataille d’automne en Champagne près de Reims.

4 novembre 1915 - 17 juin 1916 Participe aux combats de position en Champagne.

20 novembre Relève vers Hilaire.

24 novembre - 7 décembre Malade.

1^{er} décembre Béthenville. Carte à franchise militaire : D/Z 5 ; J-n°13

12 februari - mei Bautzen.

17 september Gepromoveerd tot Gefreiter (soldaat eerste klasse). Meldt zich als vrijwilliger aan het front.

21 september Met machinegeweerpeloton 390 naar het westelijk front.

25 september - 3 november Deelname aan het herfstoffensief in de Champagne bij Reims.

4 november 1915 - 17 juni 1916 Inzet bij stellinggevechten in de Champagne.

20 november Voor aflossing naar Hilaire.

24 november - 7 december Ziek.

1 december Béthenville. Veldpostkaart D/Z 5; J-nr. 13

12. Februar - Mai Bautzen.

17. September Ernennung zum Gefreiten. Freiwillige Meldung an die Front.

21. September Im Maschinen-Gewehr-Zug 390 zur Westfront.

25. September - 3. November Teilnahme an der Herbstschlacht in der Champagne bei Reims.

4. November 1915 - 17. Juni 1916 Einsatz bei Stellungskämpfen in der Champagne.

20. November Ablösung nach Hilaire.

24. November - 7. Dezember Erkrankung.

1. Dezember Béthenville. Feldpostkarte D/Z 5; J-Nr. 13

1916

13 février Aubérive. Carte à franchise militaire : D/Z 15 ; J-n°29

18 février Aubérive. Carte à franchise militaire : D/Z 16 ; J-n°31 a

1^{er} mai Aubérive. Carte à franchise militaire : D/Z 26 ; J-n°56 b

4 juin Fort de la Pombelle près de Reims. Carte à franchise militaire : D/Z 27 ; J-n°65 a

22 juin Positionné près de Souplet. Carte à franchise militaire : D/A 179 ; J-n°67

29 juin Camp en forêt de St. M. Carte à franchise militaire : D/A 180 ; J-n°69

24 juillet - 12 août Participe à la bataille de la Somme.

12 - 23 août Repos.

23 août - 23 octobre Participe aux combats de position en Artois, autour d'Arras, près de Lens, sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette, près d'Angres, dans les Flandres du Sud, près de Pilkern et de Langemark.

13 octobre Angres. Carte à franchise militaire : D/Z 30 ; J-n°79b

24 octobre - 6 décembre Participe aux batailles de la Somme d'automne et d'hiver, comme chef d'un détachement de mitrailleuses, entre autres positions derrière Bapaume.

17 décembre - 2 mars 1917 Malade.

13 februari Aubérive. Veldpostkaart: D/Z 15; J-nr. 29

18 februari Aubérive. Veldpostkaart: D/Z 16; J-nr. 31 a

1 mei Aubérive. Veldpostkaart: D/Z 26; J-nr. 56 b

4 juni Fort de la Pombelle bij Reims. Veldpostkaart: D/Z 27; J-nr. 65 a

22 juni Stelling bij Souplet. Veldpostkaart: D/A 179; J-nr. 67

29 juni Kamp in het woud St. M. Veldpostkaart: D/A 180; J-nr. 69

24 juli - 12 augustus Deelname aan de Slag bij de Somme.

12 - 23 augustus Reserve.

23 augustus - 23 oktober Deelname aan de stellinggevechten in Artois bij Arras, bij Lens, op de heuvel van Lorette, bij Angres, in Zuid-Vlaanderen bij Pilkern en Langemark.

13 oktober Angres. Veldpostkaart: D/Z 30; J-nr. 79b

24 oktober - 6 december Deelname aan de herfst- en winter-gevechten aan de Somme als MG-pelotons-commandant, onder meer in stellingen achter Bapaume.

17 december - 2 maart 1917 Ziek.

13. Februar Aubérive. Feldpostkarte: D/Z 15; J-Nr. 29

18. Februar Aubérive. Feldpostkarte: D/Z 16; J-Nr. 31 a

1. Mai Aubérive. Feldpostkarte: D/Z 26; J-Nr. 56 b

4. Juni Fort de la Pombelle bei Reims. Feldpostkarte: D/Z 27; J-Nr. 65 a

22. Juni Stellung bei Souplet. Feldpostkarte: D/A 179; J-Nr. 67

29. Juni Waldlager St. M. Feldpostkarte: D/A 180; J-Nr. 69

24. Juli - 12. August Teilnahme an der Sommeschlacht.

12. - 23. August Ruhestellung.

23. August - 23. Oktober Einsatz in Stellungskämpfen im Artois, um Arras, bei Lens, auf der Lorettohöhe, bei Angres, in Südflandern, bei Pilkern und Langemark.

13. Oktober Angres. Feldpostkarte: D/Z 30; J-Nr. 79b

24. Oktober - 6. Dezember Teilnahme an der Herbst- und Winterschlacht an der Somme als MG-Zugführer, u. a. in Stellungen hinter Bapaume.

17. Dezember - 2. März 1917 Erkrankung.

1917

2 mars - 1^{er} avril Participe aux combats de position en Artois, ainsi qu'aux combats de la position Siegfried au sud d'Arras.

2 mars - 12 juin Participe à la protection des frontières à la frontière belgo-hollandaise, aux combats de position sur les bords de l'Yser et à la crête de Wytschaete.

22 juillet - 7 septembre Participe à la bataille de la Somme en France.

14 août « Nous sommes au repos près de Bruges depuis 14 jours, après de violents combats près d'Ypres.»

Carte à franchise militaire : D/A 183 ; J-n°119

23-27 août Participe à une formation de défense antiaérienne à la mitrailleuse à Gand (Belgique).

7 octobre - 5 décembre Participe aux combats de position sur le front de l'Est dans le nord de la Biélorussie entre le lac Narotsch et Tweretsch. Trêve germano-russe.

18 novembre Gorodniki. Carte à franchise militaire : D/Z 36 ; J-n°131

29 novembre Affecté à la base militaire de Lagoerde (Russie). Carte à franchise militaire : D/Z 37 ; J-n°135

17 décembre Examen d'aptitude à Vilnius en vue de son transfert dans une unité d'aviation. Armistice germano-russe.



13.2.1916



18.2.1916



4.6.1916



4.6.1916



13.10.1916



4.6.1916



18.11.1917



18.11.1917



29.11.1917



1917-1918

2 maart - 1 april Inzet in de stellinggevechten in Artois. Deelname aan de gevechten in de Siegfriedstelling ten zuiden van Arras.

2 maart - 12 juni Inzet bij de grensbewaking aan de Belgisch-Nederlandse grens, in de stellinggevechten aan de IJzer en aan de Wytschateboog.

22 juli - 17 september Deelname aan de slag aan de Somme in Frankrijk.

14 augustus ‘We zijn sinds 14 dagen in de buurt van Brugge in rust, nadat we bij Ieper zware gevechten hebben geleverd.’ Veldpostkaart: D/A 183; J-nr. 119

23 – 27 augustus Deelname aan een opleiding in Gent voor luchtafweer met machinegeweer.

7 oktober - 5 december Inzet in de stellinggevechten aan het oostfront in het noorden van Wit-Rusland, tussen het Meer van Narotsj en Tveretsj. Bestand Duitsland - Rusland

18 november Gorodniki. Veldpostkaart: D/Z 36; J-nr. 131

29 november In de basis van Lagoerde (Rusland). Veldpostkaart: D/Z 37; J-nr. 135

17 december Geschiktheidsonderzoek in Wilan voor overplaatsing naar een vliegeenheid. Wapenstilstand Duitsland - Rusland

2. März - 1. April Einsatz in den Stellungskämpfen im Artois. Teilnahme an den Kämpfen in der Siegfriedstellung südlich von Arras.

2. März - 12. Juni Einsatz im Grenzschutz an der belgisch-holländischen Grenze, in den Stellungskämpfen an der Yser und am Wytschaetebogen.

22. Juli - 17. September Teilnahme an der Sommeschlacht in Frankreich.

14. August „Wir sind seit 14 Tagen in der Nähe von Brügge in Ruhe, nach dem wir bei Ypern schwere Kämpfe zu bestehen hatten“. Feldpostkarte: D/A 183; J-Nr. 119

23. - 27. August Teilnahme an einem Kurs zur Fliegerabwehr mit Maschinengewehr in Gent/Belgien.

7. Oktober - 5. Dezember Einsatz in den Stellungskämpfen an der Ostfront im nördlichen Belorussland zwischen Narotsch-See und Tweretsch. Bestand, Deutschland-Russland.

18. November Gorodniki. Feldpostkarte: D/Z 36; J-Nr. 131

29. November Im Stützpunkt Lagoerde (Russland). Feldpostkarte: D/Z 37; J-Nr. 135

17. Dezember Tauglichkeitsuntersuchung in Wilna für die Versetzung zu einer Fliegereinheit. Waffenstillstand, Deutschland-Russland.

1918

janvier ? Affecté sur la côte belge, entre autres à Knocke.

6 février - 30 mars Tombe malade lors de vacances à Gera.

30 mars - 6 avril Participe à l'offensive Michael en Artois.

7 avril - 30 juin Participe aux combats entre Arras et Albert.

1^{er} juillet - 8 août Participe aux combats de position dans les Flandres françaises et sur le front d'Ypres-La Bassée.

8 août - 12 septembre Légèrement blessé au cou entre Lestrem et L'Épinette par un tir d'artillerie.

15 - 28 septembre Formé à l'utilisation de la mitrailleuse à Tongres (Belgique).

29 septembre - 31 octobre Participe aux combats de position en Flandre française ainsi qu'aux combats d'arrière-garde entre les fleuves Yser, Lys et Escaut.

6 novembre Transféreé dans la division d'aviation de réserve à Schneidemühl (Poznanie) en Prusse occidentale.

22 décembre Démobilisé à Gera.

januari? Inzet aan de Belgische kust, onder meer in Knokke.

6 februari - 30 maart Tijdens verlof in Gera ziek geworden.

30 maart - 6 april Deelname aan het Michael-offensief in Artois.

7 april - 30 juni Inzet in de gevechten tussen Arras en Albert.

1 juli - 8 augustus Inzet in de stellinggevechten in Frans-Vlaanderen en aan het Ieperse front La Bassée.

8 augustus - 12 september Raakt door een artillerieprojectiel licht gewond aan de hals tussen Lestrem en L'Epinette.

15 - 28 september Deelname aan een MG-cursus in Tongeren (België).

29 september - 31 oktober Inzet in de stellinggevechten in Frans-Vlaanderen en ook in achterhoedegevechten tussen de rivieren IJzer, Leie en Schelde.

6 november Overplaatsing naar de Flieger-Ersatz-Abteilung in Schneidemühl (Posen) in West-Pruisen.
22 december Ontslag in Gera.

Januar ? Einsatz an der belgischen Küste, u. a. in Knocke.

6. Februar - 30. März Auf Urlaub in Gera erkrankt.

30. März - 6. April Teilnahme an der Michaeloffensive im Artois.

7. April - 30. Juni Einsatz in den Kämpfen zwischen Arras und Albert.

1. Juli - 8. August Einsatz in den Stellungskämpfen in Französisch-Flandern und an der Ypern-Front La Bassée.

8. August - 12. September Leichte Verwundung am Hals zwischen Lestrem und L'Epinette durch ein Artillerie-Geschoss.

15. - 28. September Lehrgang an einem MG-Kurs in Tongeren (Belgien).

29. September - 31. Oktober Einsatz in den Stellungskämpfen in Französisch - Flandern sowie in den Nachhutkämpfen zwischen den Flüssen Yser, Lys und Schelde.

6. November Versetzung zur Flieger-Ersatz-Abteilung nach Schneidemühl (Posen) in Westpreußen.

22. Dezember Entlassung nach Gera.



1917-1918



1917



Chronologie de la Première Guerre mondiale

Chronologie van de Eerste Wereldoorlog

Chronologie des I. Weltkriegs

1914

28 juin Attentat mortel commis à Sarajevo (Bosnie) par un nationaliste bosniaque, sur la personne de l'héritier du trône austro-hongrois, l'archiduc François-Ferdinand. Activité diplomatique effrénée dans toute l'Europe.

23 juillet Ultimatum de l'Autriche-Hongrie au gouvernement serbe, assorti d'exigences délibérément inacceptables. Cet ultimatum génère l'incompréhension de la plupart des capitales européennes.

25 juillet Malgré d'énormes concessions, le gouvernement de Vienne rompt ses liens avec la Serbie. La Russie, puissance protectrice de la Serbie, débute la prémobilisation. Le gouvernement allemand contraint l'Autriche-Hongrie à déclarer rapidement la guerre à la Serbie, pour échapper ainsi aux efforts de conciliation d'autres puissances européennes.

28 juillet L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.

30 juillet Bombardement de Belgrade par les troupes austro-hongroises. Mobilisation générale en Russie.

31 juillet L'Allemagne lance un ultimatum à la Russie, exigeant l'arrêt de tous les préparatifs de guerre.

1^{er} août L'empereur allemand Guillaume II décrète la mobilisation générale du Reich allemand. L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. De son château à Berlin, Guillaume II interpelle la foule en liesse : « Dans le combat qui nous attend, je ne reconnais plus aucun parti, je ne reconnais maintenant que des Allemands. » Mobilisation générale en France.

2 août Les troupes allemandes envahissent le Grand-Duché du Luxembourg, pays neutre.

3 août Le gouvernement allemand déclare la guerre à la France.

4 août Le Reichstag vote à l'unanimité les décrets de guerre soumis par le chancelier Theobald von Bethmann Hollweg. Ceux-ci valident entre autres un crédit de guerre de cinq milliards de marks. Les troupes allemandes entrent en Belgique et bombardent Liège. Le Royaume-Uni rompt ses relations diplomatiques avec le Reich allemand, ce qui équivaut à une déclaration de guerre.

6 août Le gouvernement austro-hongrois déclare la guerre à la Russie. La Serbie déclare la guerre au Reich allemand.

7 août La ville belge de Liège, très importante sur le plan stratégique, est occupée par les troupes allemandes.

9 août Les troupes austro-hongroises envahissent les régions de la Pologne contrôlées par la Russie.

11 août La France déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie.

12 août Le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie.

15 août Tous les mobilisables âgés de 17 ans à 45 ans sont enrôlés sous les drapeaux.

23 août Son ultimatum expiré, le Japon déclare la guerre au Reich allemand.

25 août Les troupes allemandes assassinent des habitants de la ville belge de Louvain et y détruisent de nombreux édifices.

8 septembre Le gouvernement allemand fait connaître ses objectifs de guerre : instaurer l'hégémonie de l'Allemagne en Europe et procéder à des annexions, sur la foi d'arguments économiques et militaires. Bataille de la Marne. L'avancée des troupes allemandes sur le front Ouest est arrêtée par les troupes françaises et britanniques.

20 septembre Destruction massive de la cathédrale gothique de Reims par l'artillerie allemande.

27 septembre L'Empire ottoman entre en guerre aux côtés du Reich allemand et de l'Autriche-Hongrie.

9 octobre Les troupes allemandes entrent dans Anvers.

12 octobre Les troupes allemandes entrent dans la ville portuaire flamande de Gand dans le cadre de la « course à la mer ».

16 octobre Appel des universitaires allemands : « Nous croyons que la sauvegarde de la culture européenne dépend de la victoire que s'attirera le "militarisme" allemand, la culture de l'homme, la fidélité, le courage du sacrifice du peuple libre. »

18 octobre Conformément à la volonté du gouvernement allemand, la Belgique occupée doit devenir un État dépendant du Reich allemand.

20 octobre Début de la première bataille des Flandres.

31 octobre Le bassin minier lorrain, d'une grande importance pour la production de guerre, est placé

Références des cartes à franchise militaire
Referenties veldpostkaarten
Referenzen zu Feldpostkarten

D/Z: Inventar Nr Kunstsammlung Gera
J-Nr: Jakob Nr (Helene Jakob)

sous administration allemande. D’après les statistiques allemandes officielles, 192 000 soldats français, 190 000 soldats russes, 34 000 soldats belges et 16 000 soldats britanniques sont alors prisonniers des Allemands.

10 novembre Deuxième offensive des Flandres. Bataille près de Langemark.

2 décembre Karl Liebknecht est le seul député du Reich allemand à voter contre le deuxième crédit de guerre, d’un montant de cinq milliards de marks, exigé par le gouvernement allemand.

22 décembre La politique de guerre française affiche son objectif de libérer l’Europe des troupes d’occupation allemandes.

28 juni Dodelijke aanslag in Sarajevo (Bosnië) op de Oostenrijks-Hongaarse troonopvolger aartshertog Frans-Ferdinand door een Bosnische nationalist. Hectische diplomatieke activiteiten in heel Europa.

23 juli Ultimatum van Oostenrijk-Hongarije aan de Servische regering met bewust onaanvaardbare eisen. Onbegrip over dit ultimatum in de meeste Europese hoofdsteden.

25 juli Ondanks verregaande toegevingen, verbreekt de regering in Wenen de betrekkingen met Servië. Als beschermende mogendheid van Servië, begint Rusland aan de voorbereidingen voor de mobilisatie. De Duitse regering dringt bij Oostenrijk-Hongarije aan op een snelle oorlogsverklaring aan Servië, om zo bemiddelings-pogingen van andere Europese machten te verhinderen.

28 juli Oorlogsverklaring van Oostenrijk-Hongarije aan Servië.

30 juli Beschieting van Belgrado door Oostenrijks-Hongaarse troepen. Algemene mobilisatie in Rusland.

31 juli Duits ultimatum aan Rusland met de aanmaning alle oorlogsvoorbereidingen te stoppen.

1 augustus De Duitse keizer Willem II verordent de algemene mobilisatie in het Duitse Rijk. Duitse oorlogsverklaring aan Rusland.Vanuit zijn Berlijnse kasteel roept de Duitse keizer de opgehitste menigte toe: ‘In de strijd die voor ons ligt, ken ik geen partijen meer, alleen nog de Duitse.’ Algemene mobilisatie in Frankrijk.

2 augustus Duitse troepen bezetten het neutrale Groothertogdom Luxemburg.

3 augustus De Duitse regering verklaart de oorlog aan Frankrijk.

4 augustus De door rijkskanselier Theobald von Bethmann Hollweg gevraagde oorlogswetten worden door de Duitse Reichstag met eenparigheid van stemmen goedgekeurd. Ze omvatten onder meer de toekenning van een oorlogskrediet van vijf miljard mark. Duitse troepen vallen België binnen en beschieten Luik. Groot-Brittannië verbreekt de diplomatieke betrekkingen met het Duitse Rijk, wat neerkomt op een oorlogsverklaring.

6 augustus De Oostenrijks-Hongaarse regering verklaart Rusland de oorlog. Servië verklaart de oorlog aan het Duitse Rijk.

7 augustus De strategisch belangrijke Belgische stad Luik wordt door de Duitse troepen bezet.

9 augustus Oostenrijks-Hongaarse troepen vallen binnen in de door Rusland overheerste gebieden van Polen.

11 augustus Frankrijk verklaart Oostenrijk-Hongarije de oorlog.

12 augustus Groot-Brittannië verklaart Oostenrijk-Hongarije de oorlog.

15 augustus Oproeping van alle dienstplichtigen tussen 17 en 45 voor oorlogsdienst.

23 augustus Na het verstrijken van een ultimatum verklaart Japan de oorlog aan het Duitse Rijk.

25 augustus Duitse troepen vermoorden inwoners van de stad Leuven en verwoesten talrijke culturele monumenten van de stad.

8 september De Duitse regering maakt haar programma met oorlogsdoelstellingen bekend: Duitse hegemonie in Europa en economisch en militair gemotiveerde annexaties. Slag bij de Marne. De opmars van Duitse troepen aan het westelijk front, wordt door Franse en Britse troepen gestopt.

20 september Duitse artillerie brengt grote schade toe aan de gotische kathedraal van Reims.

27 september Het Osmaanse rijk stapt aan de kant van het Duitse Rijk en Oostenrijk-Hongarije mee in de oorlog.

9 oktober Duitse troepen bezetten Antwerpen.

12 oktober Duitse troepen bezetten de Vlaamse havenstad Gent in het kader van de zogenaamde wedren naar de zee.

16 oktober Oproep van Duitse academici: ‘Wij geloven dat voor de hele cultuur van Europa, het heil verbonden is aan de overwinning die het Duitse “militarisme” zal behalen, de mannelijke discipline, de trouw, de offervaardigheid van het eendrachtige, vrije volk.’

18 oktober De Duitse regering beslist dat het bezette België een van het Duitse Rijk afhankelijke staat moet worden.



20 oktober Begin van de eerste slag in Vlaanderen.

31 oktober Het mijnbekken van Lotharingen dat belangrijk is voor de oorlogsproductie komt in Duitse handen. Volgens officiële Duitse statistieken bevinden zich op dat moment 192 000 Franse, 190 000 Russische, 34 000 Belgische en 16 000 Britse soldaten in Duits krijgsgévangenschap.

10 november Tweede offensief in Vlaanderen. Slag bij Langemark.

2 december Als enige Duitse volksvertegenwoordiger in de Reichstag stemt Karl Liebknecht tegen het door de Duitse regering gevorderde tweede oorlogskrediet ten bedrage van vijf miljard mark.

22 december Frankrijk kondigt aan dat het doel van zijn oorlogspolitiek de bevrijding van Europa van Duitse bezettingstroepen is.

28. Juni Tödliches Attentat in Sarajevo (Bosnien) auf den österreichisch-ungarischen Thronfolger Erzherzog Franz Ferdinand durch einen bosnischen Nationalisten. Hektische diplomatische Aktivitäten in ganz Europa.

23. Juli Ultimatum Österreich-Ungarns an die serbische Regierung mit bewusst unannehmbaren Forderungen.

Unverständnis über dieses Ultimatum in den meisten europäischen Hauptstädten.

25. Juli Trotz weitgehender Zugeständnisse bricht die Regierung in Wien die Beziehung zu Serbien ab. Als Schutzmacht Serbiens beginnt Russland mit der Vormobilmachung. Die deutsche Regierung drängt Österreich-Ungarn zu einer raschen Kriegserklärung an Serbien, um damit Vermittlungsbemühungen anderer europäischer Mächte zu unterlaufen.

28. Juli Kriegserklärung Österreich-Ungarns an Serbien.

30. Juli Beschießung Belgrads durch österreichisch-ungarische Truppen. Generalmobilmachung in Russland.

31. Juli Deutsches Ultimatum an Russland mit der Aufforderung, alle Kriegsvorbereitungen einzustellen.

1. August Der deutsche Kaiser Wilhelm II. verfügt die Generalmobilmachung im Deutschen Reich. Deutsche Kriegserklärung an Russland. Von seinem Berliner Schloss aus ruft er der aufgeputschten Menge zu: „In dem jetzt bevorstehenden Kampfe kenne Ich keine Parteien mehr, nur noch Deutsche“. Generalmobilmachung in Frankreich.

2. August Deutsche Truppen besetzen das neutrale Großherzogtum Luxemburg.

3. August Die deutsche Regierung erklärt Frankreich den Krieg.

4. August Die von Reichskanzler Theobald von Bethmann Hollweg geforderten Kriegsgesetze werden vom deutschen Reichstag einstimmig gebilligt. Sie beinhalten u. a. die Bewilligung eines Kriegskredits von fünf Milliarden Mark. Deutsche Truppen marschieren in Belgien ein und beschießen Lüttich. Großbritannien bricht die diplomatischen Beziehungen zum Deutschen Reich ab, was einer Kriegserklärung gleichkommt.

6. August Die österreichisch-ungarische Regierung erklärt Russland den Krieg. Serbien erklärt dem Deutschen Reich den Krieg.

7. August Die strategisch wichtige belgische Stadt Lüttich wird von deutschen Truppen besetzt.

9. August Österreichisch-ungarische Truppen marschieren in die von Russland beherrschten Gebiete Polens ein.

11. August Frankreich erklärt Österreich-Ungarn den Krieg.

12. August Großbritannien erklärt Österreich-Ungarn den Krieg.

15. August Einberufung aller Wehrpflichtigen im Alter vom 17. bis 45. Lebensjahr zum Kriegsdienst.

23. August Nach Ablauf eines Ultimatums erklärt Japan dem Deutschen Reich den Krieg.

25. August Deutsche Truppen ermorden Einwohner der belgischen Stadt Löwen und zerstören zahlreiche Kulturdenkmäler der Stadt.

8. September Bekanntgabe des Kriegszielprogramms der deutschen Regierung: Deutsche Hegemonialstellung in Europa sowie wirtschaftlich und militärisch begründete Annexionen. Marneschlacht. Der Vormarsch deutscher Truppen an der Westfront wird durch französische und britische Truppen gestoppt.

20. September Weitgehende Zerstörung der gotischen Kathedrale von Reims durch deutsche Artillerie.

27. September Kriegseintritt des Osmanischen Reiches auf Seiten des Deutschen Reiches und Österreich-Ungarns.

9. Oktober Einmarsch deutscher Truppen in Antwerpen.

12. Oktober Einmarsch deutscher Truppen in der flandrischen Hafenstadt Gent im Rahmen des sogenannten Wettlaufs zum Meer.

16. Oktober Aufruf deutscher Akademiker: „Unser Glaube ist, daß für die ganze Kultur Europas das Heil an dem Siege hängt, den der deutsche ‚Militarismus‘ erkämpfen wird, die Manneszucht, die Treue, der

Opfermut des einträchtigen freien Volkes“.

18. Oktober Nach dem Willen der deutschen Regierung soll das bezette Belgien zu einem vom Deutschen Reich abhängigen Staat werden.

20. Oktober Beginn der ersten Flandernslacht.

31. Oktober Das für die Kriegsproduktion wichtige lothringische Erzbecken wird unter deutsche Verwaltung gestellt. Nach amtlicher deutscher Statistik befinden sich zu diesem Zeitpunkt 192 000 fran­zö­si­sche, 190 000 russische, 34 000 belgische und 16 000 britische Soldaten in deutscher Kriegsgefangenschaft.

10. November Zweite Flandernoffensive. Schlacht bei Langemark.

2. Dezember Als einziger deutscher Reichstagsabgeordneter stimmt Karl Liebknecht gegen den von der deutschen Regierung geforderten zweiten Kriegskredit in Höhe von fünf Milliarden Mark.

22. Dezember Verkündetes Ziel der fran­zö­si­schen Kriegspolitik ist die Befreiung Europas von deutschen Besatzungstruppen.

1915

31 janvier Première utilisation d’obus à gaz toxique par les troupes allemandes sur le front de l’Est.
20 février Rosa Luxemburg est condamnée à un an de prison pour avoir appelé à ne pas tirer sur les frères français.

21 mars Deux dirigeables allemands attaquent Paris dans la nuit et larguent des bombes.
14 avril Parution du premier numéro de la revue *L’Internationale*, publiée par Rosa Luxemburg et Franz Mehring.

22 avril Utilisation massive de gaz toxiques par les troupes allemandes près d’Ypres sur le front Ouest. La ville même est lourdement détruite par l’artillerie allemande. À compter de l’automne 1915, les Alliés emploient eux aussi massivement le gaz toxique.

7 mai Un sous-marin allemand torpille et coule le paquebot britannique *Lusitania* au large de la côte Sud de l’Irlande.
16 mai Des dirigeables allemands bombardent le port français de Calais et le port britannique de Douvres.
23 mai L’Italie déclare la guerre à l’Autriche-Hongrie.
28 mai L’Autriche-Hongrie lance une attaque aérienne sur les dépôts d’armes et d’engins du port de Venise.
31 mai Des dirigeables allemands bombardent le chantier naval et les installations portuaires de Londres.

14 juin Le nombre de prisonniers de guerre étrangers s’élève à plus d’un million six cent mille.
5 août Les troupes allemandes occupent la capitale polonaise, Varsovie.
17 août Les dirigeables de la marine allemande bombardent Londres.
31 octobre La *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* justifie la multiplication du nombre d’attaques aériennes allemandes sur les villes britanniques en arguant de représailles contre le blocus marin britannique.
12 novembre Le gouvernement général allemand exige de la Belgique le paiement d’un impôt de guerre mensuel d’un montant de 40 millions de francs (32 millions de marks).

31 januari Eerste inzet van gifgasgranaten door de Duitse troepen aan het oostelijk front.
20 februari Rosa Luxemburg wordt na een oproep om niet op de Franse broeders te schieten, tot een jaar gevangenis veroordeeld.
21 maart Twee Duitse zeppelins vallen ’s nachts Parijs aan en gooien bommen.
14 april Het eerste nummer van het door Rosa Luxemburg en Franz Mehring uitgegeven tijdschrift *Die Internationale* verschijnt.
22 april Grootschalige gifgasaanvallen van de Duitse troepen bij Ieper aan het westelijk front. De stad zelf wordt zwaar getroffen door Duitse artillerie. Vanaf de herfst 1915 drijven ook de geallieerden de inzet van gifgas op.
7 mei Het Britse passagiersschip *Lusitania* wordt voor de zuidkust van Ierland door een Duitse duikboot tot zinken gebracht.
16 mei De Franse havenstad Calais en het Britse Dover worden door Duitse zeppelins gebombardeerd.
23 mei Italië verklaart de oorlog aan Oostenrijk-Hongarije.
28 mei Oostenrijks-Hongaarse luchtaanval op wapen- en materiaaldepots in de haven van Venetië.
31 mei Duitse zeppelins bombarderen Londense scheepswerven en haveninstallaties.



De Duitse troepen aan het westelijk front, 1915



De Duitse troepen aan het westelijk front, 1915



De Duitse troepen aan het westelijk front, 1915



De Duitse troepen aan het westelijk front, 1915



De Duitse troepen aan het westelijk front, 1915



De Duitse troepen aan het westelijk front, 1915



De Duitse troepen aan het westelijk front, 1915



De Duitse troepen aan het westelijk front, 1915



14 juni Het aantal buitenlandse krijgsgevangenen is opgelopen tot meer dan een miljoen zeshonderdduizend.
5 augustus Duitse troepen bezetten de Poolse hoofdstad Warschau.
17 augustus Duitse zeppelins van de marine bombarderen de Londense City.
31 oktober De toenemende Duitse luchtaanvallen op Britse steden, worden door de semiofficiële *Norddeutsche Allgemeinen Zeitung* gemotiveerd als vergeldingsmaatregelen tegen de Britse zeeblokkade.
12 november Het Duitse gouvernement-generaal eist van België de betaling van een maandelijkse oorlogsbelasting ten bedrage van 40 miljoen frank (32 miljoen mark).

31. Januar Erster Giftgasgranateneinsatz deutscher Truppen an der Ostfront.
20. Februar Rosa Luxemburg wird nach einem Aufruf, nicht auf die französischen Brüder zu schießen, zu einem Jahr Gefängnis verurteilt.
21. März Zwei deutsche Luftschiffe greifen in der Nacht Paris an und werfen Bomben ab.
14. April Die erste Nummer der von Rosa Luxemburg und Franz Mehring herausgegebenen Zeitschrift *Die Internationale* erscheint.
22. April Groß angelegter Giftgaseinsatz der deutschen Truppen bei Ypern an der Westfront. Die Stadt selbst wird durch deutsche Artillerie schwer zerstört. Ab Herbst 1915 setzen auch die Alliierten in verstärktem Maße Giftgas ein.
7. Mai Der britische Passagierdampfer *Lusitania* wird vor der Südküste Irlands durch ein deutsches Unterseebot versenkt.
16. Mai Die französische Hafenstadt Calais und das britische Dover werden durch deutsche Luftschiffe bombardiert.
23. Mai Italien erklärt Österreich-Ungarn den Krieg.
28. Mai Österreichisch-ungarischer Luftangriff auf Waffen- und Gerätelager im Hafen von Venedig.
31. Mai Deutsche Luftschiffe bombardieren Londoner Werft- und Hafenanlagen.
14. Juni Die Anzahl ausländischer Kriegsgefangener beläuft sich auf mehr als eine Million und sechshunderttausend.
5. August Deutsche Truppen besetzen die polnische Hauptstadt Warschau.
17. August Deutsche Marineluftschiffe bombardieren die Londoner City.
31. Oktober Die zunehmenden deutschen Luftangriffe auf britische Städte werden von der halbamtlichen *Norddeutschen Allgemeinen Zeitung* mit Vergeltungsmaßnahmen für die britische Seeblockade begründet.
12. November Das deutsche Generalgouvernement fordert von Belgien die Zahlung einer monatlichen Kriegssteuer in Höhe von 40 Millionen Franc (32 Millionen Mark).

1915

1^{er} janvier Les sociaux-démocrates opposés à la guerre, regroupés autour de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, créent la ligue spartakiste et prennent leurs distances par rapport au SPD.
29 janvier Des zeppelins allemands larguent des bombes sur Paris, le lendemain également.
31 janvier Les zeppelins allemands bombardent les grandes villes industrielles britanniques.
5 février Ouverture du Cabaret Voltaire à Zurich.
21 février Grande offensive allemande à Verdun.
9 mars À la suite de la réquisition d’un bateau allemand, le Reich allemand déclare la guerre au Portugal.
24 juin Les artilleries françaises et britanniques pilonnent durant sept jours les positions allemandes sur le front de la Somme et débudent une offensive.
28 juin Karl Liebknecht, ancien député du Reichstag, est condamné à Berlin à deux ans, six mois et trois jours de prison en raison de son discours du 1^{er} mai contre la guerre. Lors du procès en appel, Liebknecht est condamné à quatre ans et un mois de prison, exclu de l’armée et déchu de ses droits civiques pour une durée de six ans. Il est assassiné le 15 janvier 1919 par des officiers du Corps franc à Berlin.
10 juillet Rosa Luxemburg, libérée après sa condamnation à un an de prison le 18 février, est emprisonnée (jusqu’au 8 novembre 1918). Elle est assassinée le 15 janvier 1919 par des officiers du Corps franc à Berlin.
22 août La Roumanie déclare la guerre à l’Autriche-Hongrie.
28 août L’Italie déclare la guerre au Reich allemand.

28 novembre La guerre de position des bords de la Somme se solde par un lourd tribut de morts et de blessés : 500 000 pour la Grande-Bretagne, 200 000 pour la France, 500 000 pour le Reich allemand.

16 décembre La bataille de Verdun se termine par une grande offensive française, qui repousse les troupes allemandes vers leurs positions initiales.

1 januari Sociaaldemocraten van de oppositie rond Rosa Luxemburg en Karl Liebknecht verenigen zich in de Spartakus-Bund en scheuren af van de SPD.

29 januari Op deze en de daaropvolgende dag werpen Duitse zeppelins bommen op Parijs.

31 januari Duitse zeppelins bombarderen grote Britse industriesteden.

5 februari Opening van het Cabaret Voltaire in Zürich.

21 februari Duits grootscheeps offensief bij Verdin.

9 maart Na de in beslagnameing van een Duits schip, verklaart het Duitse Rijk de oorlog aan Portugal.

24 juni Franse en Britse artillerie beginnen een zeven dagen durend trommelvuur op de Duitse stellingen aan het front van de Somme, en zetten een offensief in.

28 juni Karl Liebknecht, voormalig volksvertegenwoordiger van de Reichstag, wordt in Berlijn wegens zijn antioorlogspropaganda van 1 mei tot twee jaar, zes maanden en drie dagen tuchthuis veroordeeld. Bij de behandeling in hoger beroep wordt Liebknecht veroordeeld tot vier jaar en een maand, tot verwijdering uit het leger en tot ontneming van zijn burgerlijke ererechten gedurende zes jaar. Hij zal op 15 januari 1919 door officieren van het vrijkorps in Berlijn worden vermoord.

10 juli Rosa Luxemburg, die na het uitzitten van een gevangenisstraf op 18 februari was vrijgelaten, wordt in preventieve hechtenis genomen (tot 8 november 1918). Ze zal op 15 januari 1919 door officieren van het vrijkorps in Berlijn worden vermoord.

22 augustus Roemenië verklaart de oorlog aan Oostenrijk-Hongarije.

28 augustus Italië verklaart de oorlog aan het Duitse Rijk.

28 november De stellingenoorlog aan de Somme eist een immens aantal doden en gewonden: Groot-Brittannië 500 000, Frankrijk 200 000, Duitse Rijk 500 000.

16 december De Slag om Verdun wordt door een groot Frans offensief beslecht dat de Duitse troepen terugwerpt op hun beginstellingen.

1. Januar Oppositionelle Sozialdemokraten um Rosa Luxemburg und Karl Liebknecht schließen sich zum Spartakus-Bund zusammen und grenzen sich von der SPD ab.

29. Januar An diesem und dem darauffolgenden Tag werfen deutsche Zeppeline Bomben über Paris ab.

31. Januar Deutsche Zeppeline bombardieren größere britische Industriestädte.

5. Februar Eröffnung des Cabaret Voltaire in Zürich.

21. Februar Deutscher Großangriff bei Verdun.

9. März Nach Beschlagnahmeung eines deutschen Schiffes erklärt das Deutsche Reich Portugal den Krieg.

24. Juni Französische und britische Artillerie eröffnen ein siebentägiges Trommelfeuer auf die deutschen Stellungen an der Somme-Front und leiten eine Offensive ein.

28. Juni Der ehemalige Reichstagsabgeordnete Karl Liebknecht wird in Berlin wegen seiner AntiKriegs-kundgebung vom 1. Mai zu zwei Jahren, sechs Monaten und drei Tagen Zuchthaus verurteilt. In der Berufungsverhandlung wird Liebknecht zu vier Jahren und einem Monat, zur Entfernung aus dem Heer und zur Aberkennung der bürgerlichen Ehrenrechte auf die Dauer von sechs Jahren verurteilt. Er wird am 15. Januar 1919 von Freikorpsoffizieren in Berlin ermordet.

10. Juli Rosa Luxemburg, die nach Verbüßung einer einjährigen Gefängnisstrafe am 18. Februar auf freien Fuß gesetzt worden war, wird in Schutzhaft genommen (bis 8. November 1918). Sie wird am 15. Januar 1919 von Freikorpsoffizieren in Berlin ermordet.

22. August Rumänien erklärt Österreich-Ungarn den Krieg.

28. August Italien erklärt dem Deutschen Reich den Krieg.

28. November Der Stellungskrieg an der Somme fordert Tote und Verwundete in immenser Zahl: Großbritannien 500 000, Frankreich 200 000, Deutsches Reich 500 000

16. Dezember Durch eine französische Großoffensive, die die deutschen Truppen auf ihre Ausgangs-stellungen zurückwirft, ist die Schlacht um Verdun beendet.



1917

9 janvier Le commandement suprême de l'armée allemande décide une guerre sous-marine illimitée qui inclue également la destruction des bateaux civils.

18 mars Détruisant tout sur leur passage, les troupes allemandes évacuent leurs positions sur le front Ouest et se replient sur la ligne Siegfried.

6 avril Les États-Unis d'Amérique déclarent la guerre au Reich allemand.

13 juin De nouveaux bombardiers longue distance allemands attaquent Londres.

8 juillet Attaque aérienne allemande massive sur Londres avec deux escadrilles d'avions. Le Royaume-Uni répond par une contre-attaque sur Trève, la Sarre et une partie de la Ruhr.

9 januari De Duitse opperste legerleiding ontketent een onbeperkte duikbotenoorlog, die ook de vernietiging van burgerlijke schepen impliceert.

18 maart Onder verwoesting en vernieling van al wat bruikbaar is, verlaten de Duitse troepen hun stellingen aan het westelijk front en trekken zich achter de zogenaamde Siegfriedlinie terug.

6 april De Verenigde Staten van Amerika verklaren de oorlog aan het Duitse Rijk.

13 juni Pas ontwikkelde Duitse langeafstandsbommenwerpers vallen Londen aan.

8 juli Grote Duitse luchtaanval op Londen met twee vliegtuig eskaders. Groot-Brittannië antwoordt met een tegenaanval op Trier, Saarland en een deel van het Ruhrgebied.

9. Januar Die oberste deutsche Heeresleitung beschließt den uneingeschränkten U-Boot-Krieg, der auch die Vernichtung ziviler Schiffe einschließt.

18. März Unter Verwüstung und Zerstörung alles Brauchbaren räumen die deutschen Truppen ihre Stellungen an der Westfront und ziehen sich auf die sogenannte Siegfriedlinie zurück.

6. April Die Vereinigten Staaten von Amerika erklären dem Deutschen Reich den Krieg.

13. Juni Neu entwickelte deutsche Langstreckenbomber greifen London an.

8. Juli Großer deutscher Luftangriff auf London mit zwei Flugzeugstaffeln. Großbritannien antwortet mit einem Gegenangriff auf Trier, das Saarland und Teile des Ruhrgebiets.

1918

8 janvier Le Congrès américain rejette le programme de paix en 14 points du président américain Thomas Woodrow Wilson, adressé à toutes les puissances belligérantes, et qui devait permettre, par l'autonomie et le désarmement, une cohabitation paisible des peuples.

31 janvier Attaque aérienne allemande massive sur Paris avec largage de près de 14 000 bombes.

9 février Premier armistice entre l'Allemagne et l'Ukraine à Brest-Litovsk.

8 avril Les troupes allemandes, positionnées à plus de 100 km de Paris, bombardent la capitale française avec une artillerie longue portée développée par Krupp.

25 août En Silésie, plusieurs milliers d'appelés désertent.

28 août Après l'effondrement du front Ouest, les troupes allemandes entament leur retrait.

28 septembre Le commandement supérieur des armées allemandes vote pour l'adoption des 14 points de paix proposés le 8 janvier par le président américain Thomas Woodrow Wilson.

2 octobre Le commandement supérieur de l'armée allemande annonce publiquement « que pour autant qu'on puisse en juger, il n'y a plus d'espoir de pouvoir forcer l'ennemi à la paix ».

20 octobre Suspension de la guerre sous-marine allemande illimitée qui avait été annoncée le 1^{er} février 1917, et à la suite de laquelle l'Amérique avait déclaré la guerre au Reich allemand.

1^{er} novembre Mutinerie de matelots à Wilhelmshaven.

9 novembre Proclamation de la République allemande par Philipp Scheidemann. Proclamation de la République socialiste libre d'Allemagne par Karl Liebknecht. Proclamation de la grève générale, à laquelle se rallient aussi des unités armées. Guillaume II abdique et s'exile le lendemain aux Pays-Bas.

11 novembre L'armistice est conclu en forêt de Compiègne entre les puissances alliées et le Reich allemand.

8 januari De Amerikaanse president Thomas Woodrow Wilson leest voor het Amerikaanse Congres een uit veertien punten bestaande vredesboodschap aan alle bij de oorlog betrokken machten voor. Hij stelt dat

door autonomie en ontwapening een vredig samenleven van de volkeren mogelijk moet gemaakt worden. Zijn voorstel wordt niet aanvaard.

31 januari Grote Duitse luchtaanval op Parijs waarbij ongeveer 14 000 bommen worden gegooid.

9 februari Eerste wapenstilstand tussen de Centrale mogendheden en Oekraïne in Brest-Litovsk.

8 april Vanaf een afstand van meer dan 100 km nemen Duitse troepen met een door Krupp ontwikkeld langeafstandsgeschut Parijs onder vuur.

25 augustus In Silezië deserteren meerdere duizenden mannen die tot de krijgsdienst zijn opgeroepen.

28 augustus Na de ineenstorting van het westelijk front beginnen de Duitse troepen zich terug te trekken.

28 september De Duitse opperste legerleiding stemt voor de aanvaarding van de door de Amerikaanse president Thomas Woodrow Wilson op 8 januari uitgesproken veertien punten voor de vrede.

2 oktober De Duitse opperste legerleiding maakt publiek bekend dat ‘naar menselijke beoordeling geen vooruitzicht meer bestaat de vijand de vrede af te dwingen.’

20 oktober Stopzetting van de onbeperkte duikbotenoorlog die op 1 februari 1917 was afgekondigd als het gevolg waarvan Amerika Duitsland de oorlog had verklaard.

1 november Muterij van de matrozen in Wilhelmshaven.

9 november Afkondiging van de Duitse republiek door Philipp Scheidemann. Uitroeping van de radenrepubliek door Karl Liebknecht. Uitroeping van de algemene staking waarbij zich ook delen van de troepen aansluiten. Willem II treedt af en gaat de dag daarop in ballingschap naar Nederland.

11 november In het bos van Compiègne wordt tussen de geallieerden en Duitsland de wapenstilstand gesloten.

8. Januar Der amerikanische Präsident Thomas Woodrow Wilson verliest vor dem amerikanischen Kongress seine 14 Punkte umfassende Friedensbotschaft an alle kriegsbeteiligten Mächte, in der durch Autonomie und Abrüstung ein friedliches Zusammenleben der Völker ermöglicht werden soll.

31. Januar Großer deutscher Luftangriff auf Paris mit Abwurf von rund 14 000 Bomben.

9. Februar Erster Friedensschluss zwischen den Mittelmächten und der Ukraine in Brest-Litowsk.

8. April Aus einer Entfernung von mehr als 100 km nehmen deutsche Truppen mit einem von Krupp entwickeltem Ferngeschütz Paris unter Beschuss.

25. August In Schlesien desertieren mehrere Tausend zum Kriegsdienst Einberufene.

28. August Nach Zusammenbruch der Westfront Beginn des Rückzugs deutscher Truppen.

28. September Die deutsche Oberste Heeresleitung stimmt für die Annahme der von dem amerikanischen Präsidenten Thomas Woodrow Wilson am 8. Januar geforderten 14 Friedenspunkte.

2. Oktober Die deutsche Oberste Heeresleitung gibt öffentlich bekannt, „daß nach menschlichem Ermessen keine Aussicht mehr besteht, dem Feinde den Frieden abzuzwingen“.

20. Oktober Einstellung des unbeschränkten deutschen U-Bootkrieges, der am 1. Februar 1917 verkündet worden war, und in dessen Folge Amerika dem Deutschen Reich den Krieg erklärt hatte.

1. November Meuterei der Matrosen in Wilhelmshaven.

9. November Proklamierung der Deutschen Republik durch Philipp Scheidemann. Ausrufung der Räterepublik durch Karl Liebknecht. Ausrufung des Generalstreiks, dem sich auch Truppenteile anschließen. Wilhelm II. dankt ab und geht am darauffolgenden Tag in den Niederlanden ins Exil.

11. November Im Wald von Compiègne wird zwischen den alliierten Mächten und dem Deutschen Reich der Waffenstillstandsvertrag geschlossen.

Sources : *Chronik 1914-1918. Tag für Tag in Wort und Bild.* Chronik Verlag Harenberg Dortmund, 1987-1989. Gerhard Hirschfeld, Gerd Krumeich, Irina Renz (dir.). *Enzyklopädie Erster Weltkrieg.* Ferdinand Schöning Paderborn, 2003. H. P. Willmott. *Der Erste Weltkrieg.* Dorling Kindersley, Londres, 2009.

Bronnen: *Chronik 1914-1918. Tag für Tag in Wort und Bild,* Chronik Verlag Harenberg Dortmund, 1987/1989. *Enzyklopädie Erster Weltkrieg,* Gerhard Hirschfeld, Gerd Krumeich, Irina Renz (red.), Ferdinand Schöning Paderborn, 2003. H.P. Willmott, *Der Erste Weltkrieg,* Dorling Kindersley Londen, 2009.

Quellen: *Chronik 1914-1918. Tag für Tag in Wort und Bild.* Chronik Verlag Harenberg Dortmund, 1987/1989. *Enzyklopädie Erster Weltkrieg.* Gerhard Hirschfeld, Gerd Krumeich, Irina Renz (Hrsgb.). Ferdinand Schöning Paderborn, 2003. H.P. Willmott *Der Erste Weltkrieg.* Dorling Kindersley London, 2009.



Trois catalogues sont édités chez Pandora Publishers à l'occasion des expositions « 14-18. La guerre vue par Otto Dix / George Grosz / Dirk Braeckman », présentées au Musée Félicien Rops et à la Maison de la Culture de la Province de Namur du 21.09.2013 au 05.01.2014 : *Otto Dix, Der Krieg* (fr-nl-all, 192 pp.), *Un grand Non. Grosz, le visionnaire* (fr-nl-all, 288 pp.), *Schwarzschild* (fr-nl, 64 pp)

Expositions organisées par le Service de la Culture de la Province de Namur

Coordination générale des expositions et publications :
Bernadette Bonnier, directrice du Service de la Culture de la Province de Namur

Musée Félicien Rops, Province de Namur
Coordination d'exposition et éditoriale : Véronique Carpiaux et Sophie Laurent

Maison de la Culture, secteur Arts plastiques du Service de la Culture de la Province de Namur
Coordination d'exposition et éditoriale : Jean-Michel François et Isabelle de Longrée

Der Krieg, 1924, auteur : Ralph Jentsch
Traducteurs : Hilde Pauwels et Emilie Syssau
Mise en page : Ronny Van de Velde
Prepress : Fabienne Peeters (Steurs nv graphic solutions)
Rédaction finale: André Bollen
Imprimé chez Geers, Gand

Tous nos remerciements vont à Ronny et Jessy Van de Velde, collectionneurs passionnés sans qui ces expositions n'auraient pas vu le jour, ainsi qu'à Ralf Jentsch, auteur et spécialiste de l'œuvre de George Grosz et d'Otto Dix.

Naar aanleiding van de tentoonstellingen '14-18. De oorlog gezien door Otto Dix / George Grosz / Dirk Braeckman', van 21.09.2013 tot 05.01.2014 georganiseerd in het Musée Félicien Rops en het Maison de la Culture de la Province de Namur, verschenen bij Pandora Publishers drie catalogi: *Otto Dix, Der Krieg* (fr-nl-d, 192 pp.), *Een groot nee. De visionaire Grosz* (fr-nl-d, 288 pp.), *Schwarzschild* (fr-nl, 64 pp)

Tentoonstellingen georganiseerd door de Service de la Culture de la Province de Namur

Algemene coördinatie van de tentoonstellingen en publicaties:
Bernadette Bonnier, directrice du Service de la Culture de la Province de Namur

Musée Félicien Rops, Province de Namur
Coördinatie van de tentoonstelling en de publicatie: Véronique Carpiaux en Sophie Laurent

Maison de la Culture, secteur Arts plastiques du Service de la Culture de la Province de Namur
Coördinatie van de tentoonstelling en de publicatie: Jean-Michel François en Isabelle de Longrée

Der Krieg, 1924, auteur: Ralph Jentsch
Vertalers: Hilde Pauwels en Emilie Syssau
Lay-out: Ronny Van de Velde
Prepress: Fabienne Peeters (Steurs nv graphic solutions)
Eindredactie: André Bollen
Gedrukt bij Geers, Gent

Met oprechte dank aan Ronny en Jessy Van de Velde, gepassioneerde verzamelaars, zonder wie deze tentoonstellingen niet tot stand waren gekomen, en aan Ralf Jentsch, auteur en specialist van het werk van George Grosz en Otto Dix.

Anlässlich der Ausstellung "14-18. Der Krieg aus der Sicht von Otto Dix / George Grosz / Dirk Braeckman", 21.09.2013 bis 05.01.2014, die im Musée Félicien Rops und in der Maison de la Culture de la Province de Namur organisiert wird, erscheinen drei Kataloge bei Pandora Publishers: *Otto Dix, Der Krieg* (fr-nl-de, 192 Seiten), *Ein großes Nein. Der visionäre Grosz* (fr-nl-de, 288 Seiten), und *Schwarzschild* (fr-nl, 64 pp)

Organisation der Ausstellung: Service de la Culture de la Province de Namur

Allgemeine Koordination der Ausstellungen und Veröffentlichungen:
Bernadette Bonnier, Direktorin des Service de la Culture de la Province de Namur

Musée Félicien Rops, Province de Namur
Koordination der Ausstellung und der Veröffentlichung: Véronique Carpiaux und Sophie Laurent

Maison de la Culture, secteur Arts plastiques du Service de la Culture de la Province de Namur
Koordination der Ausstellung und der Veröffentlichung: Jean-Michel François und Isabelle de Longrée

Der Krieg, 1924, Autor: Ralph Jentsch
Übersetzung: Hilde Pauwels und Emilie Syssau
Layout: Ronny Van de Velde
Druckvorstufe: Fabienne Peeters (Steurs nv graphic solutions)
End redaktion: André Bollen
Gedruckt bei Geers, Gent

Wir bedanken uns recht herzlich bei Ronny und Jessy Van de Velde, leidenschaftlich Kunstsammlern, ohne die diese Ausstellungen undenkbar gewesen wären, sowie bei Ralph Jentsch, Autor und Spezialist für die Arbeit von George Grosz und Otto Dix.

Copyrights : © Ralph Jentsch, Rome, © 2013 VG Bild-Kunst Bonn/Estate of George Grosz, Princeton, © Pandora Publishers
© Ronny Van de Velde NV, © 2013 VG Bild-Kunst Bonn, Max Beckmann, © Otto Dix Stiftung, Vaduz, 2013, © 2013 VG Bild-Kunst Bonn, Otto Dix, © Sabam, 2013
Photographie : © Heinrich Maria Rowohlt, © Max Ernst Museum, Brühl

Pandora Publishers, België-Belgique-Belgien ISBN 97890-5325-357-1, W.D. 2013/5890/7, (268)

Wienand Verlag, Duitsland-Allemagne-Deutschland ISBN 978-3-86832-185-2

Cet ouvrage ne peut être reproduit, ni rendu public, même partiellement, par quelque moyen que ce soit, impression, photocopie ou tout autre procédé, sans autorisation écrite préalable de l'éditeur.
Niets uit deze uitgave mag worden veelevoudigd en/of openbaar gemaakt door middel van druk, fotokopie, microfilm of op welke andere wijze ook zonder voorafgaande schriftelijke toestemming van de uitgever.

